BnF Gallica

Voyages en Corse : récits dramatiques et pittoresques. 2 / par G. Faure

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Faure, Gracieux. Voyages en Corse : récits dramatiques et pittoresques. 2 / par G. Faure. 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

VOYAGE EN CORSE

RÉCITS DRAMATIQUES ET PITTORESQUES

PAR

G. FAURE

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR PALME
76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES
12, rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
4, rue Corraterie, 4

1885

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

VOYAGE EN CORSE

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 5462
1885

LK4
1911

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

VOYAGE
EN CORSE

RÉCITS DRAMATIQUES ET PITTORESQUES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

G. FAURE

TOME SECOND

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL

76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES
12, rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
4, rue Corraterie, 4

1885

VOYAGE EN CORSE

CHAPITRE VIII

I

Côte orientale. — Golfes. — Aleria.

Bonifacio, battu des vents tout le long de l'année, se trouvait depuis quelques jours dans un calme complet. Pas le moindre mouvement dans les airs, pas la moindre feuille agitée sur les arbres; le temps était lourd, la chaleur accablante; chacun cherchait l'endroit le plus frais de son habitation; personne n'osait s'aventurer dans la campagne, de peur d'une insolation ou autre accident de ce genre. Heureusement, nous avions Scipion, dont les récits abrégeaient la longueur des jours,

rafraîchissaient l'atmosphère, nous charmaient l'esprit et le cœur. Un orage de nuit détruisit ce calme plat, rétablit les courants atmosphériques, remit la terre et le ciel dans leur état normal : il fut permis alors de sortir sans danger. Le capitaine X., ayant obtenu deux semaines de congé, put nous accompagner.

La côte orientale de la Corse n'est qu'une longue plaine, légèrement ondulée, de 180 kilomètres environ, sur 5 à 6 de largeur moyenne. Elle est à 85 kilomètres des côtes d'Italie. Généralement unie et peu échancrée, elle n'a que deux golfes importants, ceux de Santa-Manza et de Porto-Vecchio. Le premier, un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerrannée, est complètement désert ; il n'est fréquenté que par des myriades d'oiseaux aquatiques et quelques barques de pêcheurs napolitains. Porto-Vecchio n'est pas moins beau que Santa-Manza ; mais le fond n'en est pas, dit-on, toujours solide, et il se trouve ouvert aux vents de la montagne, qui parfois y jettent les vaisseaux à la côte. Il a d'ailleurs l'avantage de posséder sur ses bords une petite ville de 2000 âmes, entourée d'une muraille, et classée naguère comme place de quatrième ordre ; on l'a depuis peu déclassée. Les autres golfes plus petits que l'on y voit encore, se trouvent, comme les deux

grands, dans l'arrondissement de Sartène, au sud-est par conséquent. Au-dessus et jusqu'à Bastia, on ne rencontre plus que des lacs, des étangs et des marais.

Tant que l'Italie fut fractionnée en cinq ou six petits États différents, nous n'avions aucun besoin d'être fortement protégés contre elle sur la côte orientale de Corse. Mais aujourd'hui que, grâce à notre secours, elle a chassé les étrangers pour ne plus former qu'un seul État puissant; aujourd'hui qu'elle paraît oublier tant de liens qui nous unissent ensemble, pour s'associer aux Teutons contre les Latins, il est nécessaire que nous ayons en face d'elle une place de premier ordre, pour la défense et pour l'attaque : cette place, indiquée par la nature, est Santa-Manza, en face même de Rome, comme au nord c'est Saint-Florent, et Ajaccio au sud-ouest. Ces trois splendides golfes, reliés deux à deux par Bastia, Calvi et Bonifacio, feraient de la Corse une station inabordable.

La plus belle portion de la plaine orientale s'étend depuis l'embouchure du Golo jusqu'à la tour de la Sollenzara, sur 80 kilomètres de développement et 7 ou 20 de largeur moyenne. Les marins l'appellent la Spiaggia d'Aleria, à cause de la ville d'Aleria, la plus considérable de la Corse, que l'on y voyait

autrefois. Cette plaine est la plus grande de l'île. Il faudrait chercher longtemps pour trouver en Europe un coin de terre plus ravissant, où le soleil verse avec plus de profusion la chaleur, la lumière et la fécondité. Heureux si le *siroco* ou *sud-est* ne venait corrompre ces bienfaits, en y mêlant l'insalubrité!

Le fleuve que vous voyez est le Tavignano, ou Rhotanus des anciens. Il sort du lac Nino, à l'endroit où se croisent la chaîne centrale et la chaîne secondaire, qui passe au-dessous de Corte. Après un cours de 80 kilomètres, il tombe dans la mer Tyrrhénienne, où il verse, même au mois d'août, 78,000 mètres cubes d'eau par minute; mais, du moment où il entre dans la plaine jusqu'à la mer, il change de nom et s'appelle Fiume d'Aleria. Son bassin proprement dit contient 83,000 hectares. C'est dans un angle formé par ce fleuve, à 3 kilomètres de son embouchure, et traversé par la route de Bonifacio à Bastia, que se trouvent les ruines ou plutôt les vestiges d'Aleria.

Aleria, qu'Hérodote appelle Alalia, est la ville de Corse la plus anciennement connue. On en attribue la fondation aux Pélasges, aux Phéniciens, aux Étrusques, aux Phocéens, etc. : ce qui prouve que sa véritable origine est inconnue et se perd dans la

nuit des temps. Ce qui est certain, c'est que, au sixième siècle avant J.-C., fuyant sans doute les armes victorieuses des Perses, qui avaient envahi l'Asie occidentale, une colonie de Phocéens vint aborder sur nos rivages, s'empara d'Aleria selon les uns, ou la fonda selon les autres. C'est de là que partit, en 599, un de leurs chefs, nommé Euxène ou Protis, qui bâtit sur vos côtes, dans les poétiques circonstances que l'on sait, la ville de Marseille, au territoire des Segobriges : de sorte que, sans trop de bonne volonté, Aleria peut être considérée comme la mère de Marseille, et la grand'mère de ses nombreuses filles, Nice, Antibes, etc.; ce qui est un grand honneur pour la Corse.

— Mon commandant, dit alors le capitaine X., j'ignore, je l'avoue, les circonstances de la fondation de Marseille, et je ne serais pas fâché de les savoir.

— Nan, roi des Segobriges, avait une fille à marier. Or, dans ce temps et dans ce pays, l'usage voulait que le père convoquât à un splendide festin tous ceux qui prétendaient à la main de sa fille, de sorte que celle-ci pût aisément les voir et les entendre, les comparer et faire choix entre eux. Quand le repas était fini, elle descendait de son siège, parcourait toute la salle, une aiguière d'argent à la main ; et lorsqu'elle arrivait en face de celui qu'elle

avait choisi, elle s'arrêtait, lui versait de l'eau sur les doigts, le désignant ainsi pour son époux ; et tout le monde s'inclinait.

La veille du jour de cet intéressant festin, un vaisseau phocéen d'Aleria était entré dans le port. Son chef, Euxène ou Protis, alla naturellement rendre visite au roi Nan, qui le retint pour le grand dîner, ne se doutant pas qu'il invitait son gendre. La princesse, en effet, touchée de sa bonne mine ou de ces formes distinguées que donne la civilisation, lui accorda la préférence. Il s'arrêta donc dans les États de son beau-père, et y fonda Marseille, que l'on appelle encore aujourd'hui la cité phocéenne.

Les Phocéens, paraît-il, ne restèrent guère plus de vingt ans à Aleria ; elle leur fut enlevée par les Étrusques, ligués avec les Carthaginois. A la suite de la première guerre punique, Publius Cornélius Scipion s'en empara, la détruisit de fond en comble ; et, soit à cause de l'importance même de la ville, soit à cause des difficultés du siège, il considérait cette conquête comme un de ses principaux titres de gloire. La preuve, c'est qu'il voulut qu'on en fît mention dans son inscription tumulaire, laquelle se conserve dans un des musées de Rome, et forme, par parenthèse, un des plus anciens monuments de la langue latine.

Au temps des guerres civiles, Marius ayant fondé et peuplé de ses partisans l'importante cité de Mariana, vers l'embouchure du Golo, le dictateur Sylla reconstruisit Aleria pour contre-balancer l'influence de son rival. Depuis cette époque, c'est-à-dire sous la domination romaine et durant une partie du moyen âge, elle fut comme la capitale de la Corse. Quant à sa population, on en est aussi aux hypothèses, les auteurs la faisant varier depuis 15,000 jusqu'à 100,000 âmes.

Au neuvième siècle après J.-C., elle fut prise, saccagée, brûlée par les Sarrasins d'Afrique, et ses habitants massacrés ou emmenés en esclavage. Il paraît toutefois qu'elle ne fut pas complètement anéantie, attendu qu'il en subsistait encore une partie sur la fin du treizième siècle. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une misérable bourgade de 75 habitants, pour un territoire de plus de 10,000 hectares, et dans un des pays les plus beaux du monde.

Comment s'est opérée cette triste métamorphose? De la manière la plus simple. Si, après avoir démoli Aleria, les treize cités maritimes dont parle le géographe Ptolémée et les nombreux villages de la côte, les Sarrasins fussent partis pour ne plus revenir, les habitants n'auraient pas tardé à redescendre dans leurs foyers et à rebâtir leurs maisons; ils auraient continué à tenir déblayé le lit des torrents, à

mener leurs eaux se perdre dans la mer. Mais, les incursions barbaresques renouvelant pendant neuf siècles leurs déprédations et leurs ravages, nos populations durent finir par abandonner la plage et chercher un peu de sécurité dans la montagne. A partir de ce jour, les eaux venues des hauteurs, n'ayant plus personne pour les maîtriser et les conduire, se sont répandues de tous côtés, formant des flaques et des marais, des étangs et des lacs; tandis que, poussés en sens contraire par les vagues, les sables de la mer s'amoncelaient sur le rivage, obstruaient l'embouchure des fleuves, formaient çà et là des barres infranchissables, au point qu'en certains endroits les marais se trouvent plus bas que la mer : ce qui rend leur assainissement très difficile, sinon impossible.

Voyez, par exemple, un peu au nord de l'embouchure du Tavignano, cet étang de 570 hectares que l'on nomme l'Étang de Diana. Il servait jadis de port à la ville d'Aleria, et recevait les plus gros navires; aujourd'hui, pour les causes que l'on vient de dire, il est complètement barré et sans communication avec la mer. Seules, de petites barques s'y promènent pour pêcher les grosses et excellentes huîtres dont il est rempli. Si Aleria sortait de ses ruines, elle n'aurait donc plus de port.

Des étangs que vous apercevez au sud, le plus grand, celui d'Urbino, a 750 hectares. Ses eaux salées abondent aussi en poissons et en huîtres; mais, comme celui de Diana, il est entièrement séparé de la mer, et se trouve entouré de vastes marécages. Tant que les eaux inférieures sont grossies par la fonte des neiges, tout va bien; mais dès qu'arrive l'été, et que, sous l'influence d'un soleil brûlant, entrent en fermentation les matières végétales et animales qu'elles contiennent, alors il en sort, non pas la peste, la fièvre jaune et le choléra, comme des roseaux du Nil, du Mississipi et du Gange, mais des fièvres paludéennes, qui ressemblent à celles du Sénégal et donnent rapidement la mort.

Pour vous faire comprendre la promptitude avec laquelle, dans nos pays, s'opèrent ces ensablements, voici, au sud de Bastia, un immense étang de 1500 hectares de superficie, sur 3^{m} 50 de profondeur; et, au pied des montagnes, à l'ouest de cet étang, un petit village de 200 âmes, nommé Biguglia. Sous les Pisans et les Génois, Biguglia était la capitale de l'île; et l'étang qui a pris son nom, lui formait un port aussi vaste que sûr, que fréquentaient les flottes des deux républiques qui se disputaient les îles de la Méditerranée. En 1372, les

Corses, commandés par Henri de la Rocca, battirent les Génois et leur enlevèrent leur capitale, qui, depuis cette époque, n'a fait que décroître jusqu'à devenir la misérable bourgade que nous voyons; tandis que son port se comblait par les atterrissements des torrents, se fermait aux ondes de la mer, et se changeait en un marais fangeux.

En procédant naguère à des travaux d'endiguement, pour empêcher les eaux de l'étang de se répandre et leur assurer un niveau constant, on a trouvé un navire enseveli dans les sables, à 10 pieds ou 3^{m} 33 de profondeur. Or, comme cet enfouissement ne peut pas remonter au delà de l'époque où Biguglia fut détruite par les Corses, il s'ensuit qu'il a été de 0^{m} 66 par siècle, et de plus de 6 millimètres par an.

Un conseiller à la cour de Bastia possédait une propriété charmante, à laquelle il ne manquait que de l'eau. Depuis longtemps il savait par cœur toutes les formules de l'abbé Paramelle, et avait fait des fouilles sur plus de vingt points différents; mais l'eau ne venait toujours pas. Un jour, il s'aperçut que des traces de sangliers, venus de tous côtés, allaient aboutir à un point commun du makis, où ces messieurs se roulaient, se vautraient, labouraient le sol, pour y trouver de la fraîcheur. Le lendemain

les ouvriers étaient au travail, et découvraient, à trois mètres de profondeur, non pas un filet d'eau, mais une fontaine véritable, faite de main d'homme et parfaitement installée. Ses eaux abondantes tombent, par un large bec en granit, dans un bassin rectangulaire, destiné à servir de lavoir. Aux deux angles, à hauteur convenable, se trouvent de larges pierres plates, pour poser les tinettes et les cruches ; et des deux côtés du bassin, règnent parallèlement des bancs en granit, pour permettre aux commères de se reposer et de jouer plus commodément de la langue.

II

Le bandit Gallocchio. — Sa naissance, son éducation. Le séminaire.

Moins tourmentée, au point de vue physique et moral, que la côte occidentale, la côte orientale a produit moins de bandits redoutables. Il en est un cependant qui ne le cède à aucun autre, et dont les aventures pourront vous intéresser. Il s'appelle Antomarchi (Joseph), et fut dès son enfance surnommé *Gallocchio*, parce que sa voix ressemblait à celle d'un jeune coq. Ce surnom lui est resté.

Il naquit, vers 1805 ou 1806, au village d'Am-

priani, que vous apercevez là-haut, et qui fait partie du canton de Moita, comme la plaine d'Aleria. Ce village est bâti au milieu des châtaigniers, des vignes et des arbres fruitiers, et sert de chef-lieu à une toute petite commune de 216 hectares, pour 168 habitants.

Toutes les femmes, chez les Juifs, pouvant aspirer à l'honneur d'être la mère du Messie, c'était pour elles un malheur et une honte de ne pas se marier et de ne point avoir d'enfants. Chez les Corses, à l'époque du banditisme, chaque maison se trouvant ou pouvant se trouver engagée dans des inimitiés, chaque femme tenait à honneur d'être mariée et d'avoir beaucoup d'enfants, de garçons surtout, pour donner des défenseurs à sa famille; et c'est peut-être à cela que songeait Napoléon, quand il répondait à Mme de Staël :

— *La femme de France que j'estime le plus, est celle qui a le plus d'enfants.*

En outre, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs, l'homme aime à se voir revivre dans une postérité nombreuse, et ne redoute rien tant que de voir s'éteindre sa famille et son nom. Voilà pourquoi, quand il n'a que des filles, il marie l'aînée avec un de ses proches parents, portant le même nom que lui, afin de se faire illusion à lui-même, et de mas-

quer aux yeux du public la solution de continuité, le point où s'est rompue la chaîne.

La famille Antomarchi avait eu de nombreux enfants; mais il n'en restait que deux, Gallocchio et un frère plus âgé que lui de quelques années. Elle était d'ailleurs une des plus riches de la contrée, et sa bienfaisance lui avait fait des amis partout. A sept ans, Gallocchio fut placé chez le curé d'Ampriani, qui, les instituteurs publics n'étant pas encore inventés, tenait une école libre très fréquentée. Il enseignait la lecture, l'écriture, le calcul, et donnait des leçons de latin aux plus intelligents. Gallocchio fut de ce nombre, et ne tarda pas à surpasser tous ses condisciples. Son maître l'aimait d'autant plus qu'il annonçait une vocation marquée pour l'état ecclésiastique, et ses parents le voyaient avec plaisir s'engager dans cette voie.

En quittant l'école d'Ampriani, Gallocchio fut envoyé au séminaire d'Ajaccio, pour y étudier la philosophie et la théologie, et se préparer au saint ministère. Il s'y distingua bientôt par son intelligence et ses progrès, son caractère et sa conduite; il s'y fit également aimer de ses condisciples et de ses maîtres. En un mot, il promettait à l'Église de Corse un prêtre du plus rare mérite, quand un malheureux événement vint détruire ses projets d'avenir. Son

frère mourut presque subitement; et son père, qui l'avait vu avec plaisir prendre le chemin du séminaire, lui ordonna aussitôt d'en sortir, afin de se marier et d'empêcher ainsi sa race de s'éteindre. Il voulait même que le mariage se fît immédiatement, bien que Gallocchio n'eût encore que dix-sept ans et demi, et se trouvât de la sorte à six mois de l'âge légal.

— Il ne savait donc pas la loi, ce brave homme?

— Beaucoup de gens, en France, connaissent la loi, sont chargés de l'appliquer et de la faire quelquefois, qui ne se gênent pas pour la tourner, l'éluder, la violer même ouvertement. Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler de hauts fonctionnaires trompant la douane et l'octroi, la poste et l'enregistrement, allant à la chasse et à la pêche, et ne rougissant pas de manger, en temps prohibé, la truite et le brochet, la perdrix et le lièvre? Chez nous, on ne se gêne pas davantage; on ne croit encore que médiocrement à la loi et à ses formules. Quand on veut marier ensemble un garçon de quinze ans et une fille de treize, on pratique une double coupure dans les registres de l'état civil; et, grâce à un acte de notoriété bien en règle, le premier se trouvant avoir dix-neuf ans, et la seconde, seize, le mariage s'accomplit le plus régulièrement du monde.

Un individu se présente dernièrement chez l'ingénieur de Bastia :

— Que désirez-vous, mon brave?

— Une place de cantonnier.

— Cela ne se peut : vous êtes trop âgé. La limite d'âge est quarante-cinq ans, et vous en avez au moins soixante.

— C'est bien, Monsieur. Je reviendrai.

Huit jours plus tard, il revient en effet, porteur d'un acte de notoriété, établissant par A + B qu'il n'a que quarante et un ans sonnés. Que répondre à cela, du moment que la loi et les philosophes admettent le témoignage des hommes comme critérium de la certitude et argument de la vérité?

— Je me suis trompé, dit l'ingénieur : ce n'est pas à quarante-cinq ans, mais à trente-cinq qu'est la limite de l'âge.

— C'est bien. Je reviendrai.

Et il revient encore avec un nouvel acte de notoriété, signé des mêmes témoins et du même juge de paix, certifiant qu'il n'a pas encore trente-trois ans accomplis! Ces pratiques-là sont honteuses, criminelles, et datent de l'époque génoise; mais elles vont devenant de plus en plus rares, et ne tarderont pas, s'il plaît à Dieu, à disparaître tout à fait.

C'est sans doute sur un procédé de ce genre que

comptait le père de Gallocchio pour marier son fils avant l'âge légal ; mais celui-ci, dont la nature droite et éclairée répugnait à tout ce qui sent le mensonge et la fraude, refusa d'y donner les mains, prétextant d'ailleurs que ce n'était pas trop de six mois pour faire avec maturité un choix si redoutable et si peu redouté. En attendant, peut-être vous sera-t-il agréable d'avoir quelques détails sur la manière dont se célèbre, en Corse, le mariage.

III

Du mariage en Corse.

Pour aller du célibat au mariage, il y a trois étapes chez nous :

La famille, la mairie, l'église; l'*abraccio* ou fiançailles, l'acte civil, l'acte religieux.

L'*abraccio* est une cérémonie intime où, en présence des deux familles réunies, se discute la question d'intérêt, s'échangent une promesse de mariage et le baiser des fiançailles. Il n'a légalement aucune valeur; mais, de tout temps, aux yeux de l'opinion publique, il a constitué un engagement tellement sacré, que si le jeune homme, par exemple, vient à mourir entre l'abraccio et le mariage, sa

fiancée est considérée comme veuve, et doit se soumettre au deuil le plus rigoureux. La première année, elle ne sort pas de la maison, et se tient vêtue de noir des pieds à la tête; ses cheveux restent entièrement cachés; parfois elle se noircit les dents et les ongles. La seconde année, elle découvre ses cheveux, introduit dans sa toilette quelque objet de couleur, ouvre les volets de sa chambre; et, son deuil s'en allant ainsi pièce à pièce, elle peut enfin se marier.

Manquer aux engagements de l'abraccio est la plus grande injure qu'un des fiancés puisse faire à l'autre; c'est un cas de vendetta des mieux caractérisés; c'est la porte ouverte à d'incalculables malheurs. On voit des hommes qui comptent pour moins déshonorant d'être abandonnés par leur propre femme, que trahis par leur fiancée. Cela est, comme nous l'avons dit ailleurs, un préjugé absurde : car, enfin, de l'abraccio au mariage, s'il vient à se produire de ces faits qui creusent un abîme entre les familles, s'il vient à se manifester chez l'un ou l'autre des fiancés de ces défauts et de ces vices qui rendent impossible le bonheur conjugal, est-il raisonnable, est-il sensé, quand il n'y a pas nécessité absolue, de se jeter dans cet enfer anticipé?... Ce furent précisément une injure et une erreur de

ce genre qui transformèrent notre pieux séminariste en un sanguinaire bandit.

L'acte civil et l'acte religieux se faisant exactement comme en France, il est inutile d'en parler; mais, de la mairie à l'église et de l'église à la maison, il se produit des manifestations originales, qui ne manquent pas de sens et d'intérêt, bien qu'elles fassent parfois rire les étrangers.

Si les fiancés sont du même endroit, les femmes se rendent chez la future, dont elles soignent la toilette, tandis que les hommes vont chercher chez lui le futur et le mènent chez son beau-père, où l'attend une réception triomphale. Pendant que le cortège se rend à la mairie, la foule le regarde en silence; mais, de la mairie à l'église, et de l'église à la maison de l'époux, à chaque porte du parcours, deux femmes sont debout, dont l'une fait manger aux deux mariés et aux gens de la noce une cuillerée de miel ou de bouillie, tandis que l'autre, avec une serviette ouverte, essuie les mentons et les barbes. Et pendant ce temps-là retentissent de tous côtés des bravos et des vivats; de tous les balcons et de toutes les fenêtres, il ne cesse de pleuvoir une véritable grêle de blé, d'orge, de riz, de maïs, etc., emblème de l'abondance que l'on souhaite aux jeunes époux.

Du côté de Cargese, bancs, chaises et fauteuils sont proscrits du festin de noces; tous les convives sans exception doivent s'asseoir sur des sacs pleins de céréales, de légumes et de châtaignes. Il est encore d'usage dans le même pays que toute personne qui visite le jour de sa noce une jeune mariée, lui fasse présent d'un foulard, qu'elle lui attache elle-même sur les épaules : d'où il arrive que celle-ci en porte quelquefois une véritable montagne, sous laquelle sa tête disparaît. Dans la Castaniccia (pays des châtaignes), dans le canton d'Alesani notamment, un homme manquerait à la tradition et à l'usage, si, le jour des noces de sa fille, il ne servait à ses convives *vingt-deux mets différents*, préparés avec de la farine de châtaignes.

Si les époux ne sont pas du même pays, on attend au samedi pour aller chercher la mariée, une fille ne quittant jamais ses parents que le dimanche, après la messe de paroisse; et chacun monte un de ces petits chevaux ardents et vigoureux que nos makis nourrissent en quantité. Parmi eux, on en choisit un blanc comme la neige, et l'on orne sa tête de rubans, de fleurs et de panaches. On le mène à la main, et il n'est monté par personne : mais, au retour, il aura l'honneur de porter l'épousée. En sortant du village, la troupe défile lentement sous les

yeux des habitants, qui la suivent de leurs acclamations; et l'usage veut, si le terrain s'y prête, qu'elle leur donne le spectacle d'une course générale.

Au retour, les parents et les amis de la mariée se joignent en nombre égal à ceux qui sont venus la chercher, et ils repartent tous ensemble, tandis que ceux qui restent sont plongés dans la tristesse et le deuil.

Après avoir quelque temps cheminé ensemble, les deux groupes choisissent, pour se séparer, le passage d'un ruisseau. Dès que la jeune femme est vers le milieu du pont, un semblant de combat s'engage, les uns voulant la conduire en avant, les autres la ramener en arrière : de sorte que, tiraillée dans tous les sens, l'infortunée a vu plus d'une fois mettre en lambeaux sa robe blanche; et il n'est pas inouï que, dans cette mêlée pacifique, elle ait pris, sans le vouloir, un bain dans le ruisseau.

Une fois sur la commune du mari, les jeunes gens de l'escorte se mettent en ligne, et, sur un signal donné par l'épouse, s'élancent au triple galop pour s'emparer des clefs de la maison et les rapporter en triomphe. Le vainqueur reçoit en récompense, ici, la jarretière de la mariée; là, un bouquet d'olivier, garni de rubans. Ce prix, que l'on appelle *vanto*, est un titre d'honneur pour l'homme et le cheval qui

l'ont gagné. On se le dispute avec tant d'ardeur, qu'il en est parfois résulté de querelles sanglantes.

A l'entrée du village, se tiennent réunis les jeunes gens qui n'ont pas été invités à la noce, et ne sont pas plus contents pour cela. Dès que le cortège arrive, ils lui crient : *Obedienza!* Cet acte d'obéissance consiste à sortir le pied droit de l'étrier et à leur donner une dernière *fantazia*, à la façon des Arabes.

Toutes ces cérémonies accomplies, on arrive enfin devant la maison conjugale. Là, la jeune femme met pied à terre, se tient quelques instants immobile devant la porte fermée; mais bientôt apparaît la mère du marié, ou, à son défaut, la dame la plus âgée de la famille, qui s'avance vers elle, portant d'une main les clefs de la maison, et de l'autre, dans un panier, tous les fruits de Cérès, qu'elle répand sur elle en signe d'abondance, et lui souhaite la bienvenue en criant :

Dio vi dia bona fortuna,
Maschi quattro, femina una!

Ce qui veut dire : *Que Dieu vous donne bonne fortune, quatre garçons et une fille!*

Cela fait, la nouvelle épouse introduit la clef dans la serrure, ouvre la porte, et prend solennellement possession de son domaine.

Quelques-uns se moquent de ces usages et de ces mœurs ; quant à moi, je leur trouve quelque chose de si naïf et de si chevaleresque en même temps, que je les regretterai sincèrement, si je vis assez pour les voir entièrement disparaître.

IV

L'enclos favori. — Rosola et Louise. — Propositions de mariage. — Abraccio.

En quittant, quoique à regret, le séminaire, Gallocchio avait obéi à ses parents; il leur obéissait encore en se décidant au mariage, pour lequel il avait peu de goût, et il était bien résolu à accepter de leur main la femme qu'il leur plairait de lui choisir. Dans l'intervalle, comme six mois sont longs, il se résout à chercher bravement, dans le travail des mains, un remède aux ennuis et aux dangers de l'oisiveté.

Dans quelque position qu'il se trouve, l'homme a des préférences, et se plaît à localiser ses affections : le professeur a dans sa classe un élève qu'il aime mieux, et favorise quelquefois aux dépens des autres; le berger a dans son troupeau un mouton préféré,

avec lequel il partage son pain, auquel il choisit les meilleures herbes; la mère elle-même ne tient pas toujours la balance égale entre ses enfants.

Parmi les enclos de sa famille, il en est un qu'affectionnait particulièrement Gallocchio. Voisin du hameau de Casavecchia, cet enclos se trouve dans une situation ravissante, entouré d'arbres fruitiers de toute sorte, et arrosé par des eaux limpides. Chaque jour il y descend à l'aurore, n'en remonte qu'au crépuscule; et c'est toujours là qu'on est sûr de le rencontrer, quand les ordres de son père ne le retiennent pas ailleurs. Aussi, grâce à son intelligence et à son activité, ce petit coin de terre, jusque-là délaissé, se change promptement en un vrai paradis terrestre.

Au hameau de Casavecchia, résidait un certain M. (Ange-Joseph), le plus riche propriétaire du pays. Légèrement ami du *farniente*, il passait ses journées, comme Tityre, à l'ombre d'un hêtre touffu, bourrant éternellement et débourrant sa pipe, regardant travailler ses Lucquois, contemplant les nuages qui courent dans le ciel, et les vagues sur la mer. C'est un homme qui n'a ni grands défauts ni grandes qualités qui lui soient propres; attendu que, bien qu'il soit deux fois et demie majeur, il est tenu en tutelle, sinon en laisse, par Rosola, son altière et

inégale moitié : il ne remue les bras, les jambes et la tête que quand elle a tiré la ficelle.

De cinq ou six enfants qu'ils ont eus, il ne leur reste qu'une fille, appelée Louise. Beauté, conduite, jeunesse, fortune, elle a tout ce qui fait dresser l'oreille et met les prétendants en campagne.

Casavecchia dominant la vallée, et la maison d'Ange-Joseph se trouvant au bout du village, on ne pouvait s'y mettre à la fenêtre sans avoir sous les yeux le merveilleux enclos. Rosola et Louise ont bientôt fait d'apercevoir la transformation qui s'y opère et de distinguer celui dont elle est l'ouvrage : elles passent à leur observatoire les journées entières à le contempler; elles aiment à le voir le matin s'agenouiller auprès d'un olivier, pour offrir à Dieu son travail, greffer ou émonder ses arbres, semer ou arroser ses fleurs, extirper les herbes nuisibles et remuer la terre avec aisance; elles l'admirent quand, après son modeste repas, il consacre à la lecture le temps que les autres donnent au sommeil, à la pipe et au jeu; et le soir, dès qu'il est parti, elles pénètrent dans l'enclos, notant ce qu'il a fait dans la journée, ne tarissant pas d'éloges sur la propreté, la régularité et la parfaite entente de ces travaux.

Rosola disait à son mari :

— Quel jeune homme accompli! Quel coup de fortune pour celle qui l'épousera! Voilà le gendre qu'il nous faudrait.

Et le mari de répondre :

— Quel coup de fortune! Voilà le gendre qu'il nous faudrait.

Aux pas imprimés sur le sable des allées et à quelques fleurs disparues, Gallocchio a souvent remarqué qu'en son absence l'enclos est visité par des femmes. Étant donnée la population du village, il ne peut se tromper sur le nom de ces visiteuses ; mais il fait semblant de ne s'apercevoir de rien.

Cependant Rosola, poursuivant son idée, s'est mis sérieusement en tête de le donner pour mari à sa fille. Il faut qu'elle lui parle, l'attire dans sa maison, le mette en rapport avec Louise. Mais, comprenant qu'elle a affaire à forte partie, elle dresse ses batteries en conséquence et s'excite par les obstacles. Un jour donc, elle survient comme par hasard, longe la clôture de l'enclos, et, de sa voix la plus caressante, lui adresse des compliments, auxquels il répond en lui offrant un bouquet de ses plus belles fleurs. Elle s'en va, enchantée du jardinier plus encore que du jardin, convaincue que, la brèche étant ouverte, elle ne tardera pas à pénétrer dans la place.

Depuis ce temps, plusieurs fois la semaine, elle

descend vers lui au moment du repas, lui apportant de ces petites friandises qui ne déplaisent à personne. Persuadé que tant de politesses ont un but, Gallocchio se met sur ses gardes, se montre d'autant plus réservé qu'elle se fait plus familière. Piquée au vif, elle recourt à des moyens plus énergiques.

Elle possède aux environs un vaste enclos, où se promènent jour et nuit des bœufs, des chevaux et des ânes. Ils ont de l'herbe en abondance, des eaux pures, de frais ombrages, peu de travail et pleine liberté; mais, hélas! sans être précisément de grands criminels, ils n'ont pas une idée bien nette du droit de propriété, et ne sont pas insensibles à l'attrait du fruit défendu.

Or, certain jour, poussés par le diable et leur propre malice, peut-être aussi par les secrets conseils de leur maîtresse, ils forcent la clôture, et s'installent sans façon dans le champ d'un voisin peu ami d'Ange-Joseph. Si cet homme survient, il y a là évidemment ample matière à querelle. Rosola court donc vers Gallocchio et le supplie, lui qui est vigoureux et leste, de faire rentrer dans le devoir les délinquants. Un quart d'heure plus tard, tout était rentré dans l'ordre, et Gallocchio avait à lutter contre Rosola et son mari, qui, ne sachant comment lui témoigner leur gratitude, lui offraient un excellent dîner. Mais

la gourmandise n'eut pas sur lui plus de prise que la vanité : la séductrice en fut encore pour ses efforts perdus.

— Mon cher Joseph, lui disait-elle le surlendemain, vous faites ici des choses merveilleuses; mais, par malheur, il n'y a personne pour les apprécier et les admirer comme elles le méritent.

— Ce que je fais, c'est pour m'amuser et me distraire, et non pour me faire admirer.

— Ce qui n'empêche pas que, si vous aviez près de vous une femme jeune et charmante, l'existence vous serait bien plus agréable.

— N'ai-je pas mes parents?... Si vous saviez comme je suis heureux quand ils sont contents de moi!

— Sans doute; mais, à votre âge, sans cesser d'aimer ses parents, on a besoin d'une affection plus nourrissante et plus vive. Vos camarades sont presque tous mariés; ne voulez-vous pas faire comme eux?

— Il le faut, puisque mes parents l'ordonnent; mais je ne puis, je l'avoue, penser au mariage sans une espèce de frisson.

— Et pourquoi? Est-il rien de plus doux que de conduire à l'autel une jeune fille accomplie, et de passer sa vie près d'elle?

— Et si cette jeune fille accomplie la veille se trouve tout autre le lendemain ; ou si moi-même je manifeste des goûts, des tendances et des défauts que l'on ne me soupçonnait pas, que deviendra, je vous prie, le bonheur commun dont vous parlez?

— Assurément ; mais, pour échapper à ce péril, il suffit de savoir choisir... Voulez-vous me confier vos intérêts? Je sais pour vous un parti des plus convenables, et qui plaira à vos parents.

— Vraiment?

— Oui ; et de plus, ce que la jeune fille était la veille, la jeune femme le sera le lendemain et jusqu'à la fin de sa vie... Je la connais comme moi-même, car elle n'est autre que ma propre fille.

Sans étonner Gallocchio, cette conclusion ne laisse pas que de l'émouvoir. Louise, au point de vue de la fortune, est un très bon parti ; sa famille est considérée ; elle-même est très bien de sa personne : mais, tout en se montrant reconnaissant, il déclare ne pas pouvoir répondre avant d'avoir consulté ses parents. Consultés le soir même, ceux-ci accueillent ces ouvertures, s'abouchent avec Rosala, et il est décidé que le mariage se fera dans le délai légal.

Impatiente de sa nature, Rosala voulait immédiatement s'engager en faisant les fiançailles. Gallocchio n'était pas de cet avis. Pourquoi se lier même con-

ditionnellement, disait-il, quand il faut attendre quatre mois pour que le mariage soit possible? n'est-il pas plus prudent, à tous les points de vue, de garder jusqu'au bout sa liberté, et de ne faire l'abraccio que la veille du mariage?

— Per la Madona! mon cher Joseph, vous poussez trop loin la prévoyance et la crainte. Avez-vous peur que, après vous avoir donné notre parole, nous la reprenions, pour la donner à un autre? Que vous nous connaissez mal! Un prince viendrait après vous demander Louise, qu'il s'en retournerait bredouille. Nous ferons l'abraccio samedi prochain.

— Vous le voulez? qu'il soit fait selon votre parole; mais souvenez-vous qu'à partir de ce jour, *vous aurez engagé votre âme au diable*, c'est-à-dire que Louise sera ma femme, ou ne sera celle de personne.

Les fiançailles se firent en effet, et les deux jeunes gens s'abandonnèrent à leur amour avec cette effusion naturelle aux cœurs purs et innocents.

V

Un nouveau prétendant. — Rupture. — Le makis. Dénonciation. — Retour.

Les anciens représentaient la Renommée comme une jeune femme ayant cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes garnies d'yeux. Elle est toujours la même : en un clin d'œil, la nouvelle des fiançailles de Louise se répand dans tous les pays voisins. Aussitôt, de toutes les broussailles sortent une multitude de prétendants jusque-là inconnus, exactement comme, dans les forêts, une multitude de chiens, jusque-là muets, donnent de la voix et se précipitent dès que le lièvre est lancé.

Parmi ces prétendants, il en est un, natif de Corte, avocat, et qui aspire aux plus hautes fonctions. Rosola, qui a de l'ambition et de l'orgueil, se voit déjà belle-mère d'un conseiller, d'un président, d'un préfet, de mieux encore peut-être ; elle se voit assaillie de solliciteurs, qui implorent sa protection près de son gendre ; elle forme sans cesse les plus beaux rêves et les plus beaux châteaux en Espagne. Mais, au milieu de tout cela, l'image de Gallocchio

lui apparaît comme la statue du Commandeur. Il a dit : — *Vous avez vendu votre âme au diable!* Que va-t-il dire? que va-t-il faire?... Ce qui la rassure, d'une part, c'est sa grande jeunesse et son éducation chrétienne, qui le détourneront des résolutions cruelles; et, de l'autre, l'influence qu'elle s'imagine exercer sur lui. Convaincue donc que les choses ne manqueront pas de se passer comme elle le désire, elle entre en pourparlers avec le nouveau venu, lui donne une parole qu'elle a déjà donnée; et il est décidé que, au mépris des engagements contractés envers Gallocchio, Louise épousera M. l'avocat et sera grande dame. Toutefois, cette femme artificieuse va trouver Gallocchio et lui dit :

— Vous êtes le fiancé de notre fille, et nous savons quels sont vos droits; mais nous savons aussi que vous êtes le plus loyal, le plus généreux des hommes, et que nul sacrifice ne vous est pénible, quand il s'agit de celle que vous aimez... Nous savons d'ailleurs ce que vous valez, ce que vaut votre famille. Mais il se présente pour Louise un parti si avantageux, que nous manquerions à tous nos devoirs en le refusant; et vous ne refuserez pas de nous rendre un engagement qui, après tout, n'est que facultatif.

— Vous n'avez pas besoin de détours : je sais tout.

Mais, avant de vous répondre, laissez-moi parler un instant à Louise.

Louise avait appris le matin même la grande nouvelle. Elle savait que le nouveau prétendant était avocat; mais elle ne le connaissait pas.

— Eh bien! moi, je le connais. Voici sur son compte des renseignements certains, que vous ne devez pas ignorer. C'est, en effet, un avocat beau et bon garçon, de trente ans, sans fortune et sans causes. Sa fortune s'est évanouie à Paris. Il ne lui en reste plus rien. N'ayant pas de causes à plaider, il passe son temps à la chasse et au jeu; et l'on dit qu'il cherche un riche mariage, afin de réparer le délabrement de ses affaires. Que deviendra votre dot dans des mains accoutumées à dissiper sans compter? Je n'en sais rien. Mais que deviendrez vous vous-même dans un milieu auquel vous n'avez pas été préparée, et où l'on ne vous recevrait pas sans votre argent? Quoi qu'il en soit, quelque cruel que soit ce sacrifice pour mon honneur et mon amour, si vous tenez à cette union, je suis prêt à vous rendre votre parole et votre liberté.

— Non seulement je ne tiens pas à cette union, mais je m'y refuse entièrement. Je vous ai donné mon cœur et ma foi, et je ne le regrette pas; je suis votre fiancée, et mon plus vif désir est d'être votre épouse.

— Cela étant, je garde votre parole et mes droits. Je vais revoir vos parents. S'ils persistent dans leur projet, soyez ce soir, à neuf heures, à la fontaine du Figuier; je vous conduis à Campi, chez la sœur de ma mère, où vous serez en sûreté sous tous les rapports.

La loi française sur le mariage s'applique sagement à concilier l'autorité paternelle avec la liberté de l'enfant. Ainsi, avant l'âge de vingt-cinq ans, l'enfant ne peut se marier sans le consentement du père, dont le droit de *veto* est absolu; mais dès qu'a sonné la vingt-cinquième année, il suffit de trois sommations respectueuses, pour amener à capitulation le père le plus opiniâtre, ou se passer de son consentement.

En Corse nous sommes en France, aussi bien qu'on l'est à Paris; mais, laissant de côté le *veto* et les sommations, on y tourne souvent la loi par un procédé aussi simple que facile, et à la portée de tout le monde. Ce procédé consiste, pour la fille, à quitter furtivement le toit paternel, et, pour le jeune homme, à la placer, en attendant, dans une maison honnête et sûre, où lui-même n'habite pas : c'est ce qu'on appelle *prendre le makis.*

Ces escapades finissant presque toujours par le mariage, l'opinion publique ne leur est pas trop

sévère ; mais elles n'en constituent pas moins une pratique coupable, que je voudrais aussi voir disparaître de mon pays.

En quittant Louise, Gallocchio reprend son entretien avec ses parents.

— C'est vous, dit-il à Rosola, qui avez tout fait ; c'est vous qui avez eu l'idée de ce mariage; vous qui l'avez rendu possible par vos démarches; c'est vous qui, malgré moi, vous êtes obstinée à précipiter la cérémonie des fiançailles, contre laquelle vous vous débattez aujourd'hui : c'est donc vous qui avez tout fait, et vous venez aujourd'hui renier votre ouvrage! vous venez étouffer dans mon cœur l'amour et les espérances que vous y avez allumés! vous venez me proposer de me déshonorer en cédant ma fiancée à un autre! Avez-vous bien réfléchi aux conséquences d'un pareil acte?

— L'engagement des fiançailles n'est pas obligatoire, et nous avons pour nous la loi.

— Si vous avez la loi, moi j'ai les mœurs et l'opinion publique. Louise donc sera ma femme, ou jamais elle n'épousera personne.

La fontaine du Figuier n'étant qu'à cinq minutes du village, Louise s'y trouvait à l'heure dite, et Gallocchio la conduisait chez sa tante, femme estimée de tout le pays.

Qu'avaient à faire les parents de Louise, en s'apercevant de la fuite de leur fille? Ce que font, en pareil cas, les personnes sensées, qui craignent le scandale : renouer avec Gallocchio, et s'estimer très heureux qu'il n'eût pas changé d'avis. Au lieu d'agir ainsi, Rosola entraîne secrètement à Bastia son mari et ses deux frères; et, tous ensemble, ils déposent au parquet contre Gallocchio une plainte, où il est accusé de rapt, avec violence et menaces de mort. En conséquence, une enquête est ordonnée et un mandat d'arrêt lancé contre lui par provision. La chose avait été si discrètement et si rapidement menée, que personne n'en savait rien.

Cependant, le premier feu tombé, Rosola comprend qu'ils ont fait une calomnie; et que, si Louise déclare qu'elle l'a suivi librement et volontairement, sans menaces et sans violences, tous les signataires de la plainte pourront se trouver dans une triste position. Sachant que Gallocchio est absent ce jour-là, elle part pour Campi avec son mari et ses frères, dit à la tante qu'ils viennent pour renouer le mariage et demandent à voir Louise. Que lui disent-ils? quels reproches, quelles promesses, quelles menaces lui adressent-ils? Je l'ignore; mais le fait est qu'ils lui font promettre de s'enfuir, à la première occasion, chez ses oncles, qui la ramèneront à Casavecchia. Le

soir même, Gallocchio n'étant pas rentré à la nuit, elle se sauve chez ses oncles, qui habitent un village voisin.

A peine a-t-elle fait trois cents mètres, qu'un bruit de pas retentit; elle voit un homme, qui vient en sens contraire. La peur la prend, ses genoux tremblent; elle se blottit dans le taillis. Mais l'homme l'a vue et lui dit :

— Ne craignez rien. Si même vous voulez le permettre, je vous accompagnerai jusque chez vous.

A cette voix, elle reconnaît Gallocchio, tombe à genoux et fond en larmes.

— Comment! c'est vous, Louise? Que faites-vous ici? où allez-vous?

La malheureuse lui raconte en pleurant ce qui s'est passé. Il ne lui adresse pas un seul reproche, et la conduit à Matra, chez ses oncles.

— Frères A..., leur dit-il, vous êtes venus, avec son père et sa mère, pour la décider à me quitter : c'est votre affaire et la sienne. Je vous la rends, aussi pure que je l'ai reçue; mais, avant de nous séparer, il faut qu'elle déclare par écrit, et que vous certifiiez sa déclaration, si elle m'a suivi spontanément, ou si je l'y ai forcée par la menace et la violence.

Quand cette déclaration est faite par Louise et certifiée par ses oncles :

— Comment donc se fait-il que vous vous soyez tous entendus pour me calomnier auprès du procureur général, en m'accusant d'un crime affreux, que je n'ai pas commis et dont je suis incapable?... Eh bien ! retenez pour vous-mêmes et dites à votre sœur que, si cette infâme accusation n'est pas immédiatement retirée, elle fera bien de faire provision de vêtements de deuil. — Quant à vous, que j'ai tant aimée, vous avez trompé ma confiance et brisé ma plus chère illusion. Je vous pardonne; mais vous ne deviendrez jamais ma femme, et nul ne sera votre mari.

Et là-dessus il s'en va, jetant à la pauvre fille un regard de pitié, et à ses deux oncles un regard de colère.

VI

Hésitations. — Le bon curé. — Vaines démarches. — La guerre.

Quand un homme est né bon, et que sa bonne nature a été développée par une solide éducation chrétienne, il n'est point pour cela impeccable sans doute, mais il ne devient pas mauvais tout d'un coup; ce n'est qu'après de violents combats qu'il suc-

combe et se décide à brûler ce qu'il a adoré, pour adorer ce qu'il a brûlé.

Ainsi en est-il de Gallocchio. Malgré ses justes sujets de plainte, malgré l'acharnement de ses ennemis à le perdre, malgré le droit de vendetta que lui reconnaît l'opinion, il est comme César au bord du Rubicon : il hésite à s'engager dans la voie sanglante du crime. Pour couper court à ces hésitations, il fait ce qu'il est toujours bon de faire dans les circonstances graves : il va demander conseil à un homme sage et expérimenté. Cet homme est son ancien maître, le curé d'Ampriani.

— Mon enfant, dit cet excellent homme, vos ennemis sont très coupables à votre égard ; mais vous n'êtes pas innocent envers eux. Si vous vous plaignez d'un parjure et d'une calomnie, n'ont-ils pas à vous reprocher l'enlèvement et le déshonneur de leur fille?

— Je ne l'ai pas enlevée ; elle m'a volontairement suivi.

— Qui lui a proposé de fuir? qui lui en a fourni les moyens ? N'est-ce pas vous ? Il y a donc eu enlèvement, et vous êtes le ravisseur.

— Ces actes sont autorisés par l'usage et les mœurs ; ils se produisent tous les jours chez nous.

— L'usage et les mœurs ne sauraient autoriser ce que Dieu défend. Or il est écrit : *Tes père et mère*

honoreras. Et pensez-vous qu'une fille honore son père et sa mère en leur désobéissant et se déshonorant elle-même? Que prouve d'ailleurs la multiplicité des crimes? Est-ce que le vol et l'assassinat deviendraient légitimes, parce qu'il y aurait beaucoup de voleurs et d'assassins?

— Louise étant ma fiancée, j'avais sur elle des droits incontestables.

— D'après nos préjugés, oui; non, d'après la vérité et la justice. Au mariage seul sont attachés les droits dont vous parlez. Or le mariage est un sacrement, que ni le père de famille ni le maire de la commune, mais le prêtre seul a le pouvoir d'administrer : dans la famille, règlement des questions d'intérêt et autres, aboutissant à une promesse de mariage; à la mairie, acte civil, donnant à cette promesse la force d'un contrat solennel, assurant la position légale des contractants et de leurs enfants; à l'église, bénédiction nuptiale, légitimant au nom de Dieu l'union des deux époux, et leur donnant le droit de cohabiter ensemble. Voilà la vérité. Les fiançailles n'ont pu vous conférer d'autres droits que ceux résultant d'une promesse respectable sans doute, mais pouvant être révoquée sans crime.

— Alors, que dois-je faire, à votre avis?

— Reprendre les relations interrompues; épouser

Louise, à laquelle vous devez une réparation, et qui, par le fait, n'est point coupable envers vous.

— A la rigueur, je me déciderais à épouser Louise; mais devenir le gendre de ses parents, c'est un supplice et une honte que je ne saurais plus accepter à aucun prix.

— Eh bien! alors, il faut offrir la paix, renoncer à vos prétendus droits, à condition que la plainte sera retirée et que les poursuites cesseront.

— La paix!... Rosola dira que j'ai peur, et n'en que plus implacable.

— Pourquoi ne pas aller au procureur général, d'accusé vous faire accusateur, déposer une plainte en calomnie?

— Oui; mais on commencera par me mettre en prison, en attendant que la cause soit instruite. Et qui sait, d'ailleurs, les trésors de mensonges, de parjures et de faux témoignages qu'elle a en réserve contre moi?

— Cela étant, plutôt que de tuer ou d'être tué, je gagnerais la Sardaigne ou la France. Avec votre fortune, vous pourriez vivre honorablement partout.

— Fuir! ce serait me reconnaître coupable et combler les vœux de mes ennemis; ce serait me livrer à la risée publique. Je resterai donc en Corse, inoffensif, si on me laisse tranquille, mais rendant

guerre pour guerre à mes persécuteurs; et, comme j'ai tout fait pour éviter la lutte, ce ne sera pas sur moi, je l'espère, que retombera la responsabilité du sang répandu.

Pour ne laisser aucune démarche sans la tenter, le digne prêtre va trouver Rosola et lui propose la paix. Cette femme emportée refuse tout accommodement, déclare qu'elle poursuivra jusqu'à la fin Gallocchio, et que, si elle n'a pas le plaisir de l'envoyer à l'échafaud, elle espère du moins l'envoyer au bagne.

Le prêtre va ensuite au procureur général, et lui raconte l'infâme calomnie dont Gallocchio est victime. Mais le procureur a déjà été prévenu ; on lui a fait croire que la déclaration signée de Louise et de ses oncles leur a été arrachée par la menace d'un coup de fusil.

N'ayant plus aucun moyen d'échapper à cette situation cruelle, Gallocchio se cachait dans la montagne, pour en attendre le dénouement. Les gendarmes ne mettaient pas grande ardeur à le poursuivre : on eût dit qu'il leur faisait peine de mettre à exécution le mandat d'arrêt, quand une nuit, conduits par Rosola elle-même, qui est parvenue à découvrir sa retraite, ils enveloppent sa caverne. Si elle n'eût eu une double issue, il était infailliblement perdu. Irrité de cette trahison, il lui déclare

dès le lendemain une guerre à mort, dans la personne de son mari et de ses frères. Et voilà comment, par des circonstances fatales, une nature d'élite subit une transformation funeste; comment celui qui devait être un des meilleurs prêtres de la Corse, en devient un des plus terribles bandits.

VII

Police des bandits. — Guides. — Espions. — Mort d'Ange-Joseph et de ses beaux-frères.

Venant d'un enfant de dix-sept ans, qui, pour la figure et la taille, ressemble à une fille plutôt qu'à un garçon, cette déclaration et ces menaces sont reçues avec des éclats de rire; mais la gendarmerie de Moita n'est pas de cet avis, et conseille de se garder avec soin. Elle avait raison.

En homme prudent et habile, Gallocchio commence, à l'exemple des bandits célèbres, par organiser vigoureusement sa police personnelle. Cette police se compose de *guides* et d'*espions*.

Les guides étaient pour le bandit comme des gardes du corps, qui éclairaient nuit et jour sa marche, veillaient sur son repos, éventaient les embuscades et les pièges, maintenaient ses rapports

avec ses protecteurs et sa famille, lui procuraient des renseignements, des munitions, des vêtements, et autres choses dont il avait besoin.

Des espions, les uns, voisins de la gendarmerie et des familles ennemies, l'œil et l'oreille toujours ouverts, observaient tous leurs mouvements, recueillaient les plus légers bruits, donnaient des avis au bandit, qui par leurs soins était sans cesse au courant de tout ce qui se méditait et se préparait contre lui ; les autres, cultivateurs ou bergers, surveillaient la campagne, et, à la moindre apparence suspecte, avertissaient au moyen de signaux convenus : ces signaux consistaient, le jour, en un nombre déterminé de coups de sifflet ou de fusil, différemment espacés; la nuit, en des feux allumés sur les hauteurs, qui, se reproduisant de bergerie en bergerie, de montagne en montagne, allaient avertir le bandit partout où il se trouvait.

Ces fonctions n'étaient pas sans péril, soit de la part de la gendarmerie, dont elles entravaient les opérations, soit de la part du bandit, naturellement soupçonneux et défiant; d'autre part, elles étaient désintéressées et gratuites, peu lucratives par conséquent. Et cependant on se les disputait, tant était grande l'influence du bandit sur les imaginations. On a vu des fonctionnaires publics et même des

gendarmes accepter le rôle d'espions. Cela semble monstrueux ; mais on le comprendra, si l'on veut bien se souvenir que la vendetta commençait presque toujours par être un acte de défense, et que l'opinion publique, en allant au bandit, n'entendait pas applaudir à l'effusion du sang, mais protester contre la partialité des tribunaux et les erreurs de la justice.

Peu de jours après la déclaration de guerre, un vent violent s'élevait tout à coup, soufflant par tourbillons, faisant un bruit affreux, soulevant des nuages de poussière, qui aveuglaient les hommes et les animaux. Convaincu que, par un temps pareil, il ne rencontrera personne, Gallocchio en profite pour descendre de sa retraite, et s'achemine vers Casavecchia, où il arrive à la nuit close.

La maison de Rosola est un peu écartée des autres, et les fenêtres des chambres à coucher donnent sur la campagne. En face de ces chambres et à moindre hauteur, existe une espèce de séchoir, ombragé par quelques arbres touffus, dont les branches reposent sur le toit. La tourmente et le bruit durant encore, Gallocchio se glisse jusque-là, sans être ni vu ni entendu, s'élève et se met à cheval sur le séchoir, en se dissimulant entre les branches, arme son fusil et attend.

Les soirées sont courtes à la campagne, et l'on s'y

couche de bonne heure. Les chambres donc ne tardent pas à s'éclairer. Ange-Joseph ne peut tarder lui-même à ouvrir les fenêtres, pour fermer ou arrêter les volets. Dans son impatience, Gallocchio lance sur les carreaux une poignée de graviers, dont il a rempli sa poche :

— Hâte-toi de fermer, lui crie Rosola déjà couchée, sans quoi la tempête va briser tous nos carreaux.

L'infortuné obéit, ouvre, reçoit une balle dans la tête : il est mort.

La maison et tout le village sont aussitôt sur pied. Après avoir donné quelque temps aux gémissements et aux plaintes, on se met à la recherche de l'assassin, dont le nom est dans toutes les bouches; on n'ose toutefois, à cause de l'obscurité profonde, s'éloigner du hameau, de peur de quelque accident. Gallocchio l'avait prévu : après avoir, pour dépister les recherches, tiré un coup de fusil dans une direction opposée, il fait une courbe et se dirige vers le village de Matra, afin de surprendre au point du jour les frères de Rosola, avant que la nouvelle de la mort d'Ange-Joseph leur arrive. De Casavecchia à Matra, la distance est assez longue; mais il n'est rien comme une passion violente pour donner des jambes et des forces.

Des deux frères, le plus jeune se trouvait malheureusement déjà dans une de leurs vignes. Avec un de ses neveux, jeune enfant de onze à douze ans, il ramassait des raisins et des fruits. L'apercevoir, bondir comme un tigre et le coucher en joue, est pour le bandit une seule et même chose.

— A genoux, misérable! s'écrie-t-il. Fais ton acte de contrition, car tu vas rendre à Dieu compte de tes calomnies et de tes parjures.

Ne pouvant ni fuir ni saisir son fusil, le malheureux se met à genoux, étend ses bras en croix; il est frappé dans la poitrine : la balle avait traversé le poumon gauche.

Le petit enfant s'était aussi mis à genoux, et faisait sa prière en pleurant.

— Relève-toi et ne crains rien, lui dit Gallocchio : tu n'es point coupable des crimes de ton père et de ton oncle; mais que cet exemple t'apprenne à respecter la justice et la vérité, et à ne pas persécuter l'innocent.

Se détournant à ces mots, il se précipite vers Matra, pour consommer sa vengeance. L'autre frère A... se promenait tranquillement sur la place publique, discutant avec quelques personnes sur le coup de fusil qui venait de se faire entendre. A la vue de Gallocchio, il comprend, et s'élance vers sa

maison. Il est trop tard! Au moment où il touche la porte, une balle lancée d'une main sûre lui casse le bras droit et lui traverse le corps. Heureusement, la blessure n'était pas mortelle : il eut la chance d'en revenir.

Cette triple et sanglante exécution, accomplie en quelques instants par la main d'un enfant, produisit dans toute la contrée une immense sensation, et fut bientôt connue du cap Corse à Bonifacio. Mais comme, d'après les bruits qui circulaient, le meurtrier avait été provoqué, poussé à bout par les injustes persécutions de ses ennemis, et que, dans ce cas, les préjugés lui donnaient raison, il vit les sympathies publiques se déclarer en sa faveur. Si donc plusieurs le blâmaient, beaucoup d'autres le plaignaient, quelques-uns l'approuvaient hautement, très peu avaient le courage de le déclarer criminel.

Du reste, ses trois persécuteurs morts, il déclara et fit afficher dans toutes les communes voisines que, la vendetta ne s'attaquant point aux femmes, il n'en voulait plus à personne : les parents et les amis de ses victimes pouvaient aller désormais et circuler librement; il ne ferait plus de mal à qui que ce fût, et ne reprendrait les armes que quand il y serait forcé par le besoin, le droit et le devoir de la conservation personnelle. Copie de cette déclaration fut affichée à

la porte des églises, des mairies et des casernes, et adressée au procureur général.

Le mariage de Louise tomba naturellement à l'eau, l'avocat de Corte ne se souciant pas d'entrer en lutte avec Gallocchio, et d'épouser une querelle qui débutait avec une pareille violence. Quant à Rosola, doublement outrée de cette rupture et de la mort des siens, au lieu de se frapper la poitrine, en disant : *Mea culpa, mea maxima culpa!* elle ne songeait qu'à la vengeance, soudoyait des assassins, organisait contre lui une coalition des deux familles; mais, cette tentative n'ayant eu d'autre résultat que de faire périr quelques nouvelles victimes, elle tomba sur une idée originale qui répondait à tous les besoins.

Fiancée au bandit, promise à l'avocat, repoussée par l'un et par l'autre; plainte pour son malheur, blâmée pour sa faiblesse; privée de ses soutiens naturels, Louise était dans une situation pénible. Sa mère fait donc le tour de l'horizon, et conçoit le projet de la marier avec un homme capable, par lui-même et par les siens, de les protéger efficacement et de venger leurs morts. Sans doute, l'idée est heureuse; mais où le trouver, ce jeune homme assez hardi pour entrer en lutte avec Gallocchio, assez courageux et assez fort pour le vaincre?... A force de

chercher autour d'elle, elle finit par découvrir, au milieu même de ses ennemis, un certain Cesario, grand et robuste gaillard, cousin germain du bandit, qui a six frères, non moins forts et braves l'un que l'autre. Comme il a très peu de fortune, il s'estimera heureux d'être son gendre; et ce choix aura l'énorme avantage de diviser et d'affaiblir le parti de ses ennemis.

VIII

Les deux cousins. — Échange de cartouches. — Mariage. — Mort.

Prompte à exécuter autant qu'à concevoir, Rosola fait immédiatement des ouvertures et des propositions formelles, que Cesario accepte : le mariage est décidé. Gallocchio ne tarde pas à être informé de ce qui se passe, et demande une entrevue à son cousin.

— Que viens-je d'apprendre de toi? lui dit-il.

— Et qu'est-ce que l'on t'a dit?

— On m'a dit, mais ce ne peut-être qu'un faux bruit, on m'a dit que tu songes à épouser Louise.

— Non seulement j'y songe, c'est une chose décidée.

— Est-ce que tu ne sais pas que cela est impossible, à toi plus qu'à tout autre?

— Pourquoi cela?

— Pour plusieurs raisons, que voici : parce qu'elle est ma fiancée, et ne peut épouser nul autre que moi; parce que nous sommes du même sang, et qu'il serait monstrueux qu'un cousin germain fît pareil outrage à son cousin; parce que ce projet n'a d'autre but que de diviser notre famille, de me faire périr par vos mains, ou de m'obliger à vous tuer tous jusqu'au dernier; parce qu'enfin je ne le veux pas, et te le défends formellement.

— Tu es son fiancé, c'est vrai. Eh bien! épouse-la, et je me retire; mais, si tu ne veux ou ne peux l'épouser, pourquoi empêcher qu'un autre l'épouse?

— Parce que c'est mon droit, et que j'ai juré à la mère et à la fille qu'il en serait ainsi.

— Et moi, je la regarde comme libre; je veux l'épouser, et je l'épouserai.

— Réfléchis bien, je t'en conjure.

— Toutes mes réflexions sont faites, et je n'ai pas peur de toi.

— Cela étant, donne-moi trois de tes cartouches; en voilà trois des miennes : tâche d'en faire bon usage.

— J'accepte la lutte. Dès demain, au lever du

soleil, nous entrons en guerre, si cela te convient.

Quelque irrité que fût Gallocchio contre son cousin, il ne céda pas au premier mouvement. Avant d'entrer en campagne, il résolut de faire agir près de Cesario une personne influente et sage : il s'adressa dans ce but au maire d'Antisanti, frère de leurs mères et leur oncle commun. Ce maire était un homme de bien, qui s'acquitta de sa mission avec tout le zèle possible ; mais, hélas ! inutilement.

— S'il a des bras, dit Cesario, j'en ai aussi ; s'il a des cartouches, je n'en manque point. Il est seul, nous sommes sept. Dites-lui que le mariage se fait dans trois jours. S'il veut me servir de témoin, il sera bien reçu.

— Dieu veuille qu'il ne t'entende pas, et ne vienne pas t'apporter un sanglant témoignage !

Cette réponse blessa vivement Gallocchio, et le rejeta dans ses pensées de meurtre et de sang. Pendant ces trois jours, il fit le mort : personne ne le vit, personne ne l'entendit.

Le jour solennel venu, les esprits n'étaient pas sans préoccupations et sans craintes ; tout le monde s'attendait à quelque apparition soudaine. Seuls, les Cesario affectaient une assurance et une joie qu'ils n'avaient peut-être pas au fond du cœur. Tout se passa bien de Casavecchia à la mairie, à l'église et

pendant le retour. Un splendide festin avait été préparé; l'on avait invité de nombreux convives, comme pour s'empêcher d'avoir peur.

Cependant la nuit était venue. Le temps étant sombre et la lune absente, Gallocchio s'était rapproché de Casavecchia. A cheval, comme la première fois, sur le séchoir dont nous avons parlé, il se cachait entre les branches des arbres qui le couvraient. De là, il entendait les éclats de rire, les chants joyeux des convives, et la puissante voix de Cesario, qui quelquefois couvrait les autres.

Ces jours-là, la masse des convives restent longtemps à table. A un moment donné, les jeunes mariés se lèvent, disparaissent et gagnent discrètement la chambre nuptiale. S'apercevant que ce moment est venu, Gallocchio jette contre les carreaux de petits cailloux qu'il a dans la poche. Cesario, cédant au premier mouvement, ouvre la fenêtre, reçoit une balle dans le front, et tombe juste à l'endroit où était tombé son beau-père. En même temps le meurtrier apparaît sur la porte, pour tuer, dit-on, Rosola, qu'il accusait de tous ses maux; mais la vue de tant d'hommes armés le retint. On assure que Rosola déchargea sur lui, sans l'atteindre, le fusil de son gendre.

Cet événement donna aux poursuites contre Gal-

locchio un redoublement d'activité, qui se tourna contre ses auteurs, coûta la vie à plusieurs gendarmes et à deux des frères Cesario.

IX

Bande Théodore. — Rôle de Gallocchio. — Départ pour la Grèce. — Retour.

Ces événements se passaient en 1820 et en 1821, à l'époque où Théodore faisait à la gendarmerie la guerre que nous avons racontée, et occupait en Corse toutes les imaginations et toutes les langues.

Gallocchio fut le premier qui, à la vue des traités d'extradition qui fermaient la Sardaigne, proposa d'organiser le banditisme, de réunir en faisceau les forces qui se dépensaient isolément dans les rencontres avec la gendarmerie. Bien que sa réputation et son influence fussent assez grandes pour lui permettre d'aspirer au premier rôle, au moins dans la Corse orientale, il n'en eut pas un seul instant la pensée. Il proposa d'abord son idée aux bandits influents de Corte, de Casaconi, du Fiumorbo et autres contrées voisines; puis, cette première idée acceptée, il offrit de s'aboucher avec Théodore, de se joindre à sa bande et de le choisir pour chef.

Théodore l'accueillit avec une considération particulière, lui montra toujours beaucoup de confiance et d'égards, et lui donna sa voix pour l'élection du chef suprême : ce qui prouve que, dans son estime, il le mettait au-dessus de tous ses compagnons.

Du reste, au lieu d'exciter les passions du chef et des soldats, Gallocchio jouait parmi eux le rôle de modérateur, éclairant les esprits par la raison, calmant les cœurs par la douceur. S'il ne put empêcher tous les crimes, il eut la satisfaction d'en adoucir et d'en prévenir plus d'un. Cela ne veut pas dire que, dans les circonstances graves, sa modération nuisît à sa résolution. Où Théodore n'était pas, c'était lui qui commandait. Nul ne montra jamais plus de courage et d'énergie, unis à plus de prudence et de sagesse. En outre, il avait la confiance de tous ; et pas un, sans excepter Théodore, n'était peut-être plus sincèrement aimé que lui.

A la création des voltigeurs corses, qui amena la dissolution des grandes bandes, il se réfugia en Sardaigne, puis en Italie, et enfin en Grèce, où il prit du service contre les Turcs. Par quels actes de courage il se distingua, je ne sais ; mais il est probable qu'il fit bravement son devoir, puisqu'en très peu de temps il fut élevé au grade de capitaine, et certainement il serait parvenu beaucoup plus haut,

si un malheureux événement ne fût venu le rappeler en Corse et le rejeter dans les sanglantes aventures.

On était en 1827. Gallochio avait un jeune frère de huit ou neuf ans, qui faisait la consolation de ses vieux parents. Profitant de son absence, les Cesario le tuèrent pour venger la mort de trois des leurs; ce qui était contraire aux lois du banditisme, qui défendent de frapper les enfants et les femmes. Promptement informé de ce fait, Gallocchio renonce à son avenir, donne sa démission, gagne l'Italie, et se fait porter sur la plage d'Aleria par un bateau napolitain.

Sans s'amuser à contempler les beautés de cette nature connue, il s'enfonce aussitôt dans un épais makis, loin des chemins battus, et prend la direction d'Ampriani, son pays natal. La nuit le surprend sur la rive droite du Tavignano. Malgré la connaissance qu'il a des lieux, il juge bon de ne pas tenter dans l'obscurité le passage du fleuve; il fait halte en cet endroit, pour se délasser du mal de mer et des fatigues de la route. Réfugié sous un rocher saillant, il venait de faire sa prière du soir et de réciter le chapelet, selon son invariable habitude, quand il aperçoit tout à coup une lumière, qui brille à peu de distance. La curiosité, le désir d'apprendre des nouvelles et d'avoir des renseignements, le poussent à

se rapprocher de ce point : il se trouve en présence d'un des Cesario. Mais, au moment de faire feu sur lui, il s'aperçoit qu'il est blessé. Poursuivi en effet par les gendarmes pour l'assassinat de l'enfant, il avait reçu le soir même une balle dans le bras, perdait beaucoup de sang et souffrait des douleurs horribles. Oubliant alors ses griefs et sa colère, Gallocchio s'approche de lui, parvient à extraire la balle, le panse avec son mouchoir, arrête l'hémorragie et dit :

— Tu es incapable de combattre. Quand tu seras guéri, nous nous retrouverons et réglerons nos comptes.

Le lendemain avant le jour, il reprend le chemin du village, et rencontre un autre de ses cousins, qui habite aussi le makis. Étonné de le voir, celui-ci ne perd pas contenance. Deux coups de feu partent en même temps, mais avec tant de précipitation, qu'aucun des adversaires n'est atteint. Ils se jettent alors l'un sur l'autre, le poignard à la main. Le combat fut long et opiniâtre. Gallocchio reçut à la main gauche une blessure sans gravité; l'autre fut frappé au cœur d'un coup de stylet, qui lui donna la mort.

Quant à celui dont il avait pansé la blessure, lorsqu'il fut complètement guéri, il eut aussi à régler

ses comptes avec le terrible créancier de sa famille. Malgré toute son adresse et son courage, il ne fut pas plus heureux que les autres, et paya comme eux la dette du sang.

De cette superbe famille des Cesario, cinq avaient péri; les deux autres auraient probablement eu le même sort, s'ils ne se fussent trouvés en prison pour le meurtre de l'enfant. De ces deux-là, l'un fut condamné et mourut en prison; le second fut acquitté, rentra au pays après la mort de Gallocchio, et survécut, seul des sept frères, à cette terrible inimitié.

On s'étonne qu'avec son heureux climat, la richesse de son sol, sa vaste superficie, la Corse, malgré la prodigieuse fécondité des mariages, en soit encore réduite à une population de 260,000 âmes. A ce phénomène il y a trois causes principales, qui agissent séparément et ont leur influence particulière.

La première et la plus puissante est évidemment la pratique de la vendetta. Comment en douter, lorsque, durant de longs siècles, on voit le pays mis à sang par trois, quatre et jusqu'à sept et huit cents bandits, dont plusieurs, comme Gallocchio, Garrocchi et tant d'autres, n'ont pas tué chacun moins de quinze à vingt personnes? Donnez aux bandits la

moyenne ordinaire de la vie, ce qui est excessif; portez-les au nombre de 400, pendant seulement 300 ans, ce qui est encore au-dessous de la vérité; faites tuer par chacun seulement six personnes : vous verrez que le nombre des victimes est presque triple de la population de l'île.

La seconde, c'est la tendance générale qui emporte en France et ailleurs notre jeunesse. Les uns embrassent la carrière des armes, meurent sous les drapeaux, se marient sur le continent; ou, s'ils rentrent au pays natal, ce n'est qu'à l'époque de la retraite, et souvent ils meurent dans le célibat. Les autres courent après de petits emplois, qu'ils n'obtiennent qu'avec peine, perdent facilement, et qui leur enlèvent parfois toute idée ou tout moyen de retour.

La troisième, c'est ce maintien déguisé du droit d'aînesse, qui, pour conserver sur une seule tête la fortune de la famille, condamne au célibat les cadets et les filles.

Toutefois, il est vrai de le dire, une grande amélioration s'est manifestée depuis la suppression du banditisme. Ainsi, la Corse, qui, pour la population totale, n'était qu'au quatre-vingt-quatrième rang des départements français, tandis qu'elle est au sixième pour la superficie, se trouve aujourd'hui au vingt-quatrième pour l'accroissement total, et au premier

pour l'accroissement spécifique : ce qui permet d'espérer que nous ne tarderons pas à nous relever de notre infériorité numérique.

X

Mort de Gallocchio. — Anecdotes.

Ses ennemis morts, Gallocchio semblait n'avoir plus à se garder que des voltigeurs et des gendarmes. Mais Rosola vivait encore.

Pourvu qu'ils fussent bien servis par leurs espions et leurs guides, et doués eux-mêmes de certaines qualités, les bandits n'étaient pas faciles à dénicher et à détruire. L'administration l'avait prévu. Elle accordait des primes parfois considérables, auxquelles les familles intéressées ajoutaient leur argent : de sorte que, si tuer pendant son sommeil un bandit qui croyait en lui, n'était pas pour le guide infidèle un acte de haute moralité, c'était du moins une excellente opération financière, qui rapportait beaucoup d'argent; il est vrai qu'elle n'était pas sans danger.

Huit fois sur dix, le bandit ne périssait pas autrement que par la main d'un de ses compagnons, de ses espions ou de ses guides. Dès qu'il était mort,

le traître recevait secrètement le prix du sang, et disparaissait pour avertir les gendarmes. Ceux-ci arrivaient au galop, montaient à l'assaut de la citadelle, tiraient quelques coups de fusil sur le bandit, qui était quelquefois mort depuis vingt-quatre heures, et puis on dressait procès-verbal; un magnifique ordre du jour annonçait la grande victoire à toute la légion, au parquet, au ministre; des vainqueurs, les uns obtenaient le double galon, les autres, l'épaulette et la croix d'honneur, tandis que l'assassin allait enfouir son trésor : tout le monde était content.

A l'époque dont nous parlons, il se trouvait dans la contrée un bandit appelé L..., quelque peu parent de Gallocchio. Il avait pris le makis, je ne sais plus pour quel crime. Leurs relations de famille et cette similitude d'existence les rapprochèrent l'un de l'autre. Sans lui accorder une pleine confiance, Gallocchio ne le fuyait pas, et passait quelquefois la nuit en sa compagnie. Ce laisser-aller lui coûta cher.

L... était un misérable, qui, prêtant l'oreille à des suggestions criminelles, s'engagea à livrer le bandit, moyennant une grosse somme d'argent et la promesse de sa propre grâce. Sachant l'importance qu'on attachait à cette capture, il ne se gêna pas pour demander, et obtint tout ce qu'il voulut. Un jour

donc, sachant qu'il doit coucher dans une grotte située sur un mamelon isolé et couvert de broussailles, il avertit sous main les voltigeurs et les gendarmes, qui arrivent au milieu de la nuit, *pede suspenso*, entourent le mamelon d'un cercle qui se rétrécit sans cesse, et d'où ils ne pensent pas qu'il puisse sortir. Mais ils ne savent pas à qui ils ont affaire.

Entendant dès le début et comprenant ce qui se passe, Gallocchio s'attache au cou une de ces sonnettes que l'on met au bélier, au bœuf ou au bouc, pour guider le troupeau par ses tintements répétés; puis, agitant de temps en temps sa sonnette, il s'en va à quatre pattes à travers les broussailles, passe entre les gendarmes, leur tourne le dos, et se met en sûreté. L..., qui depuis trois jours était dans le fiumorbo, fut étonné de cette tentative, et se montra fort heureux du résultat. Il apportait une lettre d'un des meilleurs amis de Gallocchio : celui-ci ne conçut pas sur son compte le moindre soupçon.

Un autre jour, en février 1835, les deux bandits avaient fait ensemble une pénible partie de chasse; leur repas avait été commun, ils devaient coucher dans le même gîte. Simulant une fatigue extrême, L... s'endort ou feint de s'endormir profondément, tandis que, avec sa sollicitude habituelle, Gal-

locchio explore soigneusement les environs. Convaincu qu'aucune surprise n'est à craindre, il se couche à son tour et se livre au sommeil. L'autre, immobile comme un cadavre, ronflait déjà à pleins poumons; mais, dès qu'il s'aperçoit que son camarade dort aussi réellement, il se lève doucement sur ses genoux, prend son fusil, qu'il a eu soin de laisser armé, et lui brûle à bout portant la cervelle.

Telle fut la triste fin d'un jeune homme qui n'était pas fait pour le crime, et ne demandait qu'à marcher dans le chemin de la vertu. L'orgueil et la malice d'une méchante femme le détournèrent du bien pour le jeter dans le mal. Il était bien inspiré en voulant retarder les fiançailles jusqu'au jour du mariage; il l'eût été bien mieux encore, si, foulant aux pieds un stupide préjugé, il eût rendu leur parole à son infidèle fiancée et à sa mère. Est-ce que ces femmes parjures avaient droit à autre chose qu'à son mépris? est-ce qu'elles valaient la peine qu'il leur sacrifiât son bonheur et sa vie, qu'il fît couler à cause d'elles de véritables torrents de sang? Quand donc ce préjugé et plusieurs autres non moins funestes disparaîtront-ils sans retour du milieu de nous?

Aussitôt après son crime, L... s'enfuit, n'osant supporter la vue de ce qu'il avait fait. Il rencontra des bergers, et leur dit :

— Allez de ce côté : vous y trouverez les voltigeurs, et leur direz que Gallocchio est mort.

Je ne sais ce que devint cet homme abominable ; mais son nom est encore en exécration dans tout le pays. Quant à Gallocchio, en dehors du cercle de ses inimitiés, il avait les sympathies universelles. Sa piété, sa probité, la pureté de ses mœurs, sa générosité, son intelligence, son courage, ses dramatiques aventures, en avaient fait l'idole de la contrée. On le pleura partout, partout on chanta des *lamenti* en son honneur. Aujourd'hui encore, on le considère comme le type le plus parfait de ces bandits corses, dont on ne saurait approuver les excès, mais dont on a dit plus de mal qu'ils n'en méritent, parce qu'on s'est obstiné à les juger des hauteurs d'une civilisation qui n'est pas la leur.

Avant d'en finir avec Gallocchio, laissez-moi vous raconter quelques anecdotes qui, bien que sans importance, pourront peut-être vous intéresser.

Il se trouvait un jour aux environs de Cervione, charmante petite ville, bâtie à mi-côte, dans une position délicieuse, à deux pas de la mer de Toscane. Son territoire, qui s'appelait autrefois Campoloro, est d'une extrême fertilité ; il fait partie de la Spiaggia d'Aleria, produit abondamment toute espèce de cé-

réales, et surtout des vins rouges très estimés, dont il se fait dans l'île un grand commerce. Mais un produit qui, sans lui être exclusivement propre, y acquiert une qualité exceptionnelle, c'est le merle connu sous le nom de *merle de Cervione.*

Tout le monde sait que le merle est un oiseau voyageur, qui, à l'approche de l'hiver, abandonne pour un temps le continent européen, pour s'en aller chercher dans les îles et en Afrique de la nourriture et de la chaleur. Il n'arrive point par masses compactes, comme le pigeon, le canard, l'oie, le pinson des Ardennes et autres; il voyage isolément et sans bruit. Mais, s'il n'encombre pas l'atmosphère, on peut dire qu'il remplit le makis. Le nombre est incalculable de ceux qui s'arrêtent en Corse, où ils trouvent en quantité la baie du myrte, du lentisque, l'olive sauvage et autres menus fruits, dont ils sont très friands.

On les chasse surtout au fusil et au lacet. La chasse au fusil se fait un peu partout et de la façon la plus simple. Vous vous asseyez dans les broussailles, à portée d'un chêne vert ou d'un olivier isolé, et vous ne bougez pas. Au bout de quelques instants, vous les voyez accourir, pour prendre un peu de repos, sur l'arbre qu'a placé là pour eux la Providence. Ils jouent, ils sautillent, ils chantent, ils sont heureux : ils ne se doutent pas que l'ennemi

commun de toutes les espèces animales est là qui les met en joue... Pan!... Si vous êtes adroit, un ou plusieurs tombent, les autres se sauvent. Mais bientôt cette bande est remplacée par une seconde, la seconde par une troisième, etc. Pour peu que vous soyez patient et habile, vous avez bientôt fait de remplir votre sac. Cette chasse est particulièrement bonne le matin et le soir.

La chasse au lacet se fait principalement aux environs de Cervione. Le myrte et le lentisque, les deux arbustes favoris des merles, y abondent tellement, que ces pauvres oiseaux s'y précipitent en quantités énormes, pensant avoir trouvé le paradis sur terre. Ils mangent, ils mangent, ils mangent, et digèrent si bien, que, sous l'influence de ces baies odorantes, toute leur personne se transforme. Quand vous les déshabillez de leurs plumes, leur corps a changé de couleur : leur peau et leur chair, généralement rougeâtres, sont devenues blanches comme le lait, parfumées comme la rose. C'est quand ils sont en cet état qu'on les nomme *merles de Cervione*. Les amateurs prétendent que c'est le plus délicat et le meilleur de tous les mets, surtout si l'on associe leur parfum à celui de la truffe.

Avant l'arrivée des merles, une compagnie italienne — car nous abandonnons aux étrangers l'exploi-

tation de notre gibier, comme celle de nos poissons et de notre corail — aborde sur nos rivages, avec ses approvisionnements et ses engins de chasse. Dans le taillis, généralement très fourré, ces messieurs tracent une infinité de tout petits sentiers, dans lesquels, à courte distance, ils placent une foule de barrières de lacets; puis ils se couchent sous un arbre, pour fumer leur cigare, dormir, ou monter tour à tour la garde. Quant à la chasse, elle se fait toute seule : les malheureux merles se disputent à qui périra le premier. On dit qu'il en périt mille chaque jour; et, si vous vous trouvez sur le port de Bastia, lorsque part le vapeur pour Marseille ou Livourne, vous voyez de tout côté des montagnes de caisses et de paniers pleins de merles.

Donc, un jour, Gallocchio rôdait autour de Cervione, attendant quelqu'un qui était à la ville. La faim le prit : il entra dans une maison écartée, pour demander à manger.

— *Per Dio santo*, répond le maître du logis, qui le connaît, cela ne pouvait mieux se rencontrer : j'ai pris ce matin deux douzaines de merles; mon vin est excellent : nous allons faire un bon repas.

— Quel malheur qu'aujourd'hui ne soit pas hier ! Les merles sont mon plat favori, et tu m'as fait venir l'eau à la bouche ; mais c'est aujourd'hui vendredi, et

non seulement je fais maigre ce jour-là, mais je jeûne.

Et il se contenta d'un morceau de pain et de fromage.

En Corse, comme dans le midi de la France, on appelle *compère* et *commère* les parents de l'enfant que l'on a tenu sur les fonts du baptême.

Gallocchio avait un compère dans le canton de Vezzani. Ce canton, un des plus étendus de la Corse, se compose de montagnes, de vallées et de plaines magnifiques, qui sont en grande partie malsaines en été. Son territoire, si vaste, si beau, si varié, si fertile, est presque entièrement couvert d'immenses forêts, d'épais makis et d'excellents pâturages; mais sa population, très peu nombreuse, est disséminée dans cinq ou six villages perdus dans cette immensité, et se compose presque entièrement de bergers. Or les bergers, comme on l'a dit ailleurs, étaient les principaux admirateurs des bandits.

Le compère aimait beaucoup Gallocchio, lui avait souvent rendu service, et se montrait en toute occasion glorieux de le voir rattaché par un fil à sa famille. Mais comme il était très habile, grand amateur du métal jaune et blanc, et peu difficile sur les moyens de grossir son pécule, l'idée lui vint d'exploiter cette position pour s'enrichir. En consé-

quence, quand le bandit était absent, il se présentait chez les personnes qui le craignaient ou croyaient devoir le craindre; et il leur demandait, de sa part, en leur recommandant un silence absolu, de l'argent, des vêtements et des vivres. Sachant ses rapports avec le bandit, chacun s'exécutait sans rien dire; et par ce moyen la bourse, la garde-robe et le buffet du rusé compère se remplissaient à vue d'œil. Mais, comme dit un vieux proverbe, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Gallocchio avait dans la contrée un proche parent nommé Lucciana, qui comptait parmi les bons propriétaires. Celui-ci le rencontre un jour et lui dit :

— Comment se fait-il, lorsque tu es dans nos parages et que tu éprouves quelque besoin, comment se fait-il que, au lieu de t'adresser à mon frère ou à moi, tu ailles demander des secours à nos ennemis? C'est honteux, pour toi comme pour nous.

— Moi!

— Oui, toi. N'as-tu pas, hier encore, envoyé ton compère chez M. X..., pour en solliciter de l'argent et du linge? Et il y a longtemps que ce commerce dure.

— Suis-moi : nous allons savoir la vérité. — Il paraît, dit-il à son compère, que depuis quelque temps un mauvais plaisant se présente chez mes ennemis, et

leur demande de ma part de l'argent et d'autres objets. Est-ce que tu ne pourrais me dire le nom de cet homme?

— C'est moi.

— Et qui t'a chargé de cette mission?

— Personne; mais, comme ce sont des ennemis, j'ai cru qu'il était permis de les rançonner.

—Et, pour un peu d'argent volé, tu n'as pas craint de me déshonorer aux yeux du public, de ma famille, de mes ennemis eux-mêmes! Je devrais... mais, à cause de mon filleul, je te laisse la vie. Seulement, pour que la leçon ne s'efface pas de ta mémoire, je vais l'écrire sur tes épaules.

Et, avec la crosse de son fusil, il lui donne une de ces corrections qui doivent en effet laisser des traces.

Ce compère ne fut pas le seul à exploiter le nom de Gallocchio. Du côté de Castifao, à la jonction des trois arrondissements de Bastia, de Calvi et de Corte, un mauvais sujet rencontre un marchand de bestiaux, et se fait donner un bœuf, en se disant Gallocchio et le menaçant de toute sa colère. Gallocchio, qui se trouvait alors à quinze ou vingt lieues de là, en est informé : il se met aussitôt en route. Parvenu à Castifao, il se présente au voleur avec deux de ses camarades et une troupe de paysans destinés à servir de témoins.

— C'est donc toi, lui dit-il, qui est Gallocchio?

— Non, je ne suis pas Gallocchio.

— Tu l'étais hier, pour commettre un vol en son nom. Comment se fait-il que tu ne le sois plus aujourd'hui?

Et, sans l'intervention des assistants, il l'aurait immolé sur place. Il se contenta de lui couper une oreille et de le livrer à la justice.

Les Corses travaillent volontiers la pierre, les métaux et le bois; ils ont peu de goût pour le travail des champs, et cependant c'est dans l'agriculture qu'est l'avenir de leur pays. Pour ces travaux pénibles, il leur vient chaque année trois ou quatre mille ouvriers italiens, qu'ils désignent sous le nom général de Lucquois, parce que le plus grand nombre est de Lucques. Sobres et laborieux, ces braves gens ne vont pas vite à la besogne; mais, qu'ils soient surveillés ou non, ils ne s'arrêtent que pour manger. On évalue à deux cents francs, en moyenne, ce que chacun d'eux économise dans une campagne et emporte dans son pays : au total, 800,000 francs, le plus net du produit de la Corse!

Gallocchio rencontre un jour, dans la forêt de Tizzavona selon les uns, dans les bois de Cervione selon les autres, un de ces malheureux Lucquois, qui s'arrachait les cheveux et pleurait à chaudes larmes.

— Qu'as-tu donc, mon ami? lui dit-il.

— Je rapportais à ma pauvre famille deux cents francs environ, que j'avais gagnés par six mois de travail. Mais j'ai rencontré là-bas ce brigand de Gallocchio, qui me les a volés; il ne m'a pas même laissé de quoi payer mon passage sur le bateau.

— Tu es sûr que c'est Gallocchio?

— Parfaitemant sûr : il m'a dit lui-même son nom.

— Est-ce que tu le reconnaîtrais?

— Entre mille. Il s'est dirigé vers la fontaine.

— Mène-moi vers lui...

— Le voilà, le voilà, en train de déjeuner : c'est Gallocchio.

— Non, mon ami : c'est moi qui suis Gallocchio. Celui-là n'est qu'un infâme voleur, qui s'est servi de mon nom pour te dépouiller. — Rends l'argent que tu as pris à cet homme, et à genoux!

Le pauvre Lucquois obtint la grâce du faux Gallocchio; et le misérable en fut quitte, comme les autres, pour une rude correction.

— Savez-vous bien, mon commandant, que, par certains côtés, votre bandit Gallocchio ressemble singulièrement à un honnête homme, et que, si je faisais partie d'un jury chargé de le juger, je ne me ferais aucun scrupule de l'acquitter?

— Vous auriez tort. Il est écrit : *Homicide point ne seras, de fait ni volontairement ;* il n'y a exception que pour le cas de légitime défense. Or, combien de fois, dans les meurtres qu'il a commis, Gallocchio s'est-il trouvé en état de légitime défense, c'est-à-dire, obligé de donner la mort immédiatement, sous peine d'être immédiatement tué lui-même? Est-ce que Ange-Joseph, les Antonini, les Cesario et tant d'autres avaient le poignard levé sur sa poitrine, le canon de leur fusil braqué contre sa tête? Nullement. C'est lui, au contraire, qui leur a dressé des embûches, les a tués en guet-apens, librement et volontairement, au moment où ils ne menaçaient en rien ses jours.

— Et ces injures, et ces parjures, et ces calomnies, et tant de machinations ayant pour objet de le perdre, les comptez-vous pour rien? N'est-ce pas lui qui a toujours été provoqué par d'implacables ennemis?

— C'est vrai : aussi accordez-lui les circonstances atténuantes le plus largement que vous voudrez. Mais parce qu'il plaît à deux femmes de lui manquer de parole, cela lui donne-t-il le droit de tuer quinze ou vingt hommes? Est-ce que le vice autorise et excuse le crime? est-ce que l'ivresse, la vanité blessée, la colère, etc..., peuvent innocenter l'assas-

sinat? Mais alors il faut jeter au feu le Code pénal : car, enfin, quel est l'homicide ou le voleur qui ne puisse se retrancher derrière un de ces arguments, et dire : J'étais ivre! on avait blessé mon amour! j'étais dominé par certaine passion! j'étais en colère! j'avais besoin d'argent! etc... Le grand tort de Gallocchio fut de ne pas suivre les conseils du curé d'Ampriani. Que de malheurs eussent été évités! Pour moi, je ne l'aurais pas condamné à mort, mais je ne l'aurais pas non plus acquitté.

CHAPITRE IX

FRANCESCHINO COLONNA

I

Olmeto. — Sollacaro. — Franceschino. — Ses sœurs.

Olmeto, canton de l'arrondissement actuel de Sartène, formait autrefois une terre féodale, appartenant à la famille des Colonna d'Istria. Son territoire est très fertile en céréales et en vin ; ses oliviers sont des plus beaux. Son chef-lieu, bâti sur une pente rapide, couronnée de rochers et de forêts, jouit d'un horizon magnifique, et possède de nombreux et gracieux villages.

Au-dessus se trouve un autre canton, celui de Petreto-et-Bicchisano, l'un des plus beaux, des plus riches, des plus délicieux de la Corse entière. Sollacaro est un des principaux villages de ce canton. C'est là que se trouve la *fontaine de Charles-*

Martel; là qu'Alexandre Dumas a placé son roman des *Deux Frères corses;* là que naquit, dans les premières années de ce siècle, *Franceschino Colonna*, cet étrange bandit dont vous m'avez demandé les aventures. Sa famille était non seulement une des plus importantes de la contrée, mais l'une des plus illustres de la Corse entière; et son éducation fut en rapport avec sa naissance.

Il montra, dès son premier âge, beaucoup de finesse d'esprit, de hardiesse dans le caractère, de vivacité dans l'imagination. Du reste, né et élevé dans une des plus poétiques et des plus pittoresques parties de la Corse, au milieu de toutes les beautés de la nature et des plus intéressants souvenirs de l'histoire, il contracta, sans s'en apercevoir, une teinte d'exaltation et de mysticisme, qui aidera plus tard à expliquer certaines circonstances de sa vie.

Franceschino avait deux sœurs, qu'il aimait tendrement. Il les maria avec les deux fils d'un de ses propres cousins, le capitaine Colonna, qui habitait aussi Sollacaro.

Ce double mariage fut heureux. Les deux familles vivaient dans la plus étroite intimité, lorsqu'il plut à la mort de s'en mêler, de changer en deuil ce bonheur sans mélange. Un des fils du capitaine, revenant de la chasse, couvert de sueur et

de poussière, commit l'imprudence de boire précisément à la fontaine de Charles-Martel, dont les eaux sont comme glacées, et contracta une maladie de poitrine, dont il mourut au bout de quelques jours. Restée veuve sans enfants, sa femme passa une année entière dans l'appartement de son mari, occupée à pleurer, à prier, à chanter des *lamenti*, comme nous l'avons vu pour la veuve de Simon Paolo, dans l'histoire de Ferrando da Quenza. L'année écoulée, elle devait, selon les usages de la Corse, rentrer dans la maison paternelle, qui était celle de son frère. Franceschino lui fit à cet égard les remontrances les plus sévères. Elle se serait soumise, si le capitaine ne s'y fût formellement opposé. On dit même qu'étant une fois retournée dans le domicile de son frère, le capitaine l'en fit sortir par ses sollicitations et ses instances.

La conduite du capitaine pouvait s'expliquer d'une manière aussi simple qu'honorable. Veuf, n'habitant pas avec son autre fils, il avait besoin d'une personne sûre pour tenir sa maison : il était donc naturel qu'il songeât à retenir sa belle-fille. En tout autre pays, cette combinaison n'eût pas offert d'inconvénient ; en Corse, elle avait contre elle les préjugés et l'opinion. Sans doute, il ne faut pas être esclave des préjugés ni de l'opinion publique ; mais il est bon d'en

tenir un certain compte et de ne pas les mépriser. Ce qu'il y a de positif, c'est que Sollacaro et les pays voisins s'émurent et se scandalisèrent de cette situation anormale; les mauvaises langues entrèrent en campagne, les soupçons injurieux naquirent, les propos offensants circulèrent.

II

Inimitié. — Mort du capitaine.

Qu'eût fait tout autre à la place de Franceschino? Des observations sérieuses à sa sœur et à son cousin : son droit et son devoir n'allaient pas plus loin. En cas d'insuccès, il aurait pu rompre avec eux, les laisser, à leurs risques et périls, agir comme ils l'entendaient. Mais Franceschino était d'une susceptibilité extrême en matière de mœurs et de réputation; rien ne lui était cruel comme de voir quelqu'un des siens devenir sous ce rapport l'objet des railleries et du mépris public. Ayant eu, certain jour, une dernière et vive explication avec le capitaine, et celui-ci persistant avec hauteur dans son refus :

— Tu le veux donc? s'écria Franceschino, outré

de colère. Eh bien! garde-toi! à partir de demain, nous sommes en inimitié.

Sachant bien à qui il a affaire, le capitaine fait aussitôt murer à hauteur d'homme ses fenêtres, et ne sort plus de chez lui. Quant à Franceschino, ne respirant plus que la vengeance, il ne rêve qu'aux moyens de surprendre son ennemi.

Le capitaine se levait de grand matin, et passait parfois des heures entières à sa fenêtre, occupé à respirer l'air frais, à contempler le réveil de la nature et le lever du soleil. Franceschino supposait que, malgré les fortifications ajoutées à ses fenêtres, il céderait un jour ou l'autre à l'habitude et se découvrirait. Quant à lui, blotti sous un épais berceau de treilles, il guettait, toujours prêt à faire feu. Le cinquième ou sixième jour d'attente, le capitaine se rase, vide sa cuvette par-dessus la cloison, et, comme il est de haute taille, se dresse machinalement sur ses pieds, pour voir tomber l'eau. Franceschino presse la détente, et le renverse foudroyé.

Les deux familles étaient également influentes : de grands malheurs étaient à prévoir. La famille du capitaine avait pour elle les voltigeurs et les gendarmes; Franceschino avait pour lui les nombreux carbonari du canton, dont il était le chef suprême. Aussi, au premier bruit de la mort du capitaine,

lorsque les voltigeurs, cantonnés à Sollacaro, prennent leurs armes pour courir après le meurtrier, ils se trouvent entourés par une infinité de carbonari, qui les tiennent bloqués dans leur caserne, et les empêchent d'en sortir, jusqu'à ce que celui-ci ait réglé ses affaires et se soit mis en sûreté.

Il garda le makis pendant quatre ou cinq ans, errant d'un lieu à l'autre, comme les bandits ordinaires, évitant les embûches de ses ennemis et la poursuite des gendarmes. Ce n'est pas qu'il fût moins courageux qu'un autre; mais, le point d'honneur satisfait, il n'éprouvait plus de haine contre personne, et avait horreur du sang humain.

Le silence et l'isolement, qui ne le quittaient pas dans les lieux sauvages qu'il fréquentait, agirent sur son esprit naturellement méditatif : il releva sa tête vers le ciel et la contemplation des choses éternelles; il réfléchit sérieusement à son crime, et parvint à en concevoir le plus profond regret.

— Malheureux! disait-il, j'ai tué un de mes semblables, de mes amis et de mes proches, sans lui donner le temps de faire un acte de contrition! je l'ai peut-être précipité dans les abîmes de l'enfer, et suis cause de sa damnation éternelle! Malheur à moi! malheur à moi!

Nuit et jour cette pensée le poursuivait et le tour-

mentait; nuit et jour il lui semblait voir e capitaine se dresser devant lui, comme un spectre ensanglanté, qui lui reprochait son malheur. Non content de se frapper la poitrine, il priait sans cesse et partout pour sa victime. Les bûcherons le rencontraient dans les forêts, prosterné au pied d'un arbre, arrosant le sol de ses larmes; les bergers le trouvaient sur les montagnes, les yeux tournés vers le ciel, chantant des psaumes et des hymnes, demandant miséricorde. Depuis cette époque, il ne cessa de porter son fusil la crosse en l'air, pour déclarer qu'il ne ferait plus jamais usage de ses armes.

III

Conversion. — Vision. — Confession.

Le bruit de ce changement extraordinaire s'était répandu non seulement dans tout le canton de Petreto, mais dans les arrondissements de Sartène et d'Ajaccio : partout l'on ne parlait que de la vie austère et pénitente que menait Franceschino au milieu des makis; et, comme il arrive d'habitude, les récits populaires exagéraient encore la vérité, et lui attribuaient beaucoup plus de choses qu'il n'en faisait réellement.

Une circonstance singulière vint alors le fixer dans cette voie nouvelle, et porter au plus haut degré l'exaltation de son esprit. C'était en 1827 ou 1828. Après une journée de courses et de fatigues, il venait de s'étendre sur le lit de mousse où il couchait, au fond d'une caverne perdue dans les rochers. Était-il endormi? était-il éveillé? Beaucoup pensent qu'il dormait; il affirmait, lui, qu'il était éveillé, parfaitement éveillé, et que ses yeux étaient ouverts de toute leur grandeur. Quoi qu'il en soit, éveillé ou non, il lui sembla voir Notre-Seigneur Jésus-Christ, le coude appuyé sur l'un des bras de sa croix, qui le regardait avec tristesse, et lui disait : — Tu as commis un grand crime; mais la voix de ton repentir est montée jusqu'à mon Père : fais pénitence, et ne renonce pas à l'espoir du salut.

Et le lendemain, d'après la rumeur universelle, sitôt que le jour fut venu, il trouva sur sa poitrine un petit crucifix, d'une matière et d'un travail singuliers, qu'il ne possédait pas la veille, et qui le confirma dans la vérité de sa vision.

Réelle ou non, cette vision produisit sur son esprit une impression profonde. Aussitôt il déposa son fusil pour ne plus le reprendre, et s'occupa de chercher un confesseur pour l'éclairer et le conduire.

Il y avait alors à Porto-Vecchio un curé, nommé

Dealma, qui jouissait d'une grande réputation de science et de sainteté : c'est à lui qu'il résolut de s'adresser. Il partit sans perdre un moment. La route n'était qu'un étroit sentier, que l'on ne suivait pas facilement, même en plein jour, et qui circulait à travers les rochers et les précipices. La nuit le surprit dans les montagnes escarpées qui séparent la vallée de l'Ortolo des plaines de Porto-Vecchio. Il perdit naturellement le sentier. Après d'inutiles efforts pour le retrouver, il s'abrita et s'endormit sous deux rochers appuyés l'un contre l'autre, et formant une espèce de pont... Le lendemain, à son réveil, il reconnut avec épouvante qu'il s'était arrêté juste au bord d'un effroyable abîme : s'il eût fait un pas de plus, il serait descendu à quelques centaines de mètres de profondeur verticale! Il vit encore dans ce fait, et il n'eut peut-être pas tort, une bienveillante intervention de la Providence en sa faveur.

De retour dans son pays, Franceschino échangea ses vêtements contre une robe de capucin, se ceignit les reins d'une corde, et commença une existence digne en tous points des solitaires de la Haute-Égypte. Il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau; le temps qu'il ne donnait pas à la prière, était consacré aux œuvres de charité. Bientôt même, enflammé d'un zèle

ardent pour le salut des âmes, il parcourut les hameaux et les villages, faisant le catéchisme aux petits enfants, prêchant sur la place publique pour les grandes personnes, étouffant les procès et les querelles, mettant la paix dans les familles, rapprochant et réconciliant les ennemis.

Cette conduite exalta jusqu'à l'enthousiasme les sentiments populaires : on le suivait partout pour le voir et l'entendre; sa parole était celle des prophètes, ses conseils articles de foi; partout on demandait à genoux sa bénédiction; on le regardait comme un saint, et l'on en vint bientôt à lui attribuer une foule de miracles. Le clergé lui-même subit son influence : bon nombre de ses membres allaient le consulter comme un oracle.

Vous me demanderez peut-être quel était en tout cela le rôle des voltigeurs et des gendarmes. Dans le principe, ils le poursuivirent avec vigueur; mais, dès qu'ils l'avaient vu jeter ses armes, revêtir l'habit du solitaire et devenir inoffensif, ils se détournèrent de lui, pour courir après des bandits autrement redoutables. D'autre part, ils n'étaient pas loin de partager sur son compte l'opinion générale; et plus d'un se fût fait scrupule de porter la main sur un aussi saint personnage. Son arrestation d'ailleurs n'aurait pas été facile : les populations enthousiastes s'y

seraient probablement opposées. Enfin, sans qu'il le sût, de nombreuses sentinelles veillaient sur lui nuit et jour, dont il n'était pas aisé de surprendre et d'endormir la vigilance.

IV

Résurrection du capitaine.

La révolution de 1830 venait d'avoir lieu. M. J... était préfet de la Corse. La réputation de Franceschino et l'exaltation de son esprit avaient atteint les dernières limites. Ce fut alors que se passa un fait extraordinaire, inouï, que l'on ne croirait pas, si l'on en avait été seul témoin oculaire.

Un jour, je ne sais plus dans quel village, Franceschino se présente à midi sur la place publique, et fait sonner les cloches pour réunir les habitants :

— Mes amis, cette nuit, au milieu des ténèbres, une grande lumière s'est manifestée à moi, Jésus-Christ m'est apparu de nouveau. Il n'avait plus cet air triste et sévère ; il me regardait et me souriait avec bonté. « Mon Père, me dit-il, a écouté tes plaintes : ton crime est mis en oubli ; et, pour que personne ne l'ignore, il te sera, mon fils, donné de rappeler à la vie celui que tu as si malheureusement assassiné ;

et ce miracle te servira de témoin devant les hommes de foi et les impies. » — En conséquence, le 15 juillet prochain, à neuf heures du matin, rendez-vous tous sur les bords du Taravo, au tombeau de la famille Colonna; et sous vos yeux, par la grâce de Dieu, je ressusciterai le capitaine que j'ai eu le malheur de tuer voilà quelque vingt ans.

Le bruit de cette apparition merveilleuse et de la prochaine résurrection du capitaine se répandit en un clin d'œil dans toute la Corse; personne ne mit en doute que le miracle annoncé ne s'accomplît. Des campagnes, cette émotion passa dans les villes; la préfecture et l'évêché s'en préoccupèrent eux-mêmes. Dès la veille du jour fixé, une foule immense était accourue de tous les points de l'horizon dans cette belle vallée où le Taravo promène ses eaux limpides. On n'évalue pas à moins de vingt mille les spectateurs qui entouraient le lendemain le tombeau du capitaine : les rochers en étaient couverts; les arbres fléchissaient sous leur poids.

Pour avoir, sur ce qui allait se passer, des renseignements incontestables, le préfet s'était personnellement rendu sur les lieux, afin de tout voir et de tout entendre par lui-même; il était escorté de toute la gendarmerie des deux arrondissements, et de trois cents hommes de troupe de ligne. Monseigneur l'é-

vêque s'était fait représenter par un grand vicaire, qui était son frère; mais, au lieu de se transporter sur place, celui-ci avait cru devoir se tenir à distance, et attendre les événements au chef-lieu du canton d'Olmeto.

— Vous croyez donc à la possibilité du miracle? disait quelqu'un au préfet J...

— Je ne répondrai ni oui ni non. La réputation de Franceschino est telle; tout ce qu'on raconte de lui est si extraordinaire, qu'en vérité l'on ne sait plus que croire. Du reste, nous serons bientôt fixés : s'il ressuscite le mort, je suis le premier à m'incliner; dans le cas contraire, je le fais arrêter et le livre à la justice.

Cependant l'heure fatale approchait; l'agitation de la foule croissait de plus en plus : tantôt elle ondulait comme les vagues de la mer, ou comme un champ de blé que tourmente un vent impétueux; tantôt elle se dressait immobile sur ses pieds, pour voir apparaître de loin le thaumaturge; tantôt elle retombait sur elle-même, dans un frémissement universel. Franceschino ne paraissait toujours pas. Où était-il? que faisait-il? pourquoi ne venait-il pas? autant de questions que l'on se posait dans les groupes; mais personne ne mettait en doute son arrivée.

Toutefois le temps marchait : neuf heures sonnaient; puis neuf heures et demie, puis dix heures... Une heure de retard! Pourquoi ne vient-il pas? Le voici!... Il avait passé la nuit à Zicavo, chez un de ses parents; et, soit que ce parent ne partageât pas sa confiance à l'égard du miracle, soit qu'il craignît que sa présence ne devînt une occasion de désordres, il l'avait enfermé à deux tours dans sa chambre, d'où une surveillance attentive l'empêchait de sortir.

— Voyez-vous? s'écria tout à coup le préfet de sa voix la plus retentissante, voyez-vous? Le miracle devait s'opérer à neuf heures; il en est dix, et le capitaine dort toujours! Votre Franceschino n'est qu'un imposteur, qui se joue de la crédulité publique...

A ces mots, un cri d'indignation sort de toutes les poitrines; un des notables habitants d'Olmeto s'élance vers le préfet, l'apostrophe vivement, le saisit à la gorge, et le frappe d'un coup de poing sur la figure. La foule, qui est armée, entre en mouvement; la troupe se prépare : une lutte affreuse est imminente, quand tout à coup la nature s'en mêle, et les éléments viennent l'empêcher.

Ce point n'est pas une fiction poétique, mais un fait certain. Au moment critique, un épouvantable orage éclate sur la vallée; pendant plus de deux

heures, la pluie tombe par torrents... Les soldats se retirent en bon ordre; la foule se sauve en criant : « Vive Franceschino! Le Ciel se déclare pour lui! »

Le fait est que jamais trombe ne vint plus à propos. Sans elle, une collision était inévitable; et la vallée du Taravo, qui s'attendait ce jour-là à voir ressusciter un mort, eût probablement vu mourir grand nombre de vivants.

— Que pensez-vous de cela, mon commandant?

— La résurrection d'un mort est un miracle de premier ordre, qui ne peut être opéré que par Dieu même, ou par un homme à qui Dieu a donné pouvoir de l'opérer en son nom. Voilà le principe.

Dans le cas dont il s'agit, je crois que ceux qui enfermèrent Franceschino, lui tirèrent, comme on dit, une fameuse épine du pied : car enfin, si Dieu avait décrété de faire par ses mains ce miracle, pourquoi, en ayant été empêché le 15 juillet, ne l'a-t-il pas fait le 16, sans tambours ni trompettes? Si on l'eût vu, le lendemain, dans les rues de Sollacaro, se promener bras dessus, bras dessous, avec le capitaine, que tout le monde savait mort depuis si longtemps, le miracle en eût-il eu moins d'éclat, pour la gloire de Dieu et la réhabilitation de son serviteur? Franceschino fut sans doute la dupe d'une de ces hallucinations, moins rares qu'on ne le pense,

et dont je vous citerai tout à l'heure un curieux exemple.

Après cette aventure, craignant que le préfet ne lui fît payer cher le coup de poing qu'il avait reçu, les parents de Franceschino lui conseillèrent de passer en Italie. Il s'embarqua à Porto-Vecchio, sur une gondole allant à Livourne. A la hauteur de Capraja, la mer devint mauvaise, le nord-ouest se mit à souffler avec une grande violence. Parmi les passagers, se trouvait M. Aureli, de Porto-Vecchio, auquel on donnait le titre d'amiral, parce qu'il avait commandé une escadrille sous le roi Murat. Le patron de la gondole ayant perdu la tête au moment où elle lui était le plus nécessaire, l'amiral se mit au gouvernail; mais la mer était si affreuse et l'obscurité si grande, qu'ils couraient de véritables dangers. Tout à coup, à la lueur d'un éclair, il aperçoit à ses côtés Franceschino, qui lui dit avec assurance :

— Ne craignez rien : demain, à sept heures, vous entrerez dans le port.

Ils y entrèrent en effet. A peine débarqué, Franceschino se rendit à Rome, se présenta au célèbre moine Fra Paolo, qui l'envoya dans le couvent de Macerata, où il se fit religieux, et mourut voilà quelques années, laissant après lui une grande réputation de sainteté.

J'ai dit que les hallucinations sont moins rares que l'on ne pense; j'ajouterai qu'elles n'atteignent pas toujours le même degré d'intensité, et peuvent avoir des causes bien différentes. En voici un singulier cas, dû aux champignons, et d'une authenticité incontestable.

En octobre 1851, le lieutenant Poux, de la gendarmerie mobile, le brigadier Étienne et le gendarme Peloni, en résidence à Poggio-di-Nazza, canton de Vezzani (Corte), avaient mangé à leur déjeuner des champignons de l'espèce dite *potiron*. Ces champignons ayant été trouvés exquis, le lieutenant proposa de se remettre immédiatement en campagne afin d'en ramasser d'autres pour le repas du soir. Il pouvait être dix heures du matin.

Après vingt minutes de marche, ils entraient dans une gorge profonde, peuplée de châtaigniers gigantesques, dont les feuilles et les débris, accumulés de siècle en siècle, avaient couvert le sol d'une épaisse et chaude couche de terreau. Un splendide soleil brillait en ce moment; sous l'action prolongée de ses feux, une lourde vapeur grisâtre s'en élevait de toutes parts. Nos chasseurs s'étaient séparés, comme cela se pratique dans ces sortes d'expéditions; ils s'en allaient penchés vers la terre, cherchant des yeux et des mains. La récolte était abondante : car autant

le champignon aime peu le bouleau et le frêne, autant il affectionne le chêne et le châtaignier.

— Tout à coup, — c'est le brigadier Étienne qui parle, — je sens ma tête devenir lourde et brûlante; j'eprouve des éblouissements continuels; je vois courir devant mes yeux des milliers d'étincelles, et comme des rubans de feu qui voltigent dans les airs.

Comme j'avais fait quelques études de pharmacie, ma première pensée fut d'attribuer ce phénomène à un effet électrique, dont les causes m'étaient inconnues; ou bien à la fermentation des feuilles, et à une sorte d'ivresse, produite par les vapeurs qui s'en exhalaient. Je résolus en conséquence de quitter immédiatement ce lieu, pour gagner le sommet de la montagne.

A peine avais-je fait cinquante pas, que j'aperçois le lieutenant assis sur le tronc d'un arbre renversé par le temps.

— Étienne, me cria-t-il, n'éprouvez-vous rien?

— Ma tête est lourde, ma vue trouble; j'éprouve des éblouissements sans fin.

— Et moi aussi. De plus, je me trouve tellement fatigué, qu'il m'est impossible d'aller plus loin.

— Eh bien ! attendez-moi là : je monte respirer un instant sur la montagne, et je reviens vers vous.

Au lieu de trouver sur la montagne le bien-être et le calme que je m'étais promis, j'y devins la proie d'un malaise nouveau : mes membres subissaient sans interruption comme des commotions électriques ; les secousses étaient si fortes, que mon mouchoir, contenant à peu près deux livres de champignons, m'échappa plusieurs fois brusquement de la main. Je crus d'abord que quelqu'un me l'arrachait avec violence ; un coup d'œil me convainquit qu'il n'y avait personne autour de moi.

Cependant mes jambes fléchissaient ; j'étais brisé : mais où me reposer? La montagne était nue, brûlée par un soleil tropical ; on n'y voyait qu'un seul arbre, un énorme chêne vert, appelé chêne du *Prete-morto*, parce qu'un prêtre y avait jadis été trouvé mort. J'en étais séparé par un makis vierge si épais, si plein de ronces et d'épines, qu'une belette eût eu de la peine à le traverser impunément ; il m'aurait fallu une demi-heure pour en faire le tour, quand tout à coup, sans que je puisse savoir comment, je le franchis d'un bond et me trouve sous l'arbre.

Étais-je éveillé? étais-je endormi? Je n'en avais nullement conscience ; mais, éveillé ou non, voilà que je vois paraître devant moi, presque nue, le regard menaçant et les cheveux en désordre, une pauvre folle appelée Santuccia. Elle courait sans cesse de

village en village ; et, quand les enfants n'étaient pas sages, on leur disait : « Nous te donnerons à la Santuccia. »

« N'abandonne pas ton fusil, me dit-elle : sinon tu es perdu. Adieu, et n'oublie pas mon conseil. »

Comme elle disparaissait, je me sentais assis sur un grand cylindre de laiton, semblable à une meule de moulin, qui tout à coup se soulève, quitte la terre et m'emporte avec lui dans les airs. Nous montons, nous montons, nous traversons les nuages et le vide, nous sommes en plein firmament. Nous fîmes halte à la porte d'un immense jardin, fermé par des murailles d'argent et des portes d'or pur, garnies de diamants. Il était plein de plantes odoriférantes et d'arbres chargés des plus beaux fruits. Sept ou huit personnages de taille colossale s'y promenaient paisiblement, et semblaient jouir d'un bonheur inaltérable. Une grande barbe leur tombait jusqu'à la ceinture ; ils étaient couverts de riches vêtements arabes, et ressemblaient presque tous au général Mustapha, que j'avais connu en Afrique. Des anges, éclatants de lumière, allaient et venaient dans toutes les directions, avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre.

Ces personnages me firent grand accueil. L'un d'eux, me prenant par la main, me conduisit dans

le séjour supérieur où réside le Père éternel. Celui-ci était vêtu comme les autres; mais, au lieu de turban, il avait sur la tête une tiare magnifique, d'où lui tombaient sur les épaules des glands d'or et de diamants.

— Étienne, mon ami, me dit-il avec une inexprimable bonté, je suis bien aise de te voir. L'espèce humaine va périr à cause de ses crimes; la terre entière va être réduite à l'île de Corse; et c'est toi que j'ai choisi, comme autrefois Adam et Noé, pour être le père d'une race nouvelle.

— Mais, Seigneur, s'il faut un père à cette race, il lui faut une mère aussi : où la trouverai-je? Est-ce que vous allez aussi m'arracher une côte?

— Sois tranquille : elle te viendra sans peine et sans douleur. C'est mon affaire.

— Bon! mais, pour vivre, nous et les marmots, il faudra cultiver la terre; et je vous avouerai franchement que, si mes bras sont rompus au maniement des armes, ils n'ont plus d'huile dans les coudes, quand il faut bêcher, piocher, labourer, etc...

— Je te donnerai un Lucquois pour les gros travaux des champs.

— A la bonne heure! à ces conditions-là je suis votre homme. Pourrais-je maintenant vous demander où sont mes parents?

— Ton père est sauvé, ainsi que ta mère et ton frère.

— Ne pourrais-je pas les embrasser avant de redescendre sur terre?

— Prends vers la droite, et tu les trouveras; mais attends qu'on t'ait donné d'autres habits.

Et des anges m'habillent de vêtements arabes, et me mettent sur le front une mitre comme celle des évêques, tandis qu'il me pousse au menton une longue barbe, que je caresse à pleine main. La toilette finie, je m'élance en criant de toutes mes forces : Papa, maman! Papa, maman!

Le fait est qu'en ce moment il abandonne le chêne vert et son fusil, et s'en va, appelant son père et sa mère. Il court à travers les rochers, les ravins et les abîmes; il se perche au sommet des pyramides, plonge au fond des précipices, se glisse comme une couleuvre dans les broussailles, franchit d'un bond les ravins et les torrents. Et, chose étonnante, il n'a pas une égratignure; ses habits sont intacts; son képi seul est perdu.

Pendant cette course échevelée, en l'entendant crier : Papa, maman! et lui voyant exécuter des sauts périlleux impossibles, les bergers et les femmes s'enfuient en disant : Il est fou! il est possédé! c'est le diable!... Enfin il arrive à un endroit où travail-

lent deux de ses connaissances, Francaleone et Marthe Rossi, sa cousine : « A la bonne heure! leur dit-il; on voit bien que le Père éternel n'est pas menteur, car voilà bien la nouvelle Ève et le Lucquois qu'il m'a promis pour repeupler la terre et la cultiver.

Et là-dessus il les embrasse à les étouffer, et leur tient les discours les plus extravagants. Comprenant qu'il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire, ils abondent dans son sens, le prennent par le bras, et le ramènent tout doucement au village.

— Quel effet, leur disait-il, je vais produire quand ils vont me voir avec mes beaux habits, ma mitre et ma longue barbe?

Trois femmes les avaient vus venir de loin.

— Est-il blessé? s'écria l'une.

— Blessé! il s'agit bien de cela, malheureuse! Allez vite vous confesser : la fin du monde arrive cette nuit.

— Quel malheur! reprit une autre : il est devenu fou!

Ce mot de fou, disait le brigadier, me donna le frisson et m'arrêta tout court. Je portai vivement la main sur ma tête et à mon menton, et je demeurai pétrifié en ne trouvant plus ni mitre ni longue barbe; mais l'hallucination reprit bientôt le dessus.

Cependant la nuit approchait. Le curé, nommé

Muchielli, le lieutenant, toute la brigade et une foule de gens qui cherchaient le brigadier, venaient enfin d'arriver. Il leur annonça d'un ton si solennel la fin du monde et sa mission réparatrice, qu'ils partirent tous d'un éclat de rire ; mais le rire cessa dès qu'on le vit, lui qui n'avait jamais été qu'en sixième, parler latin et grec aussi bien que Lhomond et Burnouf.

Les femmes pleuraient et allumaient des cierges à l'autel de la Vierge. Le curé, le lieutenant et quelques hommes éclairés disaient : Ou il est possédé du diable, ou il est inspiré de Dieu.

Le curé voulait l'exorciser ; le lieutenant fut d'avis de commencer par le saigner. A défaut de médecin, on appela le maréchal ferrant Santoni, qui lui appliqua sa lancette comme à un de ses clients ordinaires, et le jeta pour quatorze heures dans un sommeil de plomb. A son réveil, en place de sa longue barbe, Étienne avait retrouvé sa raison et ses forces. Il partit avec tous les autres, pour suivre à rebours la route qu'il avait parcourue la veille. Le mouchoir et les champignons furent retrouvés les premiers ; le fusil était debout près de l'arbre ; mais le cylindre de laiton avait disparu. Quant au képi, il se trouva bien loin de là, au fond d'un ravin épouvantable : il fallut attacher avec des cordes l'homme qui le retira.

Personne ne pouvait croire qu'il eût pu, sans se

rompre cent fois le cou, passer à fond de train par des endroits pareils. Bref, la caravane mit toute la journée à parcourir le trajet qu'il avait fait en moins de deux heures.

Voilà le fait d'hallucination que je vous ai annoncé. Doit-il être attribué aux champignons ou aux vapeurs de la vallée, etc.? Que de plus habiles que moi l'expliquent.

CHAPITRE X

LA BANDE MASSONI

I

Côte occidentale. — Evisa. — Commencements de Massoni.

Autant la côte orientale est unie, autant la côte occidentale est accidentée : c'est le pays des grandes montagnes, des ravins profonds, des gorges déchirées, des torrents impétueux, des hommes emportés et violents, des paysages grandioses et pittoresques, des immenses forêts.

Des différents cantons de cette contrée romantique, celui d'Evisa, le plus septentrional de l'arrondissement d'Ajaccio, est sans contredit un des plus curieux. Evisa, son chef-lieu, est bâti au milieu de montagnes boisées, qui dominent les profonds ravins servant de lit au torrent de Porto, lequel va se

perdre dans le golfe solitaire auquel il emprunte son nom. Il est impossible de rendre par la parole l'aspect grandiose et saisissant de ce pays sauvage; le plus habile pinceau ne pourrait imiter que de loin les merveilleux effets d'ombre et de lumière qui se produisent sur ces majestueuses forêts vierges toujours voilées de vapeurs transparentes, et surtout exprimer le sentiment de mélancolie qu'il est impossible de ne pas éprouver en leur présence. Ce canton se trouve en pleine forêt d'Aïtone.

Cette forêt, la plus belle et la plus grande de toutes, descend dans les plus profonds ravins, escalade les sommets les plus abrupts, et va se joindre à presque toutes les grandes forêts de l'île, à travers des lieux qui, pour le pittoresque et le silence, ne le cèdent en rien aux montagnes de la Suisse et aux forêts de l'Amérique. Si nous insistons sur ce sujet, c'est pour faire immédiatement comprendre à quel point ce pays était favorable au banditisme et aux guerres de makis.

Ce fut en effet au village de Marignana, l'un des trois du canton d'Evisa, que Massoni (Pierre-Jean) naquit vers 1812. Il avait deux frères, l'un plus âgé, l'autre plus jeune que lui. Nous ne parlons pas de ses trois ou quatre sœurs : en Corse, à l'époque du banditisme, l'homme qui avait douze filles et

deux garçons, était censé n'avoir que deux enfants; on ne comptait que ceux qui pouvaient porter les armes, et défendre au besoin l'honneur de la famille. Aujourd'hui même, si les hasards de la chasse vous conduisent à une bergerie perdue dans les montagnes, autour de laquelle s'agite une fourmilière de marmots demi-nus, et que vous demandiez :

— Combien avez-vous d'enfants?

Le père répondra bravement :

— J'en ai quatre.

— Comment! quatre? En voilà quinze au moins. A qui sont les autres?

— Les autres sont des femelles qui ne comptent pas.

La mère ne répond pas autrement.

Les parents de Massoni, cultivateurs paisibles, vivaient honnêtement du produit de leurs champs ou plutôt de celui de leurs troupeaux.

En France, où le sol est rare, on se le dispute, on se l'arrache, on l'achète des prix fous; et, quand on le possède, on le tourne, on le retourne, on le pressure, on lui fait rendre tout ce qu'il peut donner. Ceux qui n'ont pas de domaine, jettent des yeux d'envie sur ceux qui en ont un; leur bonheur serait de devenir aussi possesseur d'un petit coin de terre, où ils pourraient exercer en paix la libre profession de propriétaire.

En Corse, au contraire, où la population est si rare et le sol si abondant; où les terres cultivées ne sont que les 0, 0152 dix-millièmes de la surface totale de l'île; où, avec le moindre travail, on obtient les produits les plus abondants, les plus précieux et les plus rares, personne ne veut de l'agriculture : on la dédaigne, on l'abandonne, pour s'en aller courir après de petites positions incertaines, dépendantes, instables de leur nature, qui se font longtemps attendre, et s'en vont précipitamment. Presque tout le monde y possède un enclos plus ou moins grand, ou peut affermer à si bas prix, qu'il lui est aisé de se faire plus de revenus que dans les positions dont nous parlons; et cela d'une manière permanente, tout en conservant son indépendance.

Atteints du mal commun, Massoni et ses frères, au lieu de s'attacher au sol, délaissent l'un après l'autre la maison paternelle, et s'en vont chercher fortune dans les camps. L'aîné, naturellement, s'embarqua le premier, et fit un congé dans je ne sais quel régiment de ligne; puis il entra dans la 17e légion de gendarmerie. Il existe encore, croyons-nous, et jouit à Ajaccio d'une pension de retraite, que lui valut avant l'heure une blessure grave, reçue dans une rencontre avec des bandits. Quinze ans de servitude et de souffrances, couronnés par une infirmité

incurable, le tout pour quelques cents francs de retraite! franchement, n'eût-il pas mieux fait de rester dans son enclos, de le planter d'oliviers, d'orangers, de vignes, de blé, de légumes, et d'arbres fruitiers de toute sorte?

Le second, celui dont vous allez entendre les tristes aventures, montra de bonne heure le caractère violent et emporté qui le jeta plus tard dans la carrière du crime, et en fit pendant plusieurs années la personnification la plus complète et la plus redoutable du banditisme moderne. Deux exemples en donneront une idée.

A l'âge de douze ou treize ans, il promenait ses chèvres sur les bords escarpés d'un ruisseau, qui se jette dans le golfe de Porto, et se trouvait alors grossi par la fonte des neiges. Il rencontre un de ses camarades, qui garde son troupeau dans les mêmes parages.

Dans ce temps-là, au lieu d'un livre de prières ou d'étude, les plus petits garçons avaient toujours, comme les grandes personnes, un jeu de cartes dans la poche; et aujourd'hui encore, si, au sortir de la messe, on fouillait la multitude qui couvre la place, on n'en trouverait peut-être pas un sur vingt à qui la *dame de pique* fît défaut. Je sais un pays, peu éloigné de la Porta, où, dès que point le jour, les

hommes sont sur la place. Les premiers venus mettent aussitôt les cartes à la main, s'installent sur un tronc d'arbre, sur le gazon, sur le seuil d'une porte : tout siège leur est bon. En un instant ils sont vingt. Ceux qui ne jouent pas suivent avec anxiété les péripéties de la lutte ; le vif intérêt qu'ils y prennent se trahit sans cesse par les contractions de leur visage, les mouvements de leurs bras et de leurs pieds, ou par la fixité de leurs yeux et l'immobilité de leur corps. La partie terminée, on prend l'absinthe : car, dans cet heureux pays, le café et l'eau verte ont depuis longtemps droit de cité ; puis on va déjeuner chacun chez soi. Après déjeuner, la partie recommence jusqu'au dîner, puis du dîner jusqu'au coucher. Partout on aime à jouer en Corse ; mais plus en certains lieux qu'en d'autres.

— Et de quoi vivent-ils, puisqu'ils ne travaillent pas?

— Ils sont les enfants gâtés de la nature : leurs arbres les nourrissent sans travail et sans peine ; ce qu'ils ramassent en quelques jours de récolte, les rend riches pour toute l'année ; j'y sais des gens qui reçoivent de leurs châtaigniers dix et douze mille francs de rente.

Massoni donc et son petit camarade n'ont rien de plus pressé que de s'asseoir et de jouer. Ils ne sont

pas gros banquiers : le vainqueur ne gagnera qu'un bouton, plus l'honneur et le plaisir du triomphe. Ils jouent la *scopa*, ce jeu national par excellence, que tout enfant bien né est censé savoir en naissant. On n'est pas d'accord sur son origine, les uns le prétendant indigène, les autres affirmant qu'il nous est venu de Gênes ou de Naples.

Massoni est plus jeune, mais plus robuste que son adversaire. Pendant quelque temps la partie marche bien, les succès se balancent ; mais à un certain moment la discussion s'élève à propos d'un point, que l'un conteste à l'autre. On s'agite, on s'irrite, on crie, on s'insulte ; bref, Massoni reçoit un coup de poing sur le nez. Vous croyez qu'il va présenter l'autre joue ?... Pas du tout : il se dresse, saisit son rival, et le précipite à dix pieds de profondeur dans le fleuve. Heureusement que, dans sa chute, le pauvre petit diable ne rencontre ni racine d'arbre ni pointe de rocher ; mais sa position n'en vaut guère mieux : car, tout étourdi de sa chute, il va infailliblement périr. A cette vue, sans ôter ses habits, Massoni s'élance à son tour, et parvient à le ramener sur le rivage.

Une autre fois, un homme, pressé sans doute, le rencontre, le pousse et le fait tomber à plat ventre. La figure et les mains en sang, il se relève, s'arme

de cailloux, et commence contre son homme un feu si bien nourri, que, pour éviter le sort de saint Étienne, celui-ci court à toutes jambes s'enfermer dans sa maison. Massoni le poursuit; mais, ne pouvant rien contre la porte, il démolit un à un tous les carreaux de ses fenêtres. Plainte est portée au père, qui, pour éviter une querelle, consent à payer le dégât.

— C'est lui, dit le gamin, qui m'a attaqué le premier : il est justement puni de sa brutalité. Que si vous lui payez ses carreaux ou les faites poser, une demi-heure après ils seront démolis de nouveau.

II

Enrôlement. — 24me de ligne. — Afrique. — Entrée dans la gendarmerie. — Sainte-Lucie.

A peine âgé de dix-huit ans, Massoni, dont le caractère et le tempérament semblaient annoncer de la vocation pour le métier des armes, s'engage comme volontaire dans le 24me de ligne, qui tient garnison en Corse, et ne tarde pas à le suivre en Afrique.

Sous la Restauration, nous l'avons dit ailleurs, se croyant, à tort ou à raison, mal vus du gouver-

nement, les jeunes gens de la Corse, si naturellement portés à la vie militaire, devançaient rarement l'appel, et, si le sort leur était contraire, se sauvaient en Sardaigne ou au makis.

Tandis que les hautes montagnes sont chez nous couvertes d'arbres gigantesques, les collines, les vallées et les plaines sont hérissées d'une infinité d'arbustes, qui parfois atteignent une assez grande hauteur : ce sont l'arbousier, le lentisque, les cistes, les genêts, les bruyères, les tamaris, le coudrier, l'érable, l'oxicèdre, le myrte, l'olivier sauvage, etc... Ils forment des taillis si épais, si remplis d'épines, qu'il est souvent très difficile d'y pénétrer sans y laisser quelque chose de ses habits et de sa peau.

Massoni s'était engagé le lendemain de la révolution de Juillet; en très peu de jours il passait au bataillon. Le 24e n'avait pas de meilleur soldat que lui, tant pour la tenue que pour l'exactitude à tous ses devoirs. D'après ses anciens compagnons d'armes, il demandait à être de toutes les expéditions; à l'ennemi comme à l'assaut, on le voyait toujours au premier rang.

Quoique emporté et absolu par caractère, il n'était pas méchant; c'était même ce qu'on appelle un bon enfant, aimant à rire, à jouer et à boire; toujours prêt à rendre service, incapable d'un manque de foi.

Seulement, à la moindre injustice, à la moindre piqûre faite à son amour-propre, il se livrait à de terribles accès de colère, qui faisaient peur à ses camarades et quelquefois à ses chefs.

D'après une pratique remontant aux premiers jours de la conquête, il était d'usage que, au retour d'une expédition, les hommes du même régiment missent en commun le butin, pour en faire une répartition égale. Le 24e adopta aussi cet usage, excepté Massoni, qui ne voulut pas s'y soumettre, comme étant contraire à la justice, et favorisant le lâche au détriment du brave. Le fait est que non seulement il repoussait la communauté; mais, si des officiers le priaient de leur céder quelque objet précieux dont il s'était emparé :

— Qu'en voulez-vous faire? répondait-il.

— Les garder comme souvenirs d'Afrique et objets de curiosité.

— C'est justement à ce titre-là que je ne veux pas m'en défaire.

Son colonel lui-même ne fut pas plus heureux. Comme il lui demandait une magnifique paire de pistolets, qu'il avait rapportés de je ne sais quelle expédition :

— Mon colonel, lui dit-il, ordonnez-moi d'affronter

n'importe quel péril, vous verrez à quel point je respecte vos ordres. Quant à ces pistolets, veuillez ne pas insister. Louis-Philippe viendrait en personne me les demander, qu'il ne les aurait à aucun prix.

Qu'il fût dans son droit rigoureux, c'est possible; il n'était pas dans les convenances.

Des Corses qui se font militaires, bon nombre arrivent à l'épaulette : la preuve, c'est que des localités de deux à trois mille âmes, comme Bastelica et Bonifacio, ont en ce moment sous les drapeaux trente et quarante officiers de tout grade, plus un nombre proportionnel de sous-officiers; et, dans l'*Annuaire militaire*, il est grand le nombre des noms qui indiquent une origine corse. La plupart n'aspirent qu'à entrer dans la gendarmerie, dans celle de leur pays surtout.

Son congé venu, Massoni fait comme les autres : il entre dans la 17e légion; et on l'envoie débuter à Santa-Lucia-di-Tallano, l'un des huit cantons de l'arrondissement de Sartène.

Il avait alors vingt-sept ans. Sa taille était haute, bien prise; c'était pour la force un véritable Hercule. Avec une barbe et des cheveux noirs, il avait le teint d'une extrême blancheur. Ses yeux, un peu à fleur de tête, donnaient à sa physionomie une grande vivacité.

Avant son départ pour le régiment, Massoni s'était fiancé à une jeune fille de son pays, belle autant que vertueuse; il la quitta sans crainte, sinon sans regret, et, après sept ans d'absence, l'épousa, sans que le moindre soupçon eût effleuré son esprit. C'est qu'en Corse la femme aime son mari, la fiancée son fiancé, et lui est généralement très fidèle. Dût-elle attendre vingt ou trente ans, jusqu'à ce que ses cheveux blanchissent, elle attend son retour dans le silence et la retraite. J'ai vu, à l'époque de l'expédition de Crimée, j'ai vu à l'hospice de Bastia une pauvre jeune femme dont le fiancé avait péri sous les murs de Sébastopol. Le chagrin l'avait rendue folle : nuit et jour elle chantait en son honneur des *lamenti* ou complaintes. Il me serait donné de vivre autant que le grand-père de Noé, que jamais je ne cesserais de voir cette figure pâle, constamment baignée de larmes, encadrée dans d'admirables cheveux flottants, ni d'entendre les sons tristes et déchirants de cette voix mélancolique.

Santa-Lucia est un charmant village, ou plutôt la réunion de quatre charmants villages, bâtis à deux pas l'un de l'autre, à deux heures seulement de Sartène. Deux d'entre eux sont traversés par la route forestière, qui relie les deux importantes marines de

Propriano et de Sollenzara. La position de Santa-Lucia, à 387 mètres au-dessus de la mer, regarde le midi, et n'est pas moins salubre que riante. Depuis quelques années, à l'époque des grandes chaleurs, les habitants du littoral commencent à s'y réfugier, et à s'en faire une station d'été. Son territoire produit en abondance des huiles fort estimées, des vins délicieux, dont il se fait un grand commerce, et des fruits exquis, que recherchent les pays voisins.

La chaîne de collines qui descend de Tallano vers le sud, et sépare les eaux du Rizzanèse de celles du Fiumiccicoli, renferme dans ses flancs une des productions de la nature les plus étranges, les plus précieuses et les plus rares, l'*amphibole globuleux*, vulgairement appelé *granit orbiculaire*, dont on fait de si splendides ouvrages. — On y trouve aussi, sur la route d'Olmiccia aux bains de Tallano, le *granit rouge de corail*. Mais ces roches magnifiques sont abandonnées, comme du reste la plupart de nos richesses naturelles : personne ne les exploite.

Le séjour assigné à Massoni était donc une résidence de choix, d'autant plus que la gendarmerie occupait alors la plus agréable caserne qui se puisse imaginer. Figurez-vous, un peu à droite et en face du village, un plateau de forme à peu près rectangulaire, descendant par une pente douce vers deux plis de

terrain, où murmurent deux filets d'eau limpide. La bande supérieure de son contour se compose d'une succession de fertiles jardins en terrasses; la partie inférieure est revêtue de prairies émaillées de fleurs.

Au milieu du plateau, sont encore debout les restes assez bien conservés d'un vieux couvent de franciscains, bâti vers la fin du quinzième siècle, par le fameux comte Renuccio. L'esplanade et les allées qui courent tout autour, sont ombragées par de grands arbres séculaires, sous lesquels circulent librement les eaux d'une source abondante, qui jaillit à quelques pas, et ferait tourner un moulin. La chapelle, encore en bon état, renferme trois choses dignes d'attention : un grand tableau, endommagé par la poussière et l'humidité, mais que l'on attribue à un maître italien; un superbe autel en marbre blanc, et le tombeau de la chaste Serena, la fille des comtes della Rocca.

C'est justement ce séjour enchanté qui servait de caserne à la gendarmerie. Massoni aurait dû y trouver le bonheur; il y trouva le commencement de ses tristes aventures.

III

M. et Mme X... — Querelle. — Changement de résidence.

La gendarmerie de Santa-Lucia obéissait alors à un maréchal des logis nommé X..., qui plus tard devint lieutenant, et n'est mort que depuis très peu d'années.

Né sur le continent français, M. X... était un excellent militaire, un supérieur personnellement assez commode; mais il avait épousé en Corse une femme qui, à côté de très belles qualités, possédait un caractère difficile et hautain.

Pour peu qu'un étranger soit revêtu d'une fonction publique et s'ennuie du métier de célibataire, il lui est aisé de s'établir convenablement en Corse. Grâce à l'émigration en masse des jeunes gens du pays, le nombre y est grand des jeunes filles qui ne trouvent pas à se marier; si chacune d'elles devait placer sur la tête de sainte Catherine un bonnet véritable, elle en aurait presque aussi haut que la tour Saint-Jacques. Et c'est vraiment dommage : car, outre qu'elles sont généralement fort jolies, la plupart d'en-

tre elles ont tout ce qu'il faut pour être d'excellentes épouses et de bonnes mères de famille. Leur dot, il est vrai, n'est pas lourde : car, s'il leur est né un petit frère, on rogne, on amoindrit leur part, pour arrondir celle du Benjamin; on ne leur laisse que des makis et des bruyères; mais, entre des mains laborieuses, ces bruyères et ces makis peuvent devenir fertiles, et faire vivre leurs possesseurs dans l'aisance, sinon dans l'opulence.

M. X... donc avait, à tous les points de vue, épousé un parti dont il pouvait être satisfait : il se montrait en effet très fier de promener sa femme sous les beaux platanes de la caserne, et de la conduire les dimanches à la messe. Elle, de son côté, avec son caractère dominateur, était heureuse de se voir la *moitié* du commandant de la force armée du canton; plusieurs prétendent même qu'elle en était près des *trois quarts,* attendu que, non contente de régner despotiquement dans son ménage, elle aimait à appesentir son autorité sur toute la caserne.

Si, avant de partir pour Nauvoo et le Texas, MM. Cabet et Victor Considérant eussent passé seulement trois mois dans une caserne de gendarmerie ou toute autre communauté de ménage, il est probable que plusieurs de leurs illusions sur l'Icarie et le phalanstère fussent tombées dans l'eau, et que

de cruelles mésaventures eussent été épargnées à d'autres et à eux-mêmes.

De peur de nuire à leurs maris, les femmes des sous-officiers et des gendarmes n'osaient protester, et subissaient plus ou moins gaiement ses caprices. Quant aux maris, sachant l'empire qu'elle exerçait sur leur chef, ils la laissaient sans résistance intervenir dans les affaires du service, et se contentaient de rire ou de murmurer entre eux. Le pli donc était pris : Mme la maréchale était maîtresse absolue au couvent de Saint-François, beaucoup plus que Ranavalo et Pomaré dans leurs îles.

Massoni n'était pas arrivé depuis une heure, qu'il était au courant de la situation, secouait tristement la tête, et disait tout bas à sa femme :

— Les affaires iront mal, car jamais je ne me soumettrai aux ordres d'un chef de brigade en jupons.

Les premiers jours pourtant il se contient, réprime les observations qui lui viennent sur les lèvres, et semble n'avoir pas entendu, quand Mme X... lui donne des ordres. Mais, comme elle s'obstine d'autant plus à lui en donner, qu'il ne veut pas en recevoir, il finit par s'en expliquer vivement avec le maréchal des logis, lequel ne peut se dispenser d'adresser à son impérieuse moitié quelques observations timides.

Blessée au vif, Mme X... ne laisse échapper aucune occasion de donner à son ennemi de ces petits coups de langue qui piquent comme des épingles et finissent par lasser les meilleures natures. Un jour même qu'il se trouvait plus mal disposé qu'à l'ordinaire, et qu'elle était venue triomphalement lui intimer l'ordre de partir pour Sartène avec un pli pour le commandant d'arrondissement, il tourne sur le talon, lui répond par le mot fameux qui termina la bataille de Waterloo, précéda celle d'Isly, et vient naguère de parfumer la Chambre des députés; mot que l'Académie ne met pas au rang des noms propres, mais que les commentateurs ont traduit librement par : *La garde meurt, elle ne se rend pas!*

Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Outrée de fureur, Mme X... court à son mari, se plaint de l'insolence de Massoni, et déclare que, si dans trois jours il n'a pas quitté la caserne, c'est elle qui la quittera sans retour.

Qu'eussiez-vous fait à la place du maréchal des logis? Vous eussiez mis vos gants et dit, en *mi bémol* à la belle affligée :

— Antonia, ma mie, à chacun son rôle ici-bas : à vous les falbalas et les belles bottines, à moi le tricorne et les bottes à l'écuyère; à vous le gouvernement du ménage, à moi celui de la caserne. Massoni

est dans son droit, en refusant d'obéir à d'autres qu'à son chef. Donc provoquer son changement pour ce motif, ce serait d'abord une injustice; et puis nous deviendrions, vous et moi, la fable du pays.

Vous eussiez dit cela, et vous eussiez bien fait. M. X... fait autrement : il se dresse et s'enflamme au récit de son épouse, se précipite tête baissée vers son bureau, s'arme de sa meilleure plume, essuie ses lunettes avec le coin de son mouchoir, fulmine d'une main tremblante d'émotion un procès-verbal de trois pages, demande d'urgence le changement du criminel, lit ce chef-d'œuvre d'éloquence à la belle affligée, l'expédie à son capitaine, et se promène triomphalement, les mains derrière le dos, comme s'il venait de gagner la bataille d'Austerlitz. Pensez-vous que, dans le paradis terrestre, celui-là n'aurait pas mangé la douzaine, pour peu que sa femme l'en eût prié?

Les femmes se plaignent parfois d'être les esclaves de l'homme. Le fait est qu'au point de vue physique, l'homme est, en général, plus grand, plus robuste, plus fort; et, s'il lui plaisait d'abuser de ces avantages, il est certain qu'il lui serait aisé de malmener, de faire souffrir, de martyriser sa femme; il faut même avouer qu'il s'est de tout temps rencontré quelques hommes monstrueux pour procéder de la

sorte. Les hommes ne se plaignent pas, eux, d'être tyrannisés par leurs femmes ; ils n'oseraient ni l'avouer ni s'en plaindre. Mais il n'en est pas moins vrai que, sur dix ménages, il y en a huit où la femme mène, domine son mari, et lui fait faire à peu près ce qu'elle veut. Est-ce un bien? est-ce un mal? Il serait trop long de débattre ici la question ; mais il ne faut pas pousser la chose à l'extrême : car Moïse nous apprend que notre premier père fut frappé de Dieu uniquement pour avoir été *trop faible pour sa femme*. M. X... commit en petit la même faute.

M. X... avait pris une si bonne plume et l'avait trempée dans de si bonne encre, que, sans même être appelé à se défendre, Massoni fut envoyé en résidence à Levie, autre chef-lieu de canton peu éloigné de Santa-Lucia, mais qui, se trouvant à 541 mètres au-dessus de la mer, commence à sentir la fine montagne. Bien qu'atteint dans ses intérêts et dans son amour-propre, Massoni n'éclate pas encore, accueille en souriant la grande nouvelle, offre à toute la caserne le punch d'adieu, auquel ne sont invités ni M. ni Mme X..., et s'embarque gaiement. Mais tout le monde peut voir, à travers le sourire de ses lèvres, qu'il a le cœur gonflé de colère, et ne laissera pas échapper, si elle se présente, l'occasion de venger cette injure.

IV

Levie. — Fontaine de Tallano. — Coup de fusil. — Démission.

Le canton de Levie a la forme la plus originale du monde : c'est une bande de terrain de 40 ou 50 kilomètres de long, resserrée entre les trois cantons de Serra, Santa-Lucia et Sartène au couchant, de Porto-Vecchio et Bonifacio au levant; ses points extrêmes sont les Fourches de Bavella, au nord, et le golfe de Ventilègue au sud : Bavella, la zone glaciale ; Ventilègue, la zone torride de l'arrondissement.

Levie, le chef-lieu du canton, n'a que 1800 habitants; mais ils sont presque tous nobles, comme les citoyens de la Tour d'Auvergne. Les femmes y sont d'une rare beauté. C'est là qu'eut lieu l'aventure d'une nouvelle Lucrèce, si supérieure à la Lucrèce romaine, et que nous avons racontée ailleurs.

Le service de la gendarmerie est extrêmement pénible dans ces contrées. Parmi les villages du canton, il en est un, appelé Zoza, qui se trouvait alors, et se trouve encore aujourd'hui sans doute, séparé de Levie par une haute montagne exposée à tous les vents. Dans la belle saison, le sentier qui

joint ces deux localités, n'a rien de pénible ni de désagréable; mais, en hiver, il disparaît sous la neige et devient fort dangereux, à cause des ravins et des crevasses qui y forment comme des trappes cachées : si bien que, pour se rendre à Zoza pour la correspondance ou tout autre service, les gendarmes de Levie sont obligés de passer par Santa-Lucia, et de décrire les deux côtés d'un triangle rectangle, au lieu d'en parcourir l'hypothénuse.

De Levie à Santa-Lucia, l'ancien chemin longe la caserne et la magnifique source dont nous avons parlé. Les eaux de cette source sont si fraîches, si pures, si légères, que presque personne n'y passe sans en goûter; et l'on n'a pas besoin, pour boire, de se servir du creux de la main, attendu qu'en Corse on a devancé Richard Wallace, et que vous trouvez à toutes les fontaines un gobelet en ferblanc, ou la moitié d'une gourde, pour la commodité des passants. Les gendarmes, étant sujets à la soif comme le reste des mortels, ne manquaient jamais d'y faire halte; et comme elle servait aussi à la caserne, il était impossible que Massoni et son ancien chef ne finissent par s'y rencontrer un jour.

Un jour, en effet, où le premier arrive avec un de ses camarades, le maréchal des logis, un seau dans une main, une cruche dans l'autre, vient de

son côté faire la provision du ménage. Dans nos pays, où les femmes sortent peu, il n'est pas rare de voir les hommes de toute condition revenir du marché avec un paquet de légumes sous le bras et un morceau de bœuf sur la main. Massoni donc, moins que tout autre, aurait dû trouver ridicule que M. X... allât à la fontaine pour sa femme : ce sont de ces petites prévenances qui font le charme de la vie commune. Mais, soit qu'il eût été surpris par un premier mouvement, soit que l'attitude du maréchal prêtât à rire, il laisse échapper une plaisanterie mordante, et la querelle s'engage aussitôt :

— Une première fois, dit M. X..., je me suis contenté de vous faire appliquer un changement de résidence; vous ne vous en tirerez pas aujourd'hui à si bon marché.

— Vous m'avez fait punir pour n'avoir pas voulu reconnaître à votre dame le droit de commander la brigade : en cela vous avez commis une injustice, doublée d'un abus de pouvoir. Vous voulez me faire pis encore, pour n'avoir pu garder mon sérieux en vous voyant changé en porteur d'eau : il y aura de quoi faire éclater de rire tous les chevaux de France et de Sardaigne. Et puis, je vous en avertis, je ne serai peut-être pas aussi patient que la première fois.

Et, partant de là, la discussion s'envenime à tel

point, que Massoni, poussé à bout, arme son fusil et tire à bout portant. De sang-froid, c'était un tireur de premier ordre; mais, soit que la colère trouble son œil et sa main, soit que son camarade ait détourné son bras, il ne fait à son adversaire qu'une blessure à la Malchus, et lui coupe le bout de l'oreille gauche.

Que Massoni eût à se plaindre de M. X..., il est malaisé de le nier; mais ces torts étaient loin d'avoir le caractère d'un crime capital, et, dans tous les cas, ce n'était pas à lui de se faire justice. Soldat, il devait s'adresser à ses chefs, qui n'auraient pas refusé de l'entendre. On a, d'autre part, cherché à l'excuser, en rejetant la faute sur la colère et la violence de son tempérament. Oui; mais c'était à lui de maîtriser cette colère et cette violence, au lieu de se laisser maîtriser par elles. Où en serait-on, si, pour s'excuser d'avoir commis toutes sortes de crimes, il suffisait de venir dire au tribunal : « J'ai des passions violentes! »

Massoni donc était inexcusable; et, devant un conseil de guerre, il n'eût pas échappé à une condamnation sévère, bien que M. X..., par l'ingérence de sa femme dans le service, provoquât ses hommes à l'irrévérence envers l'autorité, et leur préparât d'avance les circonstances atténuantes.

Soit que l'autorité supérieure fût de cet avis, soit qu'elle craignît de jeter dans le banditisme un homme aussi redoutable, au lieu d'être traduit devant les tribunaux, Massoni est invité à donner sa démission, reprend avec sa femme et son petit enfant le chemin du pays natal. Heureux s'il eût en même temps repris le chemin du bonheur!

V

Agriculture. — Le capitaine en retraite.

Comme presque tous les anciens militaires et ceux dont le cœur a été froissé par l'injustice et la souffrance, Massoni rêvait un petit ermitage, au centre d'un petit enclos, où, loin de la méchanceté des hommes et des bourrasques de la vie, il pût se livrer en paix aux travaux agricoles, et pourvoir de ses propres mains aux besoins de sa famille.

Il ne fut donc que médiocrement contrarié de sa disgrâce. Ses parents étant adonnés à la vie pastorale, leurs propriétés étaient incultes et couvertes de makis. Aussitôt arrivé, il s'adjoint le puissant artiste, le feu, qui joue le premier rôle dans les défri-

chements en Corse, le mène sur le champ de bataille et lui dit : — Tout cela t'appartient. Mange, dévore, anéantis les arbres, les arbrisseaux, les arbustes, toutes les plantes qui hérissent le sol; mais respecte les propriétés voisines.

Et, secondé par un vent impétueux, l'artiste opère si bien, qu'en moins de quelques heures il ne reste dans l'enclos ni lièvre ni perdrix, ni ronce, ni genêt, ni feuille; on n'y voit plus que des tiges grillées et quelques troncs noircis, dont auront aisément raison le pic et la pioche.

Cela fait, Massoni entoure son clos d'acacias épineux entrelacés, le divise, le plante, et, pour lui donner la vie, conduit et rassemble dans un réservoir élevé les eaux pures et abondantes qui l'arroseront.

A peu de distance de Marignana, vivait au hameau de C... un ancien officier, qui réalisait, lui aussi, dans sa paisible retraite, quelque vieux château en Espagne, dont il avait tracé le plan sur les remparts de Briançon ou dans les gorges de l'Atlas. Veuf depuis plusieurs années, il n'avait qu'une fille de dix-sept ans, qui était une perle de beauté, et avait reçu à Ajaccio une éducation distinguée. C'est sur elle qu'il avait concentré toutes ses affections et ses

plus chères espérances. Une vieille servante, qui avait été sa nourrice, lui tenait compagnie.

Ils habitaient une maisonnette blanche à un étage, bâtie entre vigne et jardin, dans un enclos qu'entourait une haute et solide muraille. A gauche de la porte d'entrée, au milieu d'un massif de figuiers, une source limpide versait ses eaux abondantes dans une large pierre, taillée en forme de coquillage. De l'autre côté de la porte, faisait pendant à la source une belle niche, peinte en vert, où prenait son repos un fidèle gardien, répondant au nom de Bouffarich, et que le capitaine avait ramené d'Afrique. Bouffarich n'était pas de la première jeunesse; mais, grâce à la vie sage et réglée dont il avait pris l'habitude dans les camps, il était encore plein de force et d'ardeur, et avait conservé dans toute sa fraîcheur le noble sentiment du devoir et de la discipline.

Quelque charme qu'eût répandu sur sa solitude le retour de sa fille Cornélie, quelque nombreux que fussent les cigares qu'il brûlait du matin au soir, le capitaine s'ennuyait... Sa fille et sa gouvernante savaient depuis longtemps toutes ses vieilles histoires; il n'avait personne pour parler de l'Afrique et faire sa partie : il s'ennuyait!...

Comprenez-vous un homme qui s'ennuie, quand

il possède une indépendance complète, avec cette *médiocrité dorée* que célébrait Horace avec tant de raison; quand il possède une charmante fille à marier et un gendre à découvrir; quand il possède une vigne, un jardin et des fleurs à cultiver; des poules, des pigeons, des lapins à soigner; quand, à deux pas de lui, coulent des ruisseaux pleins de truites, et que les champs environnants regorgent de gibier; quand il n'a qu'une heure de marche pour trouver un des plus beaux golfes de la Méditerranée; quand il a sur la tête un ciel pur et un soleil brillant; quand autour de lui s'étale ce que la nature terrestre a de plus majestueux, de plus pittoresque et de plus frais; quand il a de quoi se procurer des journaux et des livres... quand? O Robinson Crusoé, tu te serais ennuyé dans ton île déserte, que nul ne s'en fût étonné; mais le capitaine!...

Quoi qu'il en soit, il s'ennuyait et cherchait, pour se distraire, la compagnie des autres hommes : il vit avec plaisir Massoni. Celui-ci, qui commençait à ne jamais moins s'ennuyer que quand il était seul ou avec les siens, allait chez le capitaine juste assez souvent pour ne pas manquer aux convenances; il eût bien fait de ne pas y aller du tout.

VI

Baldarino. — Mort de Bouffarich.

En ce temps-là, se trouvait dans les environs un malfaiteur aussi redoutable que redouté, nommé Baldarino. Cet homme n'était pas un de ces bandits ordinaires, ayant sacrifié leur existence à l'honneur de leur famille, et pratiquant au milieu du makis certaines vertus que l'on ne pratique pas toujours ailleurs ; il appartenait à cette classe de malfaiteurs qui ne croient à rien, ne respectent rien, n'obéissent qu'à leurs passions brutales, ne reculent, pour les satisfaire, devant aucun excès, et répandent autour d'eux la terreur.

Étranger au canton d'Evisa, à la province de Vico, et peut-être à la Corse, plusieurs le croyaient échappé des bagnes d'Italie ; et les gendarmes le poursuivaient pour des crimes nombreux, commis chez nous. Il se cachait dans la profondeur des forêts, où il menait une existence misérable.

Un jour que la fille du capitaine et sa gouvernante travaillaient près de la fontaine, il vint tout à coup à passer. Avec ses larges épaules voûtées, ses cheveux

et sa barbe en désordre, ses pieds nus et aplatis, n'eussent été ses vêtements, sa cartouchière et son fusil, on aurait dit un gorille de Sumatra plutôt qu'une créature humaine. A son aspect, la jeune fille pousse un cri d'épouvante et s'enfuit dans la maison. Mais le monstre l'a vue; il reste comme cloué sur place, par un sentiment autre que la terreur. La beauté de Cornélie a fait sur lui une impression profonde : il s'est mis à l'aimer avec une exaltation sauvage.

De peur de rencontrer les gendarmes, il n'ose approcher en plein jour du hameau; mais il se tient blotti dans un épais massif, d'où, sans être aperçu lui-même, il la voit prendre le frais à sa fenêtre, donner à manger à ses poules, arroser ses fleurs; et, dès que la nuit est close, il rôde autour de l'enclos, examinant le mur d'enceinte, cherchant le point par où il pourra s'introduire, formant les plus sinistres projets.

Il a remarqué qu'elle sort tous les dimanches, pour aller à la messe; mais elle n'est jamais seule. Un enlèvement n'est pas possible en plein jour : c'est chez elle qu'il faut l'attaquer. Il est parvenu à savoir que le capitaine couche au rez-de-chaussée, dans une pièce séparée de la cuisine par un corridor; et la servante dans une alcôve, au fond de la cuisine,

tandis que la fille occupe, au premier étage et au-dessus de la cuisine, une chambrette donnant sur le jardin. Il sait aussi que tous les trois dorment paisiblement, comptant sur la vigilance et le dévouement du brave Bouffarich.

L'excellent animal, en effet, mérite cette confiance; il en paraît tout fier. A la façon dont il remplit ses devoirs, il est aisé de reconnaître qu'il a en son temps plus d'une fois monté la garde et campé sur le territoire ennemi.

Le pas du voyageur attardé dans la plaine,
Le bruit d'une souris, le gland tombé du chêne,
Le murmure du vent et le cri du hibou
Le rendent comme fou.

Du coucher au lever du soleil, rien ne peut échapper à son oreille attentive : aussitôt il fait un vacarme à éveiller les morts. Baldarino comprend que, pour pouvoir approcher de la place, il faut avant tout se débarrasser de cette sentinelle importune. Comment faire? Lier avec Bouffarich des relations amicales, l'amadouer par des caresses, le corrompre par des présents, il n'y faut pas songer; lui tirer un coup de fusil, ce serait donner l'éveil et se perdre; pour le tuer avec le stylet, comment l'approcher et l'atteindre? Donc il est décidé qu'il mourra d'une boulette empoisonnée.

Comme, pour faire une omelette, il faut des œufs; de même, pour faire une boulette empoisonnée, il faut de l'arsenic ou toute autre substance analogue. Par quel moyen compte-t-il s'en procurer? Je ne sais; mais, en attendant, il va toutes les nuits rôder autour de la maison, jeter par-dessus le mur de clôture, à l'adresse de Bouffarich, un petit morceau de viande sans mélange.

La première fois, étonné de cette libéralité sans motif, le chien y répond par des aboiements qui font dresser l'oreille à tous les lièvres des environs, et pourraient se traduire en latin par le *Timeo Danaos* de Laocoon, ou encore par les paroles que le chien de la fable adresse à son voleur :

Heus!... linguam vis meam præcludere,
Ne latrem pro re domini? multum falleris.

Malheureusement, dès que le traître est parti, cédant à cette gourmandise qui nous fut si fatale, il s'approche du fruit défendu, le flaire, en trouve l'odeur bonne, y porte les dents, et, le diable aidant, l'engloutit tout entier, sans qu'il lui en résulte ni colique, ni gastrique, ni accident quelconque.

Le lendemain et les jours suivants, même libéralité d'une part, même faiblesse de l'autre : tellement

que, petit à petit, Bouffarich se relâche, et avale sans examen ce qu'on lui jette.

Le capitaine se levait au chant du coq et se couchait avec ses poules; il avait le sommeil de plomb, et son oreille avait perdu sa sensibilité. Toutefois il ne peut s'empêcher de remarquer que Bouffarich devient grondeur plus que de coutume; sa fille et sa servante font la même observation; mais, à toutes les questions qu'on lui adresse, la pauvre bête ouvre de grands yeux, remue la queue, et ne trouve pas un mot de réponse. On finit par se persuader que ces quintes de mauvaise humeur sont l'effet de la vieillesse : on n'y fait plus la moindre attention.

Cependant le misérable est parvenu, je ne sais comment, à se procurer du poison; reste à trouver le moment favorable.

On était au mois d'août; la journée avait été lourde et brûlante. Tout à coup des nuages se forment sur la mer et envahissent rapidement le ciel; les vents se précipitent des montagnes; les grands arbres mugissent et se tordent; l'orage arrive. Le malfaiteur comprend que, pour deux ou trois jours, l'anarchie est parmi les éléments, le trouble dans l'atmosphère : c'est son heure. Le soir même, il jette pardessus le mur le morceau préparé, et s'en retourne le plus doucement possible. Le lendemain matin, Bouf-

farich rend le dernier soupir, sans avoir pu donner le moindre renseignement sur la cause et l'auteur de son trépas.

La servante prétend qu'il a succombé à la rupture d'un anévrisme, provoquée par ses aboiements excessifs; la demoiselle ne sait trop que dire; le capitaine est d'avis qu'il est mort parce qu'il a cessé de vivre, lui rend les honneurs militaires, et lui élève un monument dans son jardin.

VII

Enlèvement. — Complicité.

Favorisé par le fracas des éléments et l'épaisseur des ténèbres, Baldarino revient après minuit sans que rien trahisse son approche, franchit le mur de clôture vers l'extrémité de la vigne, où existe une sorte de brèche, parvient à ouvrir le volet du corridor, qui crie sous les efforts du vent, monte dans la chambre de la jeune fille, lui met le poignard sur la gorge, et l'emporte évanouie dans les bois.

Inutile de chercher à dépeindre ce qu'éprouve le capitaine, lorsque, en se levant, il trouve ouverte la fenêtre du corridor et son contrevent forcé. Il croit d'abord à un vol : il appelle à grands cris sa gou-

vernante et sa fille ; mais la gouvernante seule accourt... sa fille ne vient pas... elle ne répond pas... Une horrible pensée lui traverse l'esprit. Il monte au premier étage : la chambre est vide et en désordre !... Il redescend les escaliers quatre à quatre : la porte de la cour est fermée au verrou. Il parcourt le jardin, fouille de tous côtés la vigne : rien ne frappe ses yeux, rien ne répond à sa voix. Seulement, on remarque que la brèche a été agrandie ; on distingue sur le sable la trace d'un large pied nu ; on découvre, accroché à un rosier, un lambeau de la robe de Cornélie. Plus de doute : c'est par là qu'ils l'ont enlevée ! O Bouffarich, on comprend maintenant pourquoi tu es mort !

A la nouvelle de ce crime épouvantable, ce n'est dans toute la contrée qu'un cri d'horreur et de vengeance ; et bien que personne ne puisse dire : *Je l'ai vu*, tout le monde l'attribue à Baldarino. On l'a vu souvent rôder la nuit autour de l'enclos du capitaine ; il a adressé à un jeune berger une foule de questions sur les habitudes et la disposition de la maison, etc...

Sans perdre une minute, la gendarmerie est lancée après lui. Elle ne tarde pas à découvrir sa trace, qui conduit à une caverne perdue dans les rochers. Le monstre s'attendait à cette poursuite : il est sous

les armes. Il se défend avec fureur; mais enfin il tombe percé de plusieurs balles. La pauvre jeune fille fut trouvée attachée dans la caverne : elle était folle!

Voilà donc le crime expliqué et expié; il ne reste plus, ce semble, qu'à en maudire l'auteur et à plaindre les victimes, quand tout à coup une rumeur circule dans le pays : on dit que Massoni est complice de Baldarino, et l'a aidé dans l'accomplissement de son forfait!

Je n'ai point connu Massoni, et ne suis pas chargé de sa défense; mais cette accusation me paraît absurde. Comment! nous l'avons laissé dégoûté de monde, cherchant le bonheur dans les travaux des champs, près de sa femme et de ses enfants qu'il idolâtre... et il serait allé sacrifier son honneur, sa liberté, sa vie, pour participer à une infamie, qui ne devait même pas lui profiter! pour procurer à un monstre l'assouvissement d'une passion brutale!... Comment! lui, imbu des nobles traditions de l'armée, appartenant encore hier à l'élite de cette armée, il aurait, de gaieté de cœur, porté le désespoir et la honte sous le toit d'un vieil officier, qui le traite en ami et l'admet à sa table! il aurait répondu à tant de bontés par la plus infâme trahison! est-ce possible?

Sans doute le makis a ses entraînements, parfois même ses exigences. Plus d'une fois on a vu

des bandits, pour ne pas se brouiller avec leurs camarades, contraints de faire des choses qu'ils étaient loin d'approuver. Mais Massoni n'était pas bandit; il n'existait entre Baldarino et lui aucune communauté de situation, aucune similitude d'intérêts, qui pût lui imposer un pareil sacrifice; il n'est pas démontré que jamais il lui ait adressé la parole. J'ai interrogé une foule de personnes qui l'ont connu : toutes lui sont favorables.

Un autre argument en sa faveur, c'est que, sachant qu'une enquête se fait, qu'un mandat d'arrêt est lancé contre lui, au lieu de s'enfuir au makis, il reste tranquillement chez lui, s'occupant de ses travaux, allant à Evisa et à Vico, comme s'il n'y avait pas de maréchal des logis dans la première, de lieutenant de gendarmerie dans la seconde de ces localités. Est-ce ainsi que procèdent les coupables, surtout quand ils connaissent aussi bien que Massoni les dangers de leur situation?

Et comment, direz-vous, si Massoni était innocent, a-t-il pu être accusé d'un pareil crime? comment surtout la justice a-t-elle pu croire à cette accusation? Voici encore une des plus tristes erreurs et des plus fâcheux préjugés de notre pays.

Quand une localité est divisée, ce qui arrive fréquemment, on embrasse des deux côtés avec

tant d'ardeur les intérêts de son parti, qu'on lui sacrifie fortune, liberté, existence, et jusqu'aux devoirs de la conscience. Tout est bon contre le parti opposé : on ne recule pas même toujours devant le mensonge, la calomnie, le faux témoignage et le parjure. C'est triste ; mais, comme c'est une pratique séculaire, on n'y voit pas grand mal.

Massoni devait avoir des ennemis dans son pays : c'est de là probablement qu'était partie l'accusation.

Cependant les brigades voisines avaient ordre de l'arrêter ; mais, soit égard pour un ancien camarade, soit qu'elles crussent à son innocence, soit que son arrestation leur semblât particulièrement difficile, elles ne se pressaient pas d'y procéder, et semblaient, comme à Fontenoy, se dire l'une à l'autre : *A vous l'honneur!* Toutefois les ordres des procureurs généraux ne sont pas de ceux que l'on puisse oublier éternellement dans sa poche. Il fallut donc un jour tenter l'arrestation périlleuse. Voici comment on l'opéra.

VIII

Arrestation. — Cour d'assises. — Toulon. — Retour.

Ayant besoin de quelque objet qu'il ne trouve pas à Evisa, Massoni descend à Vico, et va paisiblement d'une boutique à l'autre. Le lieutenant en est promptement informé. Au lieu d'employer contre lui la force, c'est par la finesse et la ruse qu'il compte le surprendre.

Au moment où Massoni traverse la place publique, un de ses amis lui dit tout bas : *Sauve-toi, tu vas être arrêté.* Au même instant, la porte de la caserne tourne doucement sur ses gonds; un bon gendarme en sort en petite tenue, fait un circuit, regarde du côté opposé, comme s'il cherchait autre chose, oblique à droite, s'avance le képi à la main, et s'exprime en ces termes :

— Serait-ce à Monsieur Massoni que j'ai l'avantage et l'honneur de parler?

— C'est à lui-même.

— C'est donc en conséquence pour vous dire que notre lieutenant vous serait très reconnaissant d'avoir la complaisance et la bonté de vouloir bien

lui faire l'amitié d'entrer pour une seconde à la caserne : il n'a qu'un petit mot, deux mots, trois mots tout au plus à vous dire.

— Marchons.

Et, fier du succès de son ambassade, le bon gendarme ouvre doucement la porte, et laisse Massoni au milieu de toute la brigade, armée jusqu'aux dents.

— Rendez-vous, dit le lieutenant, et ne tentez pas une résistance inutile : voici un mandat d'arrêt. Il est cruel de l'exécuter contre un ancien camarade, que nous estimons et croyons innocent... mais vous connaissez les exigences du métier.

— Voilà ma cartouchière et mes armes. En venant ici, je savais que j'allais être arrêté.

— Si vous le saviez, pourquoi donc êtes-vous venu ?

— Parce que je suis innocent, et qu'il me tarde de faire éclater à tous les yeux mon innocence. Si j'avais voulu me défendre, soyez sûr qu'il se serait produit plus d'un vide dans vos cadres.

Quelques jours après, on le conduit de Vico à Ajaccio, et d'Ajaccio à Bastia. A la session suivante, il prenait place sur le banc de la cour d'assises. Il comptait à tel point sur son acquittement, qu'il n'avait assigné aucun témoin à décharge et n'avait pas pris de défenseur. C'était une imprudence et une

faute. Dans les questions judiciaires, il ne suffit point d'être innocent; il faut encore le paraître. S'il suffisait, pour être acquitté, de dire : *Je suis innocent!* sans être obligé de le prouver, quel est le prévenu, le voleur, l'assassin, qui pourrait être condamné?

Celui qui disait : *Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite*, celui-là connaissait la nature et la justice humaines. Que faut-il, en effet, pour qu'il se produise une fatale erreur? Sans recourir à l'hypothèse de juge prévaricateur, il suffit d'une fatale ressemblance de figure ou de nom, de l'erreur ou de la mauvaise foi de quelques témoins. C'est une vérité sur laquelle l'histoire ne permet aucun doute. Si Massoni l'ignorait, il l'apprit à ses dépens : malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à cinq ans de travaux forcés!

S'il était innocent, comme tout le démontre, il est aisé de comprendre ce qu'il éprouva en entendant les monstrueuses accusations portées contre lui par les témoins. D'abord il se lève brusquement, pour protester avec énergie; mais, s'apercevant bientôt que sa cause est perdue d'avance, il se rassied, refuse de répondre, impose silence à son défenseur, écoute son arrêt avec autant de calme que si la chose ne le regardait pas. Seulement, quand le président

lui annonce qu'il a trois jours pour se pourvoir en cassation :

— Me pourvoir! devant d'autres hommes! à quoi bon? Mais j'en appelle à ce tribunal suprême qui ne rend que des arrêts équitables; à ce Juge incorruptible et infaillible devant lequel comparaîtront tôt ou tard les juges de la terre, avec les jugements qu'ils auront rendus, avec les faux témoins qui les auront trompés, les intrigants qui les auront corrompus, les innocents qu'ils auront condamnés!

D'après le mandat d'amener, je n'étais arrêté que pour le crime de Baldarino : de quel droit, Monsieur le procureur général, avez-vous réveillé contre moi l'affaire de Santa-Lucia et cité des témoins? Là, j'étais coupable : j'ai expié ma faute par la perte de mon emploi; cette expiation a paru suffisante à la justice militaire, puisqu'elle ne m'en a pas imposé d'autre. Et vous venez aujourd'hui réformer et aggraver cet arrêt! De quel droit?

Juges et jurés, vous avez, je le suppose, trompés par ces imposteurs, prononcé selon votre conscience. Dans tous les cas, je vous renvoie devant le tribunal de Dieu.

Vous, témoins de Santa-Lucia, vous m'avez fait du mal par vos dépositions; mais comme, après tout, vous avez dit la vérité, soyez tranquilles : vous n'avez

rien à craindre de moi. — Quant à vous, témoins du pays de Marignana, vous mes compatriotes, qui m'avez faussement accusé d'un crime dont vous me savez innocent, je vous dis : *Au revoir!*

En achevant ces paroles, il rentre dans sa prison sans faire entendre une plainte, et part le front haut pour Toulon. En voilà encore un qui commence par avoir raison, et qui est jeté dans le banditisme par une injustice!

Dans tous les pays du monde, qu'elle se produise par la faute des juges, des témoins ou des circonstances, une erreur de justice est un véritable malheur; en Corse, elle a été de tout temps une source d'horribles catastrophes. Ailleurs, après une erreur de ce genre, on se contente de gémir, d'aller d'un tribunal à l'autre, pour obtenir une réhabilitation qui ne vient jamais, ou qui n'arrive qu'après la mort. En Corse, c'est à la justice personnelle qu'on en appelle hautement; on s'en prend aux témoins qui ont provoqué l'erreur judiciaire, aux magistrats, aux jurés, aux juges qui leur ont servi d'instruments; et des ruisseaux de sang coulent parfois pendant un demi-siècle, avant d'en effacer la trace.

D'autre part, tout le monde le sait et le déplore, le bagne et les maisons de réclusion sont une immense école de dépravation, un apprentissage de

tous les vices. On y entre la rougeur au front, avec un simple délit sur la conscience; on en sort avec un front qui ne sait plus rougir, capable de toutes les infamies, déterminé parfois à tous les crimes.

Le bandit corse fait généralement exception à cette règle. Si la vendetta a souillé sa main, elle n'a produit en lui ni l'abrutissement de l'intelligence, ni cette dégradation du cœur que la pratique et l'habitude du crime produisent chez les malfaiteurs ordinaires. Pour venger sa famille, il n'a eu ni à lutter contre sa conscience et les souvenirs de l'éducation, ni à étouffer dans son âme les sentiments de la nature. Les traditions, les usages, les mœurs, l'opinion publique, l'y autorisent, et lui en font parfois un devoir. Aussi, quand on l'envoie au bagne, loin de se mêler aux êtres dégradés qui l'entourent, il s'isole en lui-même, se préservant de leur contact et de l'influence de leurs maximes; et, quand sonne enfin l'heure de la délivrance, il s'échappe de ce cloaque immonde, sans presque en emporter d'autres souillures que celles qu'il pouvait avoir en y entrant.

Massoni ne fait pas autrement. Dès le premier jour, il se soumet aux ennuis de cette position nouvelle; le souvenir de sa famille et l'espoir de la

vengeance le soutiennent. En attendant, il compte les jours et les minutes.

Ancien soldat d'Afrique, habitué à se faire à tout, il se livre avec ardeur aux travaux réglementaires, et y trouve une distraction à ses tristes pensées. De cette façon, les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, les années aux années. Déjà il peut entrevoir le terme de sa captivité, quand une tragique aventure vient refermer la porte sur lui.

En dépit de toutes les théories, partout où il y a des hommes, l'inégalité se glisse entre eux, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique : le bagne même a son aristocratie, comme Paris et Quimperlé.

Parmi les vétérans de Toulon, se trouvait un homme de six pieds de haut, dont les bras étaient comme des massues; avec la peau du lion de Némée sur l'épaule, c'eût été Hercule en veste grise et en bonnet de laine. Cet homme s'était arrogé sur tous un despotique empire, donnait le mouvement, le ton et le mot d'ordre; on se disputait ses sourires et ses paroles; ses moindres signes étaient compris, ses moindres désirs obéis. Vous eussiez dit un troupeau d'esclaves rampant devant le maître. C'est que, s'il est des hommes ayant besoin de commander, il en est d'autres qui ont besoin d'obéir.

Dès que le préau s'ouvrait, il était rare qu'il ne proposât point une partie de cartes à ses plus proches voisins, car il aimait passionnément le jeu. Du reste, il y gardait comme ailleurs ses formes et ses procédés tyranniques : gagnait-il? il se faisait payer jusqu'au dernier centime; avait-il perdu? jamais il ne payait, et personne n'osait se plaindre.

Un jour, en sortant du réfectoire, il se trouve, pour son malheur, rapproché de Massoni, et lui propose une partie d'écarté. Les voilà aux prises. Massoni perd plusieurs fois de suite, et s'exécute loyalement. Enfin la chance tourne : il gagne, et allonge la main pour prendre l'enjeu; mais son adversaire l'avait déjà mis dans sa poche, en accompagnant cette impertinence d'un geste aussi connu que malséant. Massoni réclame, l'autre refuse; et comme, dans ces régions, l'on se préoccupe médiocrement des précautions oratoires, il en appelle brusquement au dernier argument des peuples et des rois : une lutte horrible s'engage entre eux.

Vous est-il arrivé de voir, sur les flancs du Cantal, deux taureaux au poil rouge, pousser de sourds mugissements, faire en grondant voler le sable, et courir tête baissée l'un sur l'autre? Leurs larges fronts se heurtent comme deux locomotives; le choc est tel, qu'un arbre, s'il se trouvait entre eux, en

demeurerait aplati. Ainsi se frappent les deux forçats. Sans autres armes que celles que leur a données la nature, ils se portent des coups dont un seul suffirait à tuer un homme ordinaire. Les spectateurs qui les entourent, frémissent d'épouvante; les gardiens se tiennent à distance. Pépin le Bref lui-même hésiterait à les séparer.

L'avantage se balance longtemps. Enfin, atteint entre les deux yeux comme d'un coup de ceste, le joueur de mauvaise foi fléchit et s'abat, aux applaudissements de la galerie. Heureux d'avoir une occasion de dégonfler son cœur, Massoni frappe comme sur une enclume, lui enfonce littéralement la poitrine, engage son poing entre ses côtes brisées, et ne l'en retire qu'avec peine.

Ce dernier fait est difficile à croire; mais je le tiens d'une personne si au courant de ce qui concerne le banditisme et Massoni en particulier, que je n'ai pas cru devoir le passer sous silence.

Massoni fut mis en jugement pour ce meurtre. Grâce à l'unanimité des témoignages qui s'élevèrent en sa faveur, il ne fut condamné qu'à six mois de cachot, dans la cellule des condamnés à mort.

Ces six mois furent longs. Ils s'écoulèrent enfin : le jour vint où il lui fut permis de revenir en Corse. Bastia lui fut assigné pour résidence. On

ne pouvait lui en assigner de meilleure. Cette ville, en effet, par sa population, son industrie, son commerce et sa richesse, est la première de la Corse; elle rivalise avec bon nombre de cités italiennes, et laisse derrière elle plus d'un chef-lieu de nos départements français.

IX

Rupture de ban. — Vendetta. — Cargese.

Dans nos régions continentales, quand un forçat revient du bagne, loin de prendre leurs habits de fête pour aller à sa rencontre, ses parents le reconnaissent à peine, ses anciens amis se détournent et lui ferment leur porte. En Corse, le navire qui ramène un bandit libéré, est encore au bout du Cap, que les quais de Bastia sont couverts d'hommes et de femmes, accourus pour le recevoir et le ramener triomphalement dans son pays. D'où vient cette différence? De ce que le premier a commis un de ces crimes que l'opinion publique condamne aussi bien que la conscience; tandis que le second, en tuant, pour venger l'honneur de sa famille, ne s'est pas plus rabaissé aux yeux du public qu'aux siens propres : le premier est accueilli comme un scélérat; le second, comme un martyr.

A peine débarqué entre les deux gendarmes qui lui ont fait l'honneur de l'accompagner, Massoni, en homme bien appris et qui connaît la politesse, débute par une visite à la gendarmerie et au commissariat de police. Cela fait, il feint de chercher un logement et du travail. Mais, dès que la nuit est venue, avec l'argent de ses économies, il achète un stylet, un fusil double et des munitions; met du vin dans sa gourde, du pain et du saucisson dans sa carnassière; et le commissaire le croit enseveli dans un profond sommeil, qu'il arpente la route de Corte, franchit Ponte-Leccia, remonte le cours du Golo, et se dirige vers son pays, à travers les solitudes et les forêts du Niolo.

Le second jour, vers onze heures du matin, il arrivait au col de Vergio, lequel, situé à 1532 mètres d'altitude, est l'unique passage par où l'on peut aller des plateaux neigeux du Niolo dans les tièdes vallées de la côte occidentale. De là, il découvre son pays natal, et s'élance emporté par les deux plus violentes passions du cœur humain, l'amour et la haine. On était en janvier 1848.

Arrivé sur la place à la nuit close, il va d'abord embrasser sa femme et ses enfants. Quel bonheur de se revoir, après une si longue et si cruelle absence! Son enfant est un petit homme; ses filles sont belles

comme deux anges; la mère seule a perdu ses couleurs, et la maigreur de son visage atteste ce qu'elle a souffert. Mais enfin, le voilà revenu! la joie et le bonheur vont renaître... Pauvre femme!

Tandis qu'ellė dresse la table, une noire pensée traverse l'esprit de Massoni : son front se rembrunit; il dépose à terre les enfants qui se disputent ses caresses, prend son fusil et s'en va.

— Où vas-tu? lui crie sa femme épouvantée.

— Cinq minutes, et je suis de retour.

Satisfaction donnée aux tendres instincts de la nature, la haine prend leur place et déborde : l'agneau passe à l'état de tigre. Il se rend chez un de ses cousins, demande des nouvelles des témoins, et apprend que celui dont il a le plus à se plaindre, soupe en ce moment au presbytère.

Il est cruel de se voir accusé d'un crime que l'on n'a pas commis, injustement livré à la flétrissure des scélérats, jeté pour cinq ans dans un bagne avec le rebut de la société; et l'on ne saurait blâmer celui qui en a été victime, d'en éprouver quelque ressentiment, d'en exiger toutes les réparations légales. Mais, si ces réparations sont impossibles, il n'est pas permis d'y suppléer par le meurtre. Dans ce cas, si vous n'avez pas la force de pardonner, à l'exemple de Jésus-Christ mourant, il ne reste qu'à imiter le

dernier grand maître des Templiers, citant au tribunal de Dieu Philippe le Bel et Clément V.

Favorisé par une obscurité profonde, Massoni se glisse jusqu'au presbytère, sans être aperçu ou du moins reconnu de personne. La cuisine du presbytère sert en même temps de salle à manger, et se trouve élevée au-dessus du sol; on y arrive par un escalier extérieur en bois. Il se place dans la rue, en face de la porte d'entrée, et appelle son ennemi. Ne soupçonnant pas le danger, l'infortuné se lève, ouvre, se montre sur le seuil, éclairé par la lumière de l'intérieur, et demande :

— Qui est-ce qui m'appelle?

— Massoni, répond une voix tonnante. En même temps une balle traverse de bas en haut la poitrine du faux témoin, et monte se loger dans le plafond. Le malheureux s'affaisse sur le coup et tombe dans les bras du curé, qui se hâte de proférer sur lui les paroles sacramentelles, sauf à n'absoudre qu'un cadavre.

A cette époque, un coup de fusil tiré la nuit était presque toujours le signal d'un crime, et causait l'épouvante dans les villages. Tout le monde donc se précipite; en un instant l'affreuse nouvelle est connue, et les autres témoins se barricadent chez eux, en attendant que la force publique vienne les protéger.

Le lendemain, avant que le bruit de son retour soit répandu, il arrive au hameau de la jeune fille enlevée, pénètre dans la maison d'un autre de ses accusateurs, et dit :

— Me voilà!... Tu m'as faussement accusé d'une action indigne; tu m'as envoyé au bagne, et méchamment déshonoré avec mes enfants. Te souvient-il qu'à Bastia je t'ai menacé du doigt? Eh bien! je viens accomplir ma menace.

A ces mots, la femme et les enfants de l'infortuné poussent des cris déchirants, cherchent à lui faire un rempart de leurs corps, quand un brave homme, nommé Castellani, le saisit par derrière et lui dit :

— Comment! malheureux! tu vas le tuer sous les yeux de sa femme? tu vas arroser les enfants du sang de leur père?

— Tu as raison, reprend Massoni : je te remercie. J'ajourne donc la sentence; mais je ne la révoque pas.

X

Mort d'un second témoin. — Poursuites actives.

Une pareille alerte eût dû rendre prudent ce témoin, et le décider à se tenir, comme les autres,

rigoureusement enfermé chez lui... Au bout de dix jours, n'entendant plus parler de Massoni, il se figure qu'il a quitté le pays, ou renoncé à ses projets de vengeance : en conséquence, il se décide à descendre à Cargese, où l'appellent quelques affaires.

De Marignana à Cargese, la distance est de vingt kilomètres environ, par un sentier montueux, difficile, favorable aux embuscades, et tellement désert, que l'on rencontre à peine, tout le long du parcours, quelques cabanes isolées. C'est donc, de la part du témoin, une grave imprudence de s'engager seul dans un pareil chemin; mais il fait si peu de bruit, que Massoni ne l'entendra pas. Nouvelle erreur. Massoni n'a plus besoin de voir et d'entendre par lui-même : sa police est organisée; ses guides, ses espions entendent et voient pour lui.

Immédiatement informé de la sortie de son ennemi et de la direction qu'il a prise, il se met sur sa trace, se poste au fond d'une gorge sauvage, pleine de bois et de rochers, l'attend au retour, et lui loge deux balles dans la tête. Au bruit de la double détonation, qui se promène d'écho en écho, deux bergers accourent, croyant assister à la mort d'un mouflon ou d'un cerf, dont ils auraient leur part, selon l'usage du pays. Il envoie l'un d'eux à Evisa, avec ordre de prévenir le juge de paix et la gendarmerie; l'autre se

rend à C..., pour informer les parents de la victime.

A cette nouvelle, un cri de douleur et de vengeance éclate dans tout le hameau. Les hommes, les jeunes gens, les enfants même, prennent leurs armes et se mettent en route; les femmes, en habits de deuil, iront au-devant du cortège, en récitant le rosaire pour le repos de l'âme du défunt.

Avant que le juge de paix eût rempli les formalités légales et recueilli tous ses renseignements, le soleil descendait de l'horizon, cédant la place à de sombres nuages, qui semblent porter les vents, la pluie et la tempête. Heureusement, le point le plus délicat de l'enquête, c'est-à-dire, la découverte du coupable, n'offrait ici aucune difficulté : car, outre la déclaration des deux bergers, on trouva dans la poche du mort un billet ainsi conçu :

« Par un faux témoignage, il m'a envoyé aux « galères; par un jugement équitable, je l'ai envoyé « aux enfers. N'attribuez sa mort qu'à moi seul.

« *Signé :* MASSONI (Pierre-Jean).

« *P.-S.* — Avis aux faux témoins et aux juges « iniques. »

La nuit était pleine, lorsque purent avoir lieu la

remise du cadavre et le retour au village. Quatre hommes portaient le corps sur un brancard, entre deux haies de torches funéraires, au milieu d'un silence profond, qu'interrompaient seules les lamentations des femmes accourues à leur rencontre, et les chants funèbres des vocifératrices. Autour du cadavre, on exécuta les danses et les cérémonies usitées en pareil cas ; ensuite on le porta dans l'église.

Où était cependant et que faisait Massoni? Debout sur un rocher à cent mètres de là, il contemplait froidement son ouvrage. Lorsque tout fut terminé, il répondit par deux coups de fusil aux malédictions et à la déclaration de guerre dont il venait d'être l'objet.

De pareils débuts dans le crime ne pouvaient passer inaperçus. L'administration et la justice s'en émurent vivement, et combinèrent leurs efforts pour y mettre un terme. Les voltigeurs et les gendarmes se dirigèrent de tous côtés sur Evisa. Les poursuites commençaient avec une vigueur sans exemple, lorsqu'un événement imprévu vint les arrêter et les suspendre.

XI

Révolution de Février. — Élections. — Tentative de meurtre.

A la suite de circonstances étrangères à notre sujet, et qui d'ailleurs sont connues de tout le monde, Février avait renversé Juillet; la République avait supplanté la monarchie constitutionnelle, la fille avait dévoré la mère.

Louis-Philippe était assez populaire en Corse, depuis surtout un voyage qu'y avait fait le duc d'Orléans, son fils aîné. Mais les Corses n'en saluèrent pas moins avec enthousiasme la révolution nouvelle; et les bandits, dont le nombre était alors très considérable, furent les premiers à crier : *Vive la République!*

S'imaginant que, à l'exemple du jubilé des Juifs, la République remet toutes les dettes, efface toutes les souillures, les bandits sortent des makis, envahissent la place publique, fraternisent avec les gendarmes, prennent une large part aux manifestations populaires, quand ils n'en sont pas les organisateurs.

Plusieurs se font inscrire dans la garde nationale,

sont nommés capitaines et même commandants de leurs cantons respectifs.

Par ses antécédents militaires, sa sauvage éloquence, l'énergie de son caractère et ses formes martiales, Massoni, plus que tout autre, a ce qu'il faut pour agir sur les masses et attirer à lui les suffrages. S'il l'eût voulu, les gardes nationaux du canton d'Evisa n'auraient eu d'autre chef de bataillon que lui; mais, soit qu'il se défie des premiers entraînements, soit qu'il obéisse au sentiment de sa situation personnelle, il se contente d'applaudir, et oublie les questions politiques pour le soin de ses vengeances.

Les premières élections pour les représentants du peuple étaient fixées au 23 avril, jour de Pâques, et devaient se faire au scrutin de liste, par chaque chef-lieu de canton : ce qui forçait à un déplacement plus ou moins considérable les populations des petites communes et des hameaux écartés.

Comme les habitants du reste de la Corse, ceux de Marignana n'ont garde de manquer au scrutin, d'abord, parce qu'ils sont fiers d'exercer enfin un droit qu'ils ont si longtemps envié dans les autres; ensuite, parce qu'il s'agit pour eux de faire remonter sur la scène politique une famille qui leur est chère, et que des lois d'exception en tiennent écartée. Ils

vont donc voter en masse à Evisa ; seuls, les femmes, les infirmes et les enfants à la mamelle restent à la maison.

Entre ces femmes, il s'en trouve qui ont figuré comme témoins dans le procès de Massoni. A une époque plus reculée, elles n'auraient eu rien à craindre, les anciens bandits ne s'en prenant pas au beau sexe ; mais elles savent que, d'après les bandits modernes, le faux témoignage des femmes faisant autant de mal que celui des hommes, ils les en rendent au même point responsables ; que Massoni notamment est implacable dans ses vengeances, et ne recule devant aucune considération. Aujourd'hui en particulier, elles ont à craindre qu'il ne profite de l'absence de leurs maris, pour leur faire payer ce qu'elles ont dit en cour d'assises : aussi s'enferment-elles à double tour, au verrou, à la barre. Vainement, à l'intérieur, la marmite réclame des légumes ; la cruche, de l'eau ; vainement du dehors les rayons du soleil, le chant du rossignol, le parfum des fleurs les appellent : la sagesse leur ordonne de résister à la tentation. Pourquoi notre grand'mère n'y a-t-elle pas résisté de même ?

Ces pauvres femmes n'avaient pas tort : car, dès avant le jour, le bandit s'était glissé comme un serpent sous un tas de rames dressées à l'angle du

jardin de celle à qui il en veut le plus. De cet observatoire, il voit la place publique et la maison de Rosoletta, son ennemie. De la matinée entière, les fenêtres ne s'ouvrent pas; mais, vers une heure après midi, une d'elles s'entr'ouvre doucement, et Rosoletta apparaît, appuyant sur sa main gauche sa jolie tête de vingt-cinq ans. A cette vue, un peintre aurait pris son pinceau ; un poète, sa lyre : Massoni prend son fusil, et, passant entre deux des doigts qui soutiennent la tête, la balle traverse la joue et se dépose dans la bouche, à l'état de balle morte. Quelques mètres de moins, c'en était fait de cette admirable créature. Cette tentative, si contraire aux anciennes pratiques, fit du tort à Massoni dans l'opinion publique; mais elle augmenta la terreur qu'il inspirait.

Cependant le calme que les événements de février avaient fait au banditisme, ne devait pas être de longue durée. Sous la présidence du prince Louis-Napoléon et le ministère de M. Abbatucci, les mesures les plus énergiques furent prises pour en purger définitivement le pays. Traqué nuit et jour, Massoni quitte les environs d'Evisa, pour réaliser un projet qu'il médite depuis longtemps.

XII

Voltigeurs. — Projet de Massoni. — Padovani et Serpenti. — Paix. — Rupture. — Séparation.

En 1822, mise hors de combat par les grandes bandes, la gendarmerie avait accueilli avec joie la création du bataillon des voltigeurs corses, destinés à coopérer avec elle à la destruction des bandits. Mais bientôt, voyant aller à eux les faveurs de l'administration et les sympathies publiques, elle éprouve comme un déplaisir de leurs brillants triomphes, conçoit contre eux de la jalousie, et leur fait sourdement la guerre.

D'autre part, né des circonstances, ce bataillon n'appartenait d'une façon bien claire à aucune administration : il ne se trouvait nettement sous la dépendance ni du ministre de la guerre, ni du ministre de l'intérieur, ni de celui de la justice. Tout le monde se croyait le droit de lui commander, et quelquefois il ne savait à qui entendre. Si le préfet donnait un ordre, le général de division en donnait un autre; et, pour les mettre tous deux d'accord, le procureur général en donnait un troisième : d'où des

tiraillements, des conflits d'autorité, de la gêne et de la confusion dans le service.

Ces divisions et ces inconvénients, peu sensibles tant que la guerre était dans toute son activité, éclatent à tous les yeux dès que la chute des grandes bandes permet d'entrevoir l'heure de la pacification universelle. Plusieurs généraux, voyant le banditisme en pleine déroute, en concluent que les voltigeurs ont fait leur œuvre, et demandent coup sur coup leur licenciement pur et simple; mais le conseil général et le chef de la 17me division militaire, énergiquement soutenus par l'opinion publique, s'y opposent chaque fois. Ces derniers, non sans raison, prétendaient que le moyen de guérir le mal n'était pas de détruire le bataillon, mais de bien déterminer ses attributions à l'égard de la gendarmerie et des administrations diverses.

En 1845, le général de Saint-Simon, revenant à la charge, ne peut non plus obtenir leur suppression immédiate; mais il leur porte un coup fatal, dont ils ne doivent pas se relever. Sous prétexte de les *réorganiser*, il leur enlève ce costume brillant et pittoresque si redouté des bandits, les dépouille de toute initiative personnelle, et les place indirectement sous la dépendance de la gendarmerie.

Ces choses-là, Massoni les sait depuis longtemps;

il suppose, en outre, qu'en relâchant encore la discipline, la révolution de Février augmentera les divisions et les tiraillements : il forme la résolution d'en profiter pour reprendre l'œuvre de Théodore et réorganiser le banditisme.

Sans avoir la prudence de Théodore, son esprit souple et organisateur, il est, par son courage chevaleresque, son audace sans pareille, son éloquence brutale, sa force herculéenne, plus que tout autre, à la hauteur du rôle que rêve son ambition. Avant tout, il lui faut trouver quelques hommes de tête et de cœur, qui se passionnent pour son idée et se dévouent à sa réalisation. Auguste rencontra Mécène et Agrippa; Mahomet, Ali et Abou-Bekr; Bonaparte, Sieyès, Leclerc et tant d'autres; Théodore trouva Gallocchio et Brusco.

Un peu au-dessous de Vico, sur l'ancien territoire féodal de Cinarca, se déroule en montant depuis le golfe de Sagone jusqu'aux contreforts du mont Eliseo, le vaste et fertile canton de Sari, qui produit en abondance des huiles et des céréales. La salubrité y est parfaite; ses eaux sont délicieuses, ses vins rouges passent pour les meilleurs de la Corse entière.

Il se trouvait alors dans ce canton deux bandits

célèbres : Padovani et Serpenti. Serpenti, âgé de vingt ans à peine, appartient à une famille où le banditisme est une tradition, une manie et comme une profession héréditaire. Il avait pris les armes pour venger son père, qui, bandit lui-même, avait été tué par un autre bandit.

Padovani, docteur en médecine, est un des hommes les plus estimés du pays. Forcé de briser sa carrière afin de venger l'honneur d'une de ses parentes, qui n'a pas d'autre protecteur que lui, il n'en continue pas moins d'exercer sa bienfaisante profession, rend partout de nombreux services, et n'a guère que des amis.

Ambitieux et superbe, Serpenti aspire à la domination du pays, montre en toute occasion sa haine et sa jalousie contre Padovani; il le regarde comme un usurpateur qui lui a enlevé le domaine de ses pères, ne manque aucune occasion de lui chercher querelle, et a plusieurs fois mis ses jours en danger. « Le canton de Sari », a-t-il coutume de dire, « est trop étroit pour nous deux : il faut que l'un ou l'autre périsse. »

Le bruit de leurs querelles était venu jusqu'à Massoni. Celui-ci avait compris que, s'il parvenait à les réconcilier et à les attacher à son drapeau, il aurait là deux lieutenants qui lui apporteraient une

grande influence. C'est donc vers eux qu'il se dirige en quittant Evisa, et il leur dit séparément :

— Comment! l'administration, la justice, la force armée, vous poursuivent nuit et jour; vos ennemis personnels ne vous laissent ni repos ni trêve ; et, au lieu de vous soutenir mutuellement, vous vous faites une guerre fratricide? Voyez les voltigeurs et les gendarmes : leurs casernes respectives sont deux camps ennemis, pleins de jalousie et de haine; je le sais pour l'avoir vu de mes yeux et touché de mes mains. Et cependant, voyez comme ils s'entendent en public! On dirait, quand il s'agit de nous détruire, qu'ils n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? Nous sommes, en Corse, cinq cents bandits. Désunis, nous ne pouvons rien; mais, si nous savons nous entendre, qui peut dire, eu égard aux circonstances présentes, ce que nous réserve l'avenir?

N'ayant, au fond, l'un contre l'autre, aucun grief personnel, et les raisons alléguées par Massoni ne manquant ni de vérité ni de force, les deux bandits consentent à une entrevue, se serrent la main et font la paix. Cette réconciliation combla de joie tout le canton : le soir même, un grand festin, dressé sur la place publique, célébra cet heureux événement. Les vieilles haines furent noyées ou plutôt plongées

dans les flots d'un vin généreux; mais elles ne périrent pas pour cela : car, hélas ! il en est de certaines passions comme de l'écorce de certains arbres, qui, fût-elle plongée au fond des eaux, remonte toujours à la surface.

Massoni — pourquoi ne pas vous faire cette confidence, quoiqu'elle ne presse pas? — était soumis à la loi commune, et avait aussi sa passion dominante. Il aimait... non la blonde et la brune, comme Théodore et autres, mais... la bonne chère et le bon vin, ou, si cela vous convient mieux, le bon vin et la bonne chère; non seulement il se plaisait à festiner, mais il le faisait avec tant d'ardeur, qu'il en perdait parfois la mémoire, le sang-froid et la raison. Et, dans ce cas, au lieu d'aller faire un somme sous un arbre ou dans une caverne, il devenait une bête féroce capable de tous les excès. « La langue », disait Ésope, « est ce qu'il y a de plus mauvais et de meilleur au monde. » Celui qui en dirait autant du vin, ne serait pas non plus loin de la vérité.

Du reste, la réconciliation opérée avec tant de fracas ne fut pas de longue durée. S'asseoir côte à côte à un festin et boire dans la même coupe ne suffit pas pour supprimer les dissemblances de caractère, combler les abîmes moraux qui séparent les

hommes. Après comme avant, Serpenti resta léger dans sa conduite, dissolu dans ses mœurs, et s'abandonna même à certains actes qui lui firent beaucoup de tort. Padovani, dont les mœurs étaient exemplaires, refusa d'en accepter la solidarité : de là sortirent de nouveau la rupture et la brouille.

Massoni ne se décourage pas pour cela : il va poursuivre sur un autre théâtre la réalisation de son plan.

XIII

La Balagne. — Serafino. — Rencontre avec les voltigeurs. — Formation d'une bande.

L'ancienne province de Balagne forme une partie importante de l'arrondissement actuel de Calvi ; c'est sans contredit l'une des plus riches, sinon la plus riche contrée de la Corse. A l'est, elle est limitée par le domaine des Agriates, qui contient 16,348 hectares ; à l'ouest, par celui de Galeria, qui en a 38,525, et que l'on appelle aussi Balagne déserte, ou désert de Galeria ; au nord, elle est baignée par les eaux bleues de la Méditerranée ; vers le sud, elle s'adosse aux montagnes abruptes d'Olmi-Cappello, qui communiquent et s'appuient aux forêts et aux sommets escarpés de la province de Niolo.

A l'intérieur, la Balagne se compose d'une succession de petites vallées, qui s'ouvrent presque toutes vers la mer, au nord par conséquent, et sont mieux cultivées, plus fertiles, plus délicieuses les unes que les autres. Tandis que les creux de ces vallées disparaissent sous des bandes d'orangers, de citronniers, de mûriers, d'oliviers, entre lesquelles poussent le blé, le maïs, le ricin et le coton parfois, on voit une infinité de villages et de hameaux gracieusement assis sur les collines et étincelant au soleil.

L'Isle-Rousse (*Isola Rossa*) est la principale ville et comme la capitale de cette belle province. Sans prétendre aux destinées du Havre, de Saint-Étienne, de Montluçon, d'Alais et autres localités qui, du soir au matin, ont passé, du rang de simples bourgades, à celui de cités importantes, l'Isle-Rousse n'en prend pas moins un développement remarquable : elle a déjà dépassé Corte, Calvi, Sartène, Ajaccio même, et ne le cède plus qu'à Bastia pour l'importance commerciale.

Pendant que l'Isle-Rousse monte, Calvi descend parallèlement. Les choses continuant ainsi, le jour viendra fatalement où ces deux villes se croiseront, se dépasseront en sens inverse : le chef-lieu d'arrondissement deviendra chef-lieu de canton, le chef-lieu de canton deviendra chef-lieu d'arrondissement. Du

reste, c'est là la mission providentielle de l'Isle-Rousse : elle n'a été fondée et mise au monde que pour punir Calvi de sa fidélité envers les Génois. En en posant la première pierre, Pascal Paoli disait : « Je plante les potences pour pendre Calvi. »

Calvi n'a qu'un moyen dé'chapper au sort qui le menace : c'est de provoquer par tous les moyens possibles la colonisation du désert de Galeria. Le jour où ces 40,000 hectares cesseront d'être incultes, pour se changer en un immense jardin, donnant les produits les plus précieux et les plus rares, Calvi, au lieu de se mourir d'inanition à l'extrémité de l'arrondissement, deviendra le centre commercial de la Balagne et de Galeria, et ne tardera pas à s'élever au niveau d'Ajaccio et de Bastia, d'autant plus qu'il a sur ces deux villes l'avantage d'être plus rapproché de la France, et de jouir d'un climat plus uniformément salubre.

La Balagne n'a produit pour son compte qu'un très petit nombre de bandits; mais elle a eu de tout temps le privilège de les attirer de tous les points de l'île, soit à cause de la richesse du sol, qui leur fournit d'abondantes ressources; soit à cause du caractère paisible de ses habitants, qui ne leur opposent aucune résistance; soit à cause du voisinage du Niolo, qui leur procure leurs guides les plus dévoués,

leurs retraites les plus sûres. Tel est le pays où, en s'éloignant de Sari, Massoni dirige ses pas. On était en 1849.

Il y avait alors en Balagne un vieux bandit, nommé Serafino, qui s'y était retiré depuis plus de vingt ans, et non seulement y menait une existence paisible, mais y exerçait une autorité despotique. Il était aussi né de l'autre côté des monts, dans le canton de la Piana, voisin de celui d'Evisa.

Massoni le connaissait de réputation : il eût été fort heureux de l'amener à ses idées ; mais, dès les premières démarches, il s'aperçut qu'il avait affaire à un homme jaloux, ombrageux, qui n'accepterait ni égal ni maître dans un pays qu'il regardait comme son patrimoine, à un homme qui dirait, comme Serpenti : « La Balagne est trop étroite pour nous deux. »

Singulière énigme que le cœur humain ! Voilà des contumaces, dont la tête appartient au bourreau, dont la vie ne tient qu'à un fil, et qui, au lieu de se sauver au bout du monde, ou de se cacher dans les plus impénétrables retraites, forment en plein soleil d'ambitieux projets, se disputent des provinces, aspirent à la domination ! Faut-il s'étonner après cela que les rois et les princes fassent de grands projets et rêvent de conquêtes?

En présence des dispositions hostiles de Serafino, il ne reste à Massoni que le choix entre deux partis : s'en retourner comme il est venu, ou se conquérir une place au beau soleil de la Balagne. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrête. Il se décide à débuter par un coup de tonnerre, pour s'emparer fortement des imaginations. Une heureuse rencontre avec les voltigeurs lui fournit l'occasion désirée.

Escorté d'un fidèle Niolien, qui connaît sur le bout du doigt la province, il parcourait les villages et les hameaux, afin d'étudier les lieux, et de nouer partout des relations utiles. Vous eussiez dit l'empereur Adrien visitant une à une les provinces de l'empire, pour en étudier les besoins et en réparer les ruines.

Un jour que, du côté de Muro, tous deux traversaient la grande route de Calvi à Corte pour prendre à travers champs, ils voient venir sur eux un char à bancs, qui porte six voltigeurs et un sergent. Massoni ne se permet à leur égard ni observation ni remarque, et continue tranquillement son chemin. Le sergent, de son côté, les aperçoit et dit à ses voltigeurs :

— Voilà deux gaillards qui ne sont pas d'ici, et dont la démarche me semble suspecte. Allez donc leur demander leurs papiers.

Deux voltigeurs sont aussitôt sur la route. Mais, à leur approche, le plus jeune des voyageurs détale

dans la direction des montagnes; un des voltigeurs le suit avec une rapidité sans égale. Après une course digne des jeux de l'Élide, le voyageur fait halte et se laisse tomber par terre. Le voltigeur se jette sur lui et l'arrête.

— Que me voulez-vous? lui dit l'autre en éclatant de rire.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

— Philippi (Jean-Baptiste), ancien sergent au 36e de ligne. Je viens de chez ma tante, et je vais chez mon oncle.

— Pourquoi courez-vous de la sorte?

— Pourquoi m'avez-vous poursuivi? Le fait est que, sans une crampe que j'avais dans la jambe gauche, je vous faisais courir jusqu'à la nuit.

C'était le guide, qui avait voulu attirer sur lui les voltigeurs, et donner à Massoni le temps de s'échapper. Pendant ce temps-là, la main dans sa poche de velours, celui-ci fume sa pipe et continue doucement sa route, comme un bon propriétaire, en règle avec tout le monde, y compris le percepteur et les huissiers. Cependant l'autre voltigeur, nommé Ciavaldini, n'est pas édifié sur son compte, et lui crie :

— Oh! eh! là-bas, qui êtes-vous?

— Campocasso (Pierre-Marie).

— Avez-vous des papiers?

— J'en ai pour bourrer mon fusil, et c'est tout ce qu'il me faut.

A ces mots, le voltigeur se retourne, et appelle au secours ses compagnons. Ceux-ci devaient arriver trop tard : au même instant une balle lui passe entre les épaules et le couche par terre. En le voyant tomber, sergent et voltigeurs envoient sur l'assassin une grêle de balles. Il s'enfuit en bondissant comme un tigre, et se met bientôt hors de portée. Un seul avait gagné sur lui du terrain ; mais, comme il perdit la baguette de son fusil, cette circonstance lui coûta la vie.

XIV

Organisation d'une bande. — Ses compagnons. — Arrighi.

Cette rencontre et quelques autres, qui tournèrent à son avantage, répandirent le nom de Massoni dans toute la Balagne ; on ne parla bientôt plus que de lui. Plusieurs bandits, qui tenaient isolément la campagne, offrirent de le reconnaître pour chef et de servir sous ses ordres. Cette démarche lui fut personnellement fort agréable, mais elle faillit faire mourir de jalousie le vieux Serafino.

Pour organiser cette bande, qui va faire de lui un véritable capitaine, il n'a qu'à ouvrir son registre et à écrire : les volontaires se présentent de tous côtés. Mais il sait que la force d'une armée dépend de la qualité plutôt que de la quantité des soldats ; et puis, dans les circonstances présentes, à moins de vouloir conquérir la Corse et la Sardaigne, que faire d'une troupe trop nombreuse? Elle lui serait un embarras et un danger.

Au lieu donc d'inscrire indistinctement tout ce qui se présente, il s'excuse par les procédés ordinaires de la diplomatie, et n'accepte que cinq compagnons, ni plus ni moins. Dans ce choix, il fait preuve d'une grande sagacité. Les cinq élus sont :

1° Son compatriote Arrighi, lequel, né comme lui dans la province de Vico, y possède de nombreuses relations de famille et d'amitié, qui pourront au besoin rendre les plus utiles services.

2° Marchi, de Speloncato. Speloncato est un des riches et gros villages de la Balagne ; il n'est qu'à deux pas des cimes abruptes et des vastes forêts qui séparent la plaine du montagneux canton d'Olmi-Cappello. Les relations de Marchi sont des deux côtés des monts : il connaît parfaitement les lieux.

3° Giammarchi, du Niolo. Le Niolo touche à la Balagne ; c'est le bassin le plus élevé de la Corse

entière, et où s'est le mieux conservée la race primitive. C'est là que les bandits sont le mieux vus, trouvent les retraites les plus sûres, les guides les plus fidèles. Giammarchi était donc une recrue des plus précieuses.

4° Pietrucci, de Linguizzetta. Plus le renard a de tanières, ou plus sa tanière a d'issues, plus il a de chances d'échapper au chasseur : plus le bandit avait de retraites, plus il lui était aisé de se dérober aux poursuites et de prolonger son existence. Pour lui, après tout, il ne s'agissait pas d'autre chose.

Or, après le Niolo, il n'est peut-être pas en Corse contrée plus favorable au banditisme que les vastes solitudes connues sous le nom de fiumorbo. Linguizzetta, sans en faire précisément partie, en est voisine et y donne accès.

5° Enfin, son jeune frère Xavier Massoni, qui d'un régiment de ligne, où il était sergent fourrier, passa au banditisme dans des circonstances que nous raconterons.

Cinq hommes, c'est peu; mais, chacun d'eux ayant au moins un ou deux guides, c'est douze ou quinze hommes déterminés que comptait cette bande.

Marchi, Giammarchi et Pietrucci, devenus bandits pour des faits communs, et n'ayant joué qu'un rôle secondaire, nous nous arrêterons à donner sur Ar-

righi et Xavier quelques renseignements offrant plus d'intérêt.

XV

Arrighi. — Insulte imméritée. — Mort de Paolo. — Rencontre de Massoni.

S'il eût vécu de notre temps, Arrighi se serait difficilement fait admettre dans les cent-gardes et les carabiniers, attendu qu'il avait cinq pieds à peine. Mais, malgré sa petite taille, il était doué d'une grande force musculaire, complétée par une adresse et une vélocité extraordinaires. Il était si habile tireur, qu'il logeait, dit-on, coup sur coup, cinq balles dans le même trou. Son caractère était un mélange de douceur qui le faisait aimer, d'audace et d'énergie qui le faisaient craindre.

Son père passait pour un des meilleurs propriétaires de Marignana, et jouissait d'une grande influence. Sa famille, que je sache, n'avait jamais été mêlée à aucune inimitié, n'avait aucun ennemi de sang. Aussi vivait-il en bonne intelligence avec tous ses camarades; mais surtout il se plaisait avec un certain Paolo, qui, bien qu'à peu près de son âge, le dépassait presque de la tête.

Dans les villages et dans les champs, on les voyait

rarement l'un sans l'autre; si l'un était indisposé ou avait à faire un voyage, l'autre restait assis auprès de son lit, ou bien l'accompagnait en route. Comme Damon et Pythias, Oreste et Pylade, Achille et Patrocle, ils mettaient tout en commun, plaisirs et peines : en un mot, ils étaient inséparables, quand tout à coup on les vit se refroidir, se désunir, devenir ennemis. Qu'était-il arrivé?

Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie!...

Que deux amis recherchent en mariage deux filles différentes, loin d'en être amoindrie, leur amitié n'en devient que plus vive : vingt fois par jour ils éprouvent le besoin de se voir et de se parler, de se communiquer leurs joies et leurs peines, leurs espérances et leurs craintes; mais qu'il leur arrive par hasard de tomber dans les fils de la même araignée, aussitôt ils s'éloignent l'un de l'autre, comme ces balles de moelle de sureau chargées de la même électricité.

Singulière chose que l'amour! il attire et repousse, refroidit et brûle, porte au bien et au mal, est un principe de dévouement et d'égoïsme, inspire les plus purs sentiments et les pensées les plus abjectes, rend capable des belles actions et des crimes, fait

parfois les grands hommes et les grands scélérats.

Donc voilà les deux inséparables de la veille prêts à s'entr'égorger pour les mêmes yeux noirs.

Oreste disait autrefois à son ami Pylade : « Gardons-nous bien d'aimer tous deux Hermione, sans quoi c'en est fait de cette amitié qui nous rend célèbres. J'ai une sœur, qui se nomme Électre ; épouse-la : en devenant beaux-frères, nous resserrerons encore les liens qui nous unissent. »

Ainsi fut fait. Si Arrighi et Paolo eussent eu le bon esprit de suivre cet exemple, ils se seraient épargné de grands malheurs et de grands crimes.

Cependant, soit par la nature de son caractère, soit par suite d'une meilleure éducation de famille, Arrighi demeurait convenable envers son rival, et ne manquait à aucun de ces devoirs que l'on se doit entre gens bien élevés, quand on a cessé de s'aimer. Paolo, au contraire, n'avait pour Arrighi que des paroles méprisantes, se moquant à tout propos de sa petite taille, comme jadis on se moquait à la cour de celle de Pépin le Bref : en un mot, il recherchait toutes les occasions de l'humilier et de le mortifier.

Aujourd'hui, grâce aux progrès de la civilisation, il existe dans nos moindres villages des restaurants, des buvettes et des cafés, où, du matin au soir et

souvent du soir au matin, les désœuvrés trouvent pour leur argent de quoi s'amuser et se distraire, les uns allant d'un côté, les autres de l'autre, selon leurs sympathies et leurs goûts. Au temps dont nous parlons, rien de sembable à Marignana.

Quand ils n'étaient pas à la plage avec leurs troupeaux, les hommes passaient leurs soirées au foyer domestique, écoutant chanter des *lamenti*, ou racontant eux-mêmes à leurs petits-enfants les aventures des bandits fameux.

Quant aux jeunes gens, ils avaient l'habitude de se réunir dans une maison dont le propriétaire, ancien soldat d'Afrique, savait toute espèce d'amusements et de jeux, et leur abrégeait à peu de frais la longueur des soirées et des nuits.

Depuis la rupture, les deux rivaux s'y étaient plusieurs fois rencontrés, sans qu'il en résultât rien de fâcheux. Mais Paolo cherchait la lutte : elle ne pouvait se faire attendre longtemps. La veille de la Saint-Paul, il dit à son père :

— C'est demain le jour de ma fête. Veux-tu me donner un mouton pour régaler mes amis? Ils m'ont offert le bouquet que tu vois.

— Choisis dans le troupeau ; si tu n'en as pas assez, prends un chevreau bien gras.

Les subsistances assurées, Paolo invite ses cama-

rades, loue pour vingt-quatre heures la salle des réunions, et charge la maîtresse de la maison de la confection du repas.

Le lendemain, à cinq heures du soir, les conviés sont assis à leur place. Comme chacun d'eux a apporté, qui de la volaille et du gibier, qui de la salaison et des fruits, qui du poisson et des légumes, il en résulte, pour le fond sinon pour la forme, un festin que n'eût pas désavoué le dernier roi de Babylone. Malheureusement, il devait aussi avoir pour quelqu'un son *Mané*, *Thécel*, *Pharès*.

Dans nos pays, le vin ne se mesure point avec un dé à coudre, comme à Saint-Lô et à Lille ; il se verse à plein verre, comme ailleurs la bière et le cidre. Et quel vin, juste ciel! Ah! ce n'est pas ici qu'ajustant la valeur de son latin à la qualité du liquide, le brave curé de Brive-la-Gaillarde eût dit d'abord : — *Vinum bona;* et puis... *vinum bonus;* et enfin... *vinum bonum!*... car, sans offenser la Côte-d'Or, le Rhône et le Médoc, petit et très petit est le nombre des coteaux français qui donnent des produits égaux aux vins blancs et rouges de la Corse.

Bref, vers six heures, les cerveaux pétillaient et les esprits entraient en campagne, lorsque la porte s'ouvre doucement, et apparaît... le pauvre petit Arrighi, comme le rat qui sort des flancs de la mon-

tagne. Paolo et les autres l'accueillent par un éclat de rire.

— Que viens-tu faire ici? lui dit-il.

— Passer la soirée comme à l'ordinaire. J'ignorais que vous fussiez à table; mais, si vous le voulez bien, je prendrai place auprès de vous, en payant mon écot.

— Il n'y a pas de place ici pour toi : c'est moi qui régale ceux qui m'ont souhaité ma fête, et tu n'es pas du nombre.

— C'est juste : aussi vais-je me contenter de vous admirer.

— J'ai loué la salle pour vingt-quatre heures. Tu es donc chez moi. As-tu compris?

— Parfaitement. Et toi, me comprends-tu?... A demain !

Et il s'en va mortellement blessé, moins peut-être de l'insolence de Paolo que de la faiblesse de ses amis, dont pas un n'a pris sa défense.

En le voyant rentrer si vite, et se diriger le cœur gros vers son lit, le père ne doute pas qu'il ne lui soit arrivé quelque désagrément; mais, laissant au sommeil le temps de faire son œuvre, il ne lui adresse aucune question. Le lendemain, en effet, le jeune homme, devenu plus calme, raconte à ses parents l'affront qu'il a reçu, et ne leur cache pas sa ferme résolution d'en tirer vengeance.

— Je ne te blâme pas, lui dit son père; mais laisse-moi d'abord tenter une démarche de conciliation et de paix.

Il va donc trouver le père de Paolo. Celui-ci, qui tient à avoir pour belle-fille la belle Hélène, cause involontaire de tout le mal, et qui compte sur la supériorité physique de son fils, se montre peu accommodant et répond :

— Je n'ai ni réparation ni satisfaction à vous offrir, attendu que je n'ai rien à me reprocher envers vous. D'ailleurs ce sont des enfantillages, qu'il faut laisser à nos enfants le soin de régler entre eux.

— Tout est réglé, ajoute en ricanant Paolo qui survient. Nous ne voulons plus de votre fils dans notre société. Qu'il reste chez lui, et tout sera fini.

— Et que vous a-t-il fait, pour le mettre ainsi à l'index?

— Rien; mais sa figure nous déplaît.

Partout cette réponse eût été considérée comme une insulte; en Corse, c'était une déclaration de guerre. Arrighi le comprend ainsi, prend ses armes, et se met à la recherche de son insolent adversaire. Il le rencontre dans les champs, en compagnie d'un de ses intimes :

— Tu n'as pas ton fusil? je jette le mien; prends ton stylet.

Et la lutte s'engage avec une fureur inouïe. Elle ne fut pas longue : au bout de quelques instants, profondément atteint dans le sein gauche, Paolo tourne sur lui-même, va s'abattre contre un arbre, auquel il essaye en vain de se retenir, et tombe mort.

Aussitôt Arrighi s'éloigne au pas de course, embrasse ses parents, et s'enfonce dans les forêts. Les premiers jours, tout entier au souvenir de ses injures, à sa vengeance accomplie et à l'exaltation qui en résulte, il va de tous côtés, comme un homme ivre, cherchant les cavernes les plus sombres, les solitudes les plus sauvages, trouvant un certain charme dans le silence et l'abandon. Mais bientôt cette exaltation se calme, et sa situation lui apparaît dans toute son horreur.

Que va-t-il devenir, traqué nuit et jour par ses ennemis et la force publique; ne pouvant vivre lui-même qu'à la condition de tuer, et de tuer constamment; passant les jours en embuscade, les nuits dans des transes mortelles?

Décidément, cette existence tourmentée ne va pas à sa nature douce et aimante : il regrette les paisibles travaux auxquels il aimait tant à se livrer; il pleure en songeant à ses parents; il maudit sa fatale passion... Il n'est plus temps!

Deux partis seulement sont à prendre : s'engager sans retour dans la carrière du banditisme ; ou se livrer à la justice, dans l'espoir des circonstances atténuantes. C'est pour le dernier qu'il se décide. Il est déjà en route pour se livrer à la gendarmerie de Vico, lorsque, pour son malheur, il rencontre les deux Massoni.

— Où vas-tu, malheureux? lui crie l'aîné. Est-ce ainsi que tu connais la justice humaine? J'étais innocent : elle m'a condamné à cinq ans de galères! Tu es coupable : elle va t'envoyer à l'échafaud ou au bagne à perpétuité! Viens avec nous, si tu n'as pas perdu l'esprit.

Et il les suit!... Ce n'est encore qu'un enfant; nous allons le voir à cette école devenir un des plus intrépides et des plus redoutables bandits des derniers temps.

XVI

Xavier Massoni. — Le moulin de Cargese.

Xavier Massoni était fourrier dans un régiment de ligne, dont le numéro m'échappe. Svelte, grand, d'une figure charmante et d'une tenue irréprochable, il se distinguait au moral par une finesse d'esprit,

une sûreté de jugement peu ordinaires. Passionné d'ailleurs pour la carrière des armes, qu'il avait volontairement embrassée, il en remplissait fidèlement les devoirs, et y aurait fait un chemin rapide, si de fatales circonstances ne fussent venues briser son avenir, et le jeter ainsi dans la voie des tristes aventures.

A la suite de sa nomination au grade de sergent fourrier, il était venu passer dans sa famille un congé de quelques mois. Il pensa que la position extralégale de son frère n'était pas un motif suffisant pour ne pas le voir, d'autant plus qu'imbu lui-même des préjugés du pays, il ne lui fait pas un grand crime d'avoir frappé des faux témoins et des parjures.

Dans l'île de Corse, grâce à la configuration et à l'état du sol, le gibier sédentaire abonde en toute saison; de septembre au mois de février, c'est une véritable invasion d'oiseaux voyageurs : ramiers, bécasses, vanneaux, pluviers, canards, oies, outardes, etc... Pour peu que vous ayez un bon chien, un bon fusil, une main sûre, vous êtes certain de revenir chargé; mais aussi n'oubliez pas d'emporter, sous forme de gourde, un petit tonneau plein d'un vin généreux : sans quoi vous devez vous attendre au cruel supplice de la soif, à moins que vous ne soyez amateur de l'eau pure.

Or, Massoni avait du ventre; de plus, il fumait du matin au soir : ce qui, joint à tout le reste, faisait de son estomac un brasier, de sa gorge une cheminée, de sa bouche un cratère toujours en ébullition. Aussi avait-il toujours soif, et sa cave devait souvent être renouvelée.

Un jour que, depuis l'aurore, les deux frères battaient les ravins et les bois, au moment où le soleil se disposait à franchir le méridien, Massoni s'aperçoit avec stupeur que sa gourde ne contient plus que de l'air. Il a beau la secouer, la tourner, la retourner, la suspendre l'ouverture en bas; il n'en sort toujours pas de vin, en vertu de l'axiome latin : *Nemo dat quod non habet*. La gourde de Xavier en est juste au même point. Que devenir? Ces messieurs n'aiment pas l'eau! A chaque instant, ils enjambent des sources limpides et des ruisseaux écumeux, où d'autres seraient heureux de boire, même à plat ventre... Ils n'en veulent pas. Tout à coup, ô bonheur! apparaît le moulin à vent de Cargese.

— Connais-tu, dit Massoni, quelque loi qui défende au meunier d'un moulin à vent d'avoir une cave et du vin dedans ?

— Je n'en connais aucune.

— Eh bien! donc, tournons de ce côté. A moins d'*avoir autour de la poitrine du cœur de chêne et*

un triple airain, comme disait notre brave capitaine de Fontclairans, il est impossible que ce fabricant de farine nous voie tirer la langue sans avoir pitié de nous.

Ils y vont. Hélas! chez le meunier de Cargese, il n'y a, pour le quart d'heure, ni eau, ni vin, ni vent. Toutefois, comme le signor Padrone est fort complaisant, il envoie sa domestique à la cité des Grecs, avec ordre d'en rapporter, sur son mulet, deux petits tonneaux de vin. Mais, soit que le petit oiseau noir ait vu venir les bandits, et soit allé chanter de douces choses aux oreilles du chef de la gendarmerie; soit que, se trouvant par malheur être femme, la servante n'ait pas su régler sa langue, le fait est que le mulet descend encore la côte, que la brigade de Cargese cerne le moulin, et nos deux chasseurs de tout à l'heure passent à l'état de gibier.

Militaire en activité de service, n'ayant pris part à aucun acte de banditisme, Xavier n'a qu'un mot à dire pour établir son identité : il porte justement son képi et son pantalon garance.

— Retire-toi, lui dit son frère... S'il t'arrivait malheur, notre vieille mère me maudirait.

— Elle me maudirait, si j'étais assez lâche pour te laisser seul contre six. Ou nous nous sauverons ensemble, ou nous périrons ensemble.

— Eh bien! à la garde de Dieu! suis-moi.

Et ils s'élancent, en s'abritant derrière quelques personnes sorties du moulin, puis se jettent vers la gauche, où se trouvent des arbres et des rochers. La fusillade alors commence. Une balle emporte le képi de Xavier, qui le ramasse en courant et l'agite en l'air comme un trophée. Ils sont sauvés! les voilà dans les bois. Bientôt ils atteignent la montagne, sans avoir une égratignure. Les gendarmes eurent deux blessés.

Xavier, naturellement, eut place dans le procès-verbal dressé par la gendarmerie. A partir de ce jour, il devint personnellement bandit, pour avoir fait ce que tout homme de cœur ferait en pareille circonstance.

XVII

Tactique de Massoni. — Jalousie de Serafino.

Composée des éléments que nous venons de dire, pleine de cet enthousiasme qui transporte les associations naissantes, la nouvelle bande ne tarde pas à faire parler d'elle. Après avoir battu Serafino et ses hommes, elle bat coup sur coup plusieurs détachements de la force publique, et la terreur qu'elle répand va réveiller dans Ajaccio et dans Bastia les autorités

administratives, militaires et judiciaires endormies.

Donner des ordres ne fut jamais bien difficile; les recevoir n'est pas non plus fort malaisé; les mener à bien est une tout autre question.

Étiez-vous de ce monde à l'époque de la guerre de succession d'Espagne, provoquée entre don Carlos et la reine Christine par le testament du roi Ferdinand VII, mort en 1833? Si oui, dans la brillante pléiade des généraux carlistes, vous avez dû remarquer le nom de Gomez... Tandis que les autres livrent et gagnent des batailles rangées contre les christinos, que soutiennent en vain les légions étrangères de Bernelle et d'Évans, lui, à la tête d'une poignée d'hommes déterminés, il parcourt tous les coins de l'Espagne, encourageant les uns, terrorisant les autres, étonnant tout le monde par l'audace de ses entreprises, mettant sur les dents la police, la troupe et les municipalités par la rapidité de ses mouvements. En vain quatre ou cinq corps d'armée ont ordre de courir sans cesse après lui, de le prendre mort ou vif, et de ne lui faire aucun quartier; en vain les gardes urbaines ont ordre de le bloquer, de l'enfermer dans une souricière, de façon à ne plus avoir le lendemain qu'à le jeter au chat : ces braves gens font ce qu'ils peuvent; mais le lendemain ils s'aperçoivent que la souris leur a glissé

entre les doigts et se trouve à douze lieues de là, leur préparant d'autres surprises.

A la vue des forces envoyées contre lui, Massoni adopte une tactique semblable. Au lieu de se compromettre en rase campagne avec des ennemis si supérieurs en nombre, il fuit de retraite en retraite, revient sur ses pas, croise ses traces, surprend les isolés et les traînards, dresse des embuscades, promène ceux qui le poursuivent de la Balagne dans les Agriates, du Nebbio dans le Niolo, de Vico à Galeria, et réciproquement. Partout il a des protecteurs, des espions et des guides de rechange ; partout, maître du jour, de l'heure et du lieu, il ne combat que quand il lui plaît, c'est-à-dire, quand toutes les chances sont pour lui.

Cette série d'aventures romanesques, de courses vagabondes et de luttes heureuses, met le comble à sa réputation ; mais en même temps elle exalte jusqu'à la fureur la jalousie de Serafino, qui regarde comme un vol fait à son préjudice tout ce que d'autres gagnent en popularité. Serafino cependant n'est pas de ces princes que le moindre vent fait tomber du trône, comme des fruits trop mûrs ou malades : il entend défendre ses droits jusqu'à l'extrémité.

Moins audacieux et plus rusé que Massoni, il ne

procède pas, comme lui, brutalement et au grand jour. Il n'en est que plus à craindre. Bien que né sur la côte occidentale, il a plus de ressemblance avec les bandits de l'Italie qu'avec ceux de l'Espagne. Au lieu de retrousser ses manches et de s'armer d'un coutelas de boucher, il met des gants blancs et égorge ses victimes avec un stylet de grand prix.

Toujours maître de lui, il ne boit pas, ne fume pas, parle très peu, ne se livre jamais, aime l'ombre et le silence. Quoique le nombre de ses crimes soit fort considérable, il a su si bien s'y prendre et sauver les apparences, qu'il ressemble à un honnête homme comme une goutte d'eau ressemble à une goutte d'eau; et le peuple, dont la voix n'est pas toujours celle de Dieu, l'a surnommé *le Grand!* Oui, mes amis, le Grand! et il dit : Serafino le Grand, comme on dit ailleurs : Cyrus le Grand, Alexandre le Grand, Napoléon le Grand, etc...

Du reste, s'il vous plaît de connaître ses droits à un pareil honneur, voici, d'après la tradition, à titre d'épisode, quelques-uns des faits sur lesquels ils reposent.

XVIII

Serafino le Grand.

A gauche du territoire d'Evisa et de Vico, du golfe de Porto au golfe de Sagone, se déroule une longue série de plages et de collines pittoresques, composant le canton de la Piana : pays fertile, si l'on regarde aux dons de la nature; improductif, si l'on regarde au travail de l'homme.

Des trois communes du canton, Otta, la plus septentrionale, se trouve comme aux confins de la civilisation et du monde, n'ayant derrière elle au nord que l'immense désert de Galeria : c'est une espèce d'île Juan-Fernandez, dont les huit cents Robinsons Crusoés pourraient, avec un peu de travail et de peine, être ce qu'il y a de plus heureux sous le soleil, comme ils sont déjà ce qu'il y a de plus indépendant.

Et tant de tours et de détours, dans quel but? Pour en venir à vous faire connaître le pays qui a eu l'insigne honneur de produire Serafino le Grand, seigneur suzerain de la Balagne.

Donc, vers le commencement du présent siècle,

S. M. naquit à Otta, d'un homme et d'une femme exactement pareils aux autres. La légende ne raconte pas que sa naissance ait été accompagnée de circonstances merveilleuses, comme celles du beau Pâris, d'Alexandre de Macédoine, de Gengis-khan et autres illustres personnages. On ne dit pas non plus que les génies et les fées se soient donné rendez-vous autour de son berceau, pour le combler de trésors et de dons. Pas de chèvre Amalthée pour lui offrir sa divine mamelle; pas de centaure Chiron pour le nourrir de la moelle des lions. Bref, on affirme qu'il vint au monde aussi faible, aussi peu vêtu que les autres; cria, pleura, eut mal au ventre, tout comme le premier venu.

Quoi qu'il en soit, il montra de bonne heure ce qu'il devait être un jour : tout petit encore et gros comme une souris, il mordait sa nourrice, égratignait ses petits frères, déchirait leurs habits, brisait leurs joujoux, leur faisait mille tours pendables, et savait s'arranger de façon à n'y être jamais pour rien; c'était toujours le chat qui avait fait le coup. Certain jour, par exemple, il tenait par terre un de ses camarades; à cheval sur son ventre, il lui donnait sur le nez de tels coups, que le pauvre petit diable en était tout en sang. Le père de celui-ci survient :

— Ah ! misérable, attends, attends : je vais t'arranger.

Serafino se lève, et répond bravement :

— Ce n'est pas moi !

A quinze ans, le tapis vert n'avait pour lui aucun mystère : il connaissait et jouait tous les jeux, avec une supériorité désespérante. S'attaquer à lui, c'était avoir perdu d'avance : aussi les plus malins craignaient de l'accoster, comme, au collège de Guyenne, les plus habiles maîtres de latin n'osaient accoster le jeune Montaigne.

A dix-huit ans, il n'avait pas de rivaux pour les exercices du corps : s'il n'était pas le plus robuste à la lutte, il était le plus leste et le plus adroit ; à la course, comme la Camille de Virgile, il aurait presque couru sur la pointe des épis sans les courber ; dans les eaux, il nageait aussi bien qu'un poisson ; sur terre, il semblait ne faire qu'un avec son cheval ; dans l'air, il abattait l'hirondelle à cent pas. Chose singulière ! avec une pareille organisation, il avait la voix fausse.

Dans une contrée primitive, où les avantages physiques sont surtout estimés, Serafino devait avoir du succès : il en eut en effet beaucoup. Les parents le proposaient pour modèle à leurs enfants ; les jeunes filles rêvaient de lui nuit et jour. Mais ce qui lui don-

nait sur tous ses compagnons un avantage considérable, c'était la trempe particulière de son caractère.

XIX

Le cousin d'Arbori.

Le jeune homme est naturellement ouvert et communicatif. Serafino était impénétrable : son œil ne laissait jamais lire, sa lèvre ne laissait jamais entendre un mot de ce qu'il voulait cacher. En outre, il savait au besoin se donner et porter avec grâce certain petit air grand seigneur, qui ajoutait à son prestige.

Il possédait au village d'Arbori, entre Vico et Ajaccio, un cousin germain, nommé Frontilione. Dans ce village d'Arbori, on connaît, comme partout, les cartes ; et si, sur les places publiques, on n'y élève pas des temples en l'honneur d'Argine et de Pallas, ces dames ont au fond de tous les cœurs des autels où brûle un encens perpétuel, comme sur l'autel de Vesta. Par l'effet de l'imagination maternelle, chaque enfant y viendrait au monde avec la dame de pique sur la poitrine et l'as de carreau sur le front, qu'il ne faudrait pas trop s'en étonner.

Le cousin Frontilione faisait comme les autres : il jouait... Dans un pays où la nature fait, avec son compère le soleil, presque tous les frais du travail des champs, on ne peut pas toujours dormir, manger et boire; il faut bien jouer quelquefois. Donc, un jour, Frontilione jouait, quand la discorde intervint tout d'un coup à propos d'un point.

— Tu n'en as que sept.

— Je te dis que j'en ai huit.

— Ce n'est pas vrai.

— C'est vrai.

— Tu es un tricheur.

— Tu es un menteur.

— Tu es un filou.

— Tu es un voleur.

— Tu es un mulet.

— Tu es un âne.

— Tu es un bouc.

— Tu es un cochon.

Pan!... et le pauvre Frontilione reçoit entre les deux yeux un de ces coups de poing qui font voir en plein jour toutes les étoiles du firmament. Il y a là évidemment matière à réflexion et à consultation. Dès le soir même, il part pour Otta, va montrer au cousin Serafino ses yeux pochés, son nez écrasé, et lui demande en même temps conseil, aide et protec-

tion, comme faisaient les Grecs et les Romains, quand ils allaient jadis consulter leurs oracles.

Un avocat retors lui aurait dit :

— Mets un mouchoir sur ton œil gauche, un cataplasme sur ton nez, fourre-toi au lit pour vingt et un jours ; fais-toi faire un certificat par le médecin ; et nous aurons bien peu de chance si ton homme n'est pas condamné à 300 francs d'amende et quinze jours de prison.

Le curé consulté aurait répondu :

— Bassine ton œil avec un collyre, lave-toi le nez avec de l'eau fraîche, et tu seras bientôt guéri. Si ton ennemi t'offre la main, donne-lui la tienne : peut-être les premiers torts sont-ils de ton côté. Dans tous les cas, pardonne et renonce au jeu, s'il est possible. Dieu et les hommes sensés t'approuveront.

L'oracle Serafino dit à son tour :

— Il est écrit : OEil pour œil, nez pour nez, dent pour dent. A cela il n'y a rien à dire : c'est de la logique la plus serrée. Il t'a poché un œil, poche-lui-en deux ; il t'a aplati le nez, écrase-lui le sien ; il t'a cassé une dent, casse-lui-en trois.

— Mais il est plus fort que moi.

— Et les parents, donc ! est-ce qu'ils ne sont pas là ?

Le lendemain, au point du jour, les voilà en route pour Arbori, avec un troisième cousin, qui a voulu

prendre part à la glorieuse expédition. On dirait les Argonautes partant pour la conquête de la Toison d'or. Le soir même, armés jusqu'aux dents, ils font leur entrée triomphale dans la capitale de la Colchide. Hommes et femmes sont aux fenêtres et aux portes, les enfants leur font cortège dans la rue.

Le donneur de soufflets, qu'avait déjà intrigué la subite absence de Frontilione, comprend tout de suite qu'il y a là-dessous quelque chose qui pourrait bien ne pas tourner à son profit. En conséquence, il lui semble prudent et sage de faire le moins de bruit possible, et de se tenir enfermé dans sa maison. Les autres, de leur côté, vont, viennent, jouent, chassent, boivent, chantent, mènent joyeuse vie, comme gens n'ayant d'autre pensée que le plaisir : si bien qu'il finit par se rassurer, et reprendre ses anciennes allures. Il ne connaît pas Serafino.

Quand on s'engage dans une querelle, on voit bien où elle commence; on ne voit pas du tout où elle aboutira. On veut d'abord tout simplement se soulager le cœur, en lançant à son adversaire quelques paroles aigres et piquantes; puis on en vient aux grosses injures, aux coups, et quelquefoie au meurtre. Nos conjurés n'avaient d'autre intention que de pocher deux yeux, d'écraser un nez et de casser trois dents; ils finirent par devenir assassins.

Les Corses — au risque de me répéter — travaillent volontiers le bois, les métaux et la pierre ; ils n'aiment pas à cultiver le sol. L'homme d'Arbori était de cet avis. Il devait le lendemain conduire les Lucquois dans sa vigne. Il était parti avant le jour, pensant n'être vu de personne. Mais déjà ses ennemis étaient embusqués sur son chemin ; ils s'étaient, je ne sais pourquoi, noirci les mains et la figure : ce qui leur donnait l'apparence d'un vrai trio de démons.

— Halte ! lui crie Serafino ; dépose ton fusil.

Au lieu d'obéir, l'autre arme ses deux coups et recule, afin de s'abriter d'un mur de clôture ; mais, au moment où il s'élance pour le franchir, une balle l'arrête et le couche dans le fossé. Serafino avait compris que si cet homme, tireur des plus habiles, était protégé par un obstacle, il aurait bientôt fait de les détruire tous les trois, et il avait fait feu. Il avait voulu faire le mauvais plaisant, le Rodomont, le don Quichotte : il était devenu assassin !

XX

Le curé d'Otta. — La belle Hélène.

Rentré dans ses foyers, Serafino n'attend pas, comme Massoni, qu'un gendarme en gants blancs

vienne le prier de passer à la caserne; il gagne le makis, et commence l'existence vagabonde du bandit.

Avec ses forêts, ses cours d'eau, ses montagnes, sa proximité du désert, le pays lui offre toute espèce de ressources pour se cacher et se défendre. En outre, les habitants du pays lui sont tous favorables : car, la victime leur étant inconnue, sa mort n'a pu lui susciter parmi eux aucune inimitié personnelle; et d'autre part, les brigades de la Piana et d'Evisa ne mettent pas beaucoup d'ardeur à le poursuivre.

Il était donc relativement assez tranquille, cherchant dans les émotions de la chasse et de la pêche des adoucissements à ses ennuis. Excellent tireur, il tuait dix fois plus de gibier, prenait dix fois plus de poisson qu'il ne lui en fallait pour vivre. A défaut de marchés voisins où il pût envoyer le surplus, il en approvisionnait la cuisine du presbytère; le reste, bien distribué, allait lui faire des partisans dans les familles du village.

Le presbytère d'Otta était alors occupé par un excellent prêtre, comme il y en a tant en Corse. Né et élevé dans le pays, imbu des préjugés communs, ce brave homme ne voyait pas dans les bandits des scélérats de premier ordre, leur accordait les circonstances atténuantes et les droits de belligérants. C'était une conséquence de l'éducation de

famille et de l'influence de l'opinion publique.

Du reste, *quoique* ou *parce que* curé, comme disait M. Dupin aîné, il ne dédaignait aucun gibier, aimait *un peu* le lièvre, *beaucoup* le sanglier et le mouflon, *tendrement* la perdrix et la caille, *passionnément* la bécasse et le merle; et, comme le Jean Fritz du maréchal de Turenne, il aurait mangé *touchours*, *touchours*, des alouettes et des becfigues. Il acceptait donc sans scrupule le gibier offert par le bandit : peut-être n'eût-il pas été prudent de le refuser! Quelquefois même bandit et gibier figuraient ensemble à sa table, en costume différent, bien entendu. Vu l'état des mœurs et les pratiques du pays, il n'y avait pas à cela le moindre scandale.

Quoi qu'il en soit, certain jour, à la nuit tombante, autour d'un festin bien fourni, étaient assis le curé, le médecin de l'endroit, qui était son frère, et le bandit Serafino. On a beau avoir pour son compte la conscience en repos, on ne fait pas grand bruit quand on a sous son toit une personne ayant, pour une cause quelconque, des démêlés avec la justice et la gendarmerie. Nos trois convives donc faisaient largement honneur aux mets et aux vins de la cure, chevauchant au petit pas, parlant de toute espèce de choses, quand tout à coup certain bruit se fait

entendre à la porte : c'est comme une main peu exercée qui cherche le bouton.

— Psitt!... ce sont les voltigeurs!

Le docteur souffle la chandelle; le curé prépare un discours; le bandit arme son fusil.

— Per Baccho! dit le docteur, ce sont les gendarmes : j'ai entendu le cliquetis d'un sabre.

— Écoutez... c'est la voix d'une femme qui demande qu'on ouvre...

— Ruse de voltigeur, dit Serafino.

— Santo Pietro, murmure le curé, tirez-nous de ce mauvais pas.

— Ouvrez donc! je suis votre sœur.

— Nous n'avons qu'une sœur, qui est à Rome; elle se nomme Margarita.

— Justement, je suis Margarita; j'arrive de Rome; je suis à moitié morte de fatigue et de faim.

— Faut-il ouvrir?

— *Timeo Danaos, et...*

— Ouvrez, dit Serafino; ouvrez... et, tout bon comédien qu'il est, je vous réponds, si c'est un voltigeur, que son double rôle est fini.

On ouvre; et il entre en effet une jeune femme de vingt-deux ans environ, grande, jolie et d'autant plus intéressante, qu'elle est brisée de fatigue : c'est bien Margarita. Ses frères la pressent dans leurs

bras ; quant à Serafino, il regarde... mais il est évident que, si elle lui offrait la joue, il ne ferait pas comme le flot dont parle Théramène dans le récit de la mort d'Hippolyte. — Est-elle mariée? se dit-il tout bas.

Née en Balagne ainsi que ses deux frères, elle avait épousé à dix-huit ans un médecin, qui avait fait ses études à Rome. Ce médecin, peu de temps après le mariage, éprouva le besoin d'aller passer encore quelques mois dans la cité du Saint-Père, grâce, bien entendu, aux écus de la dot. Comme ces quelques mois duraient depuis bientôt quatre ans, et que Margarita ne s'était pas précisément mariée dans l'intention de ne pas avoir de mari, elle s'était décidée à l'aller trouver à Rome, puisqu'il ne voulait pas revenir en Balagne. Mais, soit pour ceci, soit pour cela, le digne enfant d'Hippocrate la reçut d'une façon si peu conjugale, que la pauvrette fut forcée de s'en retourner comme elle était venue, après avoir vidé sa bourse et jeté dans le Tibre sa dernière illusion.

Et dire qu'elle avait fait un mariage de caprice!... O vous, qui que vous soyez, hommes ou femmes, défiez-vous des mariages de caprice : rarement ils finissent bien.

Après quelques moments de repos, invitée à

raconter les incidents et les détails de son voyage, elle le fait avec tant d'abandon et de charme, que ses frères en ont les yeux en pleurs, et que le bandit laisse à chaque instant échapper les marques de la plus vive sympathie. La belle délaissée ne tarde pas à s'en apercevoir; il s'établit entre eux une de ces communications électriques auxquelles la prunelle sert d'appareil, et qui du premier coup disent leur dernier mot.

Le lendemain et les jours suivants, la cuisine du presbytère ressemble à certaine boutique de gibier, sise au bas de la rue Montmartre :

Ce ne sont que perdrix, cailles, merles, ramiers,
Faisans, vanneaux, mouflons, lièvres, cerfs, sangliers.

Les plumes voltigent partout; les peaux de fauves sont suspendues à toutes les fenêtres. Serafino est devenu l'être nécessaire, indispensable de la maison; il y joue le rôle que jouaient autrefois à la cour les maires du palais.

Le bon curé s'imagine qu'entre sa sœur et lui il ne s'agit que de perdrix aux choux, de canards aux olives. Mais, s'il est fin, le diable est de force à lui rendre des points; et, s'il ne le sait pas encore, il ne va pas tarder à l'apprendre à ses dépens.

XXI

Départ. — Le diable noir. — Treizième arrondissement.

Quinze jours de repos et de soins ont suffi pour rétablir les forces physiques et morales de la belle Hélène : il faut songer à regagner la Balagne, où sa vieille mère l'attend. Elle n'est que demi-sœur du curé et du médecin. Un vieux berger, dévoué comme ils le sont tous en ce pays, lui servira de guide, la déposera dans sa famille, ramènera le coursier qui aura l'honneur de la porter pendant la route.

Et Serafino?... Serafino, par un fâcheux contretemps, a été appelé la veille près de Guagno, c'est-à-dire, du côté opposé, pour une affaire très importante. Le curé et son frère le regrettent beaucoup : il eût, à coup sûr, été le meilleur de tous les guides.

Donc, voilà Margarita partie avec le vieux berger : aussitôt le silence et l'ennui envahissent le presbytère, comme l'air atmosphérique se précipite derrière vous pour remplir le vide que vous avez fait en courant.

Depuis longtemps nos voyageurs ont quitté l'arrondissement d'Ajaccio, et s'enfoncent dans le désert de Galeria. A chaque instant, des cours d'eau à franchir, des sommets à gravir, des forêts à traverser. Ils s'en vont lentement, pas à pas, tournant les difficultés, reculant quelquefois devant elles. Le guide, comme cela arrive d'ordinaire, bavarde et s'agite pour cinq; la dame sourit, l'écoute d'un air distrait, et ne semble pas trop effrayée.

Tout à coup, dans un endroit très fourré, où il faut passer à gué un ruisseau assez large, se dresse devant eux un géant, noir comme de l'encre, vêtu d'un costume étrange, qui présente au guide les canons de son fusil, en disant :

— Prends ce cheval; montez l'un sur l'autre et allez-vous-en bon train, sans regarder derrière vous d'un quart d'heure : car, si tu retournes la tête, deux balles te la remettront à l'endroit.

A ces mots, berger et cheval partent au galop, sans plus se retourner qu'une flèche. Peut-être connaissent-ils l'aventure de la femme de Loth et celle d'Orphée aux enfers. En arrivant, le berger prend à part le curé, lui raconte avec terreur la rencontre qu'ils ont faite, et l'enlèvement de sa sœur par le diable. Le curé lui recommande de n'en rien dire.

L'homme noir, vous l'avez deviné, n'est autre que

Serafino, lequel, avec cette vocation prononcée pour le noir de fumée, aurait bien dû naître dans le Soudan ou le Congo. Une fois le berger parti, il s'incline jusqu'à terre, se met dramatiquement la main droite sur le cœur, prend de la gauche son large chapeau, et laisse tomber de sa bouche, en style méditerranéen, les paroles suivantes :

— Belle Margarita, plus fraîche que la rose des jardins, plus suave que la violette du makis, plus blanche que le lys de la vallée, plus délicate que la fleur des bruyères, votre mari vous repousse injustement ; et moi, la société me rejette. Nous sommes deux pauvres victimes, deux malheureux déshérités de ce bas monde ; mais ce n'est pas une raison pour adresser au bonheur un éternel adieu.

Le bonheur est quelque chose d'idéal et de personnel, qui a son siège dans le cœur et le domicile de l'homme, et non point au dehors. Si tant de gens ne le trouvent jamais, c'est qu'ils ne le cherchent pas où il est. En un mot, charmantissime Margarita, est heureux qui veut l'être, est heureux qui sait l'être ; et cela, dans les champs comme à la ville, dans la plus modeste cabane comme dans le plus somptueux palais.

Si donc vous n'êtes pas insensible à l'amour ardent, profond, immense, incommensurable, que

vous m'avez inspiré, dites un mot de vos lèvres de carmin ; et, loin des imposteurs et des méchants, nous serons ici plus heureux que d'autres sur le trône. Contemplez donc cette admirable vallée, que du levant ferment hermétiquement les infranchissables masses du Niolo, tandis que deux chaînes boisées presque parallèles l'enferment dans leurs courbes gracieuses, et la mènent aboutir à la mer par une multitude de promontoires et de gorges. Peut-on rien voir de plus frais, de plus beau, de mieux protégé contre les regards indiscrets? Tous ces ruisseaux sont pleins d'excellents poissons; ces bois sont habités par une infinité d'oiseaux dont les chants nous égayeront, de fauves qui nous offriront une abondante nourriture. Une chaumière sera notre palais; des cavernes tapissées de verdure, nos maisons de plaisance... Daignez donc dans ma large main déposer votre main mignonne. Sans doute, je ne puis vous conduire à la mairie et à l'église; mais il faut espérer qu'en l'abscence du maire et du curé, le bon Dieu daignera lui-même revêtir l'écharpe et jeter l'eau bénite, que les astres du firmament et les arbres de la forêt voudront bien nous servir de témoins.

XXII

Installation. — Le bonheur. — Le pain, le sel.

Homère a oublié de nous dire si, pour convaincre la femme de Ménélas, le prince troyen avait eu à dépenser beaucoup de raisonnements et de fleurs de rhétorique; mais je puis affirmer ici, pour l'édification de nos derniers neveux, que le bandit d'Otta prêchait une convertie, et que ses frais d'éloquence et d'imagination n'étaient que jeux de mots.

Donc Margarita accepte sans résistance la main qu'il lui offre, baisse pour la forme ses beaux yeux noirs, et le suit dans une grotte qui, pour la verdure et la fraîcheur, ne le cède en rien à celle de Calypso. Là, tombant à genoux devant une sorte d'autel paré de fleurs et de feuillage, ils se prennent pour mari et pour femme à la face du ciel et de la nature, et se jurent une éternelle fidélité. Il ne manquait à la cérémonie que deux choses : l'arrivée soudaine de l'époux légitime, et l'apparition d'une compagnie de voltigeurs corses. Par une fiction de langage, nous dirons désormais *Madame Serafino*.

La grotte ne pouvant, pour plusieurs raisons, leur

servir de demeure habituelle, ils s'occupent dès le lendemain de chercher un emplacement convenable, pour y construire leur château. Leur choix tombe sur un délicieux mamelon, qui touche d'un côté à des massifs impénétrables, de l'autre domine la vallée; une source abondante jaillit tout auprès.

Les voilà donc aussitôt à l'œuvre. Serafino creuse les fondements, roule les grosses pierres, coupe les bois pour la charpente, tandis que madame apporte en riant les petits cailloux, pétrit la chaux, le sable et l'herbe qui doivent servir de mortier. Pauvre Robinson Crusoé! personne n'en faisait autant pour toi!... En peu de jours tout fut fini. Une cuisine et trois petites pièces composèrent le rez-de-chaussée; le rez-de-chaussée forma toute l'habitation, et chaque pièce eut sa porte extérieure. — Comment! quatre portes pour un tel réduit? — Oui, quatre portes. Êtes-vous chasseur? alors vous devez savoir que le gîte du lièvre a toujours deux issues, afin que, si l'ennemi vient d'un côté, la fuite soit possible de l'autre. Le bandit ne calculait pas, ne faisait pas autrement.

Ce n'est ni le temps ni le lieu de comparer la ville à la campagne. L'une et l'autre ont leurs avantages et leurs plaisirs : aussi l'espèce humaine va-t-elle vers celle-ci ou celle-là, selon ses intérêts et ses

goûts. Mais on n'offensera personne, pas même les ordonnateurs et les entrepreneurs des fêtes publiques, en disant qu'entre les splendeurs et les charmes de la ville, les charmes et les splendeurs de la nature, il existe la même différence qu'entre la puissance limitée de l'homme et la puissance infinie de Dieu.

Que sont en effet vos petits monuments de Paris et de Rome, dont les toits laissent à peine, à certains jours, couler quelques gouttes d'eau, auprès des sommets toujours blancs et des éternels glaciers des Himalaya, d'où s'élancent constamment des fleuves gigantesques, qui promènent partout l'abondance et la vie? que sont vos plantations, vos jardins et vos squares, à côté des merveilleuses forêts qui tapissent les montagnes, entretiennent partout l'abondance, la fraîcheur et la salubrité? que sont les émotions factices de vos théâtres et de vos cirques, près des fureurs de la mer et du tumulte des ouragans? que sont vos feux d'artifice et vos fanfares, près de l'éruption des volcans, des roulements du tonnerre et du fracas des trombes se heurtant dans les airs? que sont vos plaisirs, suivis de fatigues, de regrets, de remords, d'autre chose parfois, à côté des pures jouissances que produisent la contemplation et le contact des beautés de la nature?...

— O rus, quando ego te aspiciam?...
— O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Qui parlait de la sorte? Horace et Virgile, les deux plus grands poètes de Rome; et, de leurs successeurs, il en est bien peu qui n'aient, un jour ou l'autre, dans les élans de leur cœur, montré leurs préférences pour la campagne. Pour moi, s'il était permis de traduire librement ces trois vers, je sais quelqu'un qui dirait :

« Oh! qui me rendra la Corse, avec son ciel d'azur, son doux climat, ses montagnes boisées, ses beaux lacs, ses ruisseaux limpides, ses bosquets odorants, ses vallées émaillées de fleurs, ses fruits exquis, ses vins délicieux, ses makis giboyeux, ses troupeaux suspendus aux flancs des rochers? Oh! qui me donnera de passer mes derniers jours sous les ombrages d'Evisa, dans les vallées de la Balagne, les jardins embaumés du cap Corse, ou sur le rocher de Bonifacio? »

Margarita et Serafino jouissaient paisiblement de ce bonheur depuis plusieurs années. Bien qu'ils fussent loin de toute habitation et de toute route frayée, ils n'osaient trop jouer du fusil, de peur de trahir leur existence et leur retraite; mais chaque jour ils tendaient çà et là une infinité de lacets de

différente force, et il était inouï qu'ils n'y trouvassent pas chaque jour plus de gibier qu'ils n'en pouvaient manger; les moindres ruisseaux étaient pleins de truites excellentes. Le pain, le sel et autres objets indispensables ne se trouvaient pas, il est vrai, aussi aisément; mais voici comment on se les procurait.

XXIII

Le médecin. — Les Enfants de la forêt.

Dans les villes de la Corse, comme dans celles de France, il se trouve des docteurs en médecine, et d'excellents parfois. C'est ainsi qu'on en compte *neuf* à Bastia, *sept* à Ajaccio, *deux* à Corte, *un* à Bonifacio. Ceux-là pratiquent leur art comme ailleurs, et sont généralement payés en argent, parce qu'ils ont affaire à des clients aisés.

Dans les campagnes, les médecins sont presque tous de simples officiers de santé, dont plus des trois quarts ont fait leurs études à Pise, en Toscane. Or, la faculté de Pise a la réputation d'être très peu exigeante en matière de garanties littéraires et scientifiques, de la part de ceux qui se font inscrire pour suivre ses cours : de sorte que les médecins dont elle inonde les contrées voisines, sont loin d'être de pre-

mière force. J'en sais un qui, étant simple instituteur élémentaire, fit un bon mariage, et voulut devenir médecin, grâce à la dot de sa femme. En conséquence, il partit pour Pise, laissant sa femme enceinte; et quand il revint, au bout de six à sept mois, il était muni d'un diplôme, et put légalement opérer sa délivrance!

Bien qu'ayant dépensé peu de temps et d'argent pour leurs études, ces braves gens finissent souvent par devenir de très bons praticiens, et rendent les meilleurs services. Chaque jour vous les voyez, assis sur leur cheval entre deux besaces ou deux paniers, s'en aller à travers les forêts et les montagnes, chercher les hameaux et les bergeries, dont sans eux les pauvres habitants mourraient dépourvus de toute espèce de secours. Leur main ne revient pas souvent *gravis ære domum*, attendu que l'or et l'argent sont rares dans ces contrées; mais on les paye en nature, c'est-à-dire, en blé, en pommes de terre, en volaille, etc... et ces produits naturels leur sont apportés le dimanche par les bergers, quand ils ne les emportent pas eux-mêmes.

Le frère du curé d'Otta avait, en qualité de médecin, le droit d'aller et de venir, sans que personne prît garde à ses paniers et à ses besaces; et comme il savait la retraite de sa sœur, il s'y rendait

de temps en temps, sous prétexte de saigner quelque berger malade, et lui apportait des provisions; ou bien, si ces provisions étaient trop lourdes, il indiquait à Serafino en quel endroit il les trouverait la nuit suivante. Au retour, bien entendu, ses récipients regorgeaient de gibier.

Pour clore ce petit chapitre, n'eût été l'irrégularité primitive de leur situation, ces deux personnages menaient une existence honnête et presque patriarcale. Leur union fut heureuse et féconde, et produisit coup sur coup une foule de petits Sérafins, que Ducray-Duminil n'eût pas manqué d'appeler *les Enfants de la forêt*. Tout allait donc on ne peut mieux : les enfants grandissaient à vue d'œil; le père et la mère en étaient encore, après six ans, aux douceurs de la lune de miel, et, parce qu'ils avaient oublié l'univers, se croyaient oubliés de lui.

Mais, hélas! ici-bas il n'est rien d'immuable,
Et tout bonheur humain est bâti sur le sable.

XXIV

Le petit oiseau noir. — Le sergent Tenaroni. — Serafinello.

Il existe, je ne dirai pas partout dans la nature, mais dans les pays civilisés, un *petit oiseau noir*, d'espèce, de formes, de mœurs particulières, que Pline l'Ancien, Buffon, Georges Cuvier et autres naturalistes n'ont songé ni à définir, ni à décrire, ni à classer.

Ce petit oiseau possède des facultés étranges, et, mieux que le Protée de la fable, sait prendre toutes les apparences et toutes les couleurs. Selon qu'il lui a plu, il parle à la façon des hommes, chante comme le rossignol, imite les aboiements du chien ou le croassement du corbeau. Hier, c'était un aigle qui planait dans les cieux, un lion dont les rugissements épouvantaient le monde; aujourd'hui, c'est une mouche qui bourdonne, une couleuvre qui rampe sur son ventre. Il sait toutes les langues; il connaît tous les airs; il va partout, il voit tout, il entend tout, il inscrit tout; et il n'est vu ni entendu de personne.

Un jour donc ce petit oiseau noir, traversant par hasard la vallée du Fango, aperçoit l'heureuse

demeure de nos deux exilés, s'en approche sous la forme d'une mésange à tête bleue, et, tout en donnant la chasse aux insectes qui rongent l'écorce d'un vieux hêtre, observe et note avec soin tout ce qu'il voit et entend, tout ce qui s'y dit et s'y passe. Puis, quand il a tout vu, tout entendu, il se glisse sans bruit entre les branches, prend son élan, et s'en va à tire d'aile se poser sur l'épaule du sergent Tenaroni, chef des voltigeurs de la Piana, pour lui dire des choses que nul autre que lui n'entend.

Après avoir tout entendu et compris, le sergent Tenaroni retrousse sa moustache noire, fait claquer sa langue, tape dans ses deux mains, exécute un saut de mouton, convoque ses hommes : petite tenue, deux jours de vivres, vingt cartouches chacun; et les voilà partis, en longeant le bord de la mer, comme pour ramasser des clovisses et des moules. Quand ils sont en face de l'embouchure du Fango : *Par le flanc droit!* dit le petit oiseau noir; remontez la rive gauche, sans le moindre bruit, sans parler, sans éternuer, sans cracher, sans vous moucher, sans faire rouler les cailloux, sans écraser du pied le bois mort!...

Après une heure de cette marche silencieuse : Voici, dit le petit oiseau, l'endroit où Margarita fut enlevée par le diable!... Courbez-vous; allez à plat ventre;

glissez-vous dans cette grotte masquée par un épais massif; regardez là-haut : c'est le palais de Serafino. Voilà sa femme et ses enfants qui l'attendent. Donnez-lui le temps d'arriver, de manger, de se coucher; et vous le prendrez au lit.

C'est entendu! La cime des rochers est encore éclairée; mais la nuit n'est pas loin : car ce pays est de ceux où l'obscurité suit immédiatement la chute du soleil, comme dans un appartement fermé les ténèbres suivent sans intervalle l'extinction de la lampe.

Une fois là, les voltigeurs se dissimulent de leur mieux; leurs yeux, à travers les feuilles, se tournent et se fixent sans bruit vers le palais enchanté. Les enfants jouent, sautent, se roulent devant la porte; Margarita, nu-jambes et court-vêtue, va, vient, rentre, sort, rentre encore, sort de nouveau, s'assied sur une pierre et se met à plumer des oiseaux... quand tout à coup un voltigeur se place le doigt sur la bouche et montre à ses camarades le bandit qui débouche tranquillement du côté opposé; il embrasse sa femme d'abord, puis les petits marmots, et leur abandonne sa carnassière, dont ils étalent le contenu sur le gazon. Il les contemple en souriant, les embrasse de nouveau, et entre dans la cabane pour changer de vêtements, les siens étant mouillés par la sueur.

Êtes-vous allé au Jardin des Plantes, à l'heure où se jouent dans leur aquarium ces monstres de graisse tremblante que l'on appelle hippopotames, on ne sait trop pourquoi, attendu qu'ils ne ressemblent pas plus que vous et moi à des chevaux? Je sais quelqu'un qui n'y va jamais sans éprouver la tentation de leur faire avec un rasoir une incision profonde, depuis l'oreille jusqu'à la queue, pour voir ce qu'il en sortirait. Les voltigeurs éprouvent une tentation pareille en voyant les épaules nues de Serafino. Comme une balle y pénétrerait! Ils en ont l'eau à la bouche. Mais d'abord il est hors de portée; puis l'oiseau noir a dit : Vous le prendrez dans son lit. Et le sergent ne veut pas qu'on lui désobéisse.

Les voltigeurs et les gendarmes ont, par ordre, le cœur dur. Quant à moi, je l'avoue, bien que cet homme eût commis un crime, comme il n'en avait commis qu'un seul, auquel on ne songeait plus; qu'il n'y avait plus dès lors aucun inconvénient à le laisser dans l'oubli; comme d'ailleurs cet homme s'était, depuis plusieurs années, retranché de la société et menait une existence inoffensive, presque exemplaire, il m'eût fait peine de le tuer, et je crois bien que j'aurais pu viser trop haut.

Serafino allongeait tranquillement le bras pour saisir la chemise que lui a fait chauffer son épouse,

quand on entend retentir un coup de feu et siffler une balle... Qui a tiré? En s'amusant à viser pour rire les épaules du bandit, un voltigeur a touché la gâchette, et le coup est parti...

— Huit jours de salle de police! s'écrie le sergent Tenaroni, et en avant!

Vous croyez peut-être que Serafino commence par enfiler sa chemise et son pantalon? Pas du tout: il bondit et s'enfuit dans le costume officiel des princes de Vanikoro, après avoir toutefois cassé un bras au brave voltigeur Ceccaldi, lequel fut mis à la retraite.

Cependant cette aventure l'avait, non sans raison, jeté dans des transes mortelles. Il a évidemment été trahi, vendu, livré, et vendu pour de l'argent : car il ne se connaissait aucun ennemi ayant un intérêt personnel à sa perte. Ah! s'il savait le nom du misérable!... Mais cette question viendra plus tard. Le plus pressé est de se mettre à l'abri d'une surprise nouvelle. Il laisse provisoirement dans leur chaumière sa femme et ses enfants. Quant à lui, ses jours se passent dans les alarmes, ses nuits dans les anxiétés; il se défie de tout; il voit des ennemis partout; il tressaille au moindre bruit, ne couche jamais deux fois de suite au même endroit. Il est dans la position où se trouva le pauvre Robinson

Crusoë quand il découvrit pour la première fois dans son île la trace des festins affreux des cannibales.

Une telle existence, autrefois si douce, n'était pas supportable : aussi, après s'être sérieusement consultés, prennent-ils la résolution de se retirer en Balagne. Là, du moins, ils auront des parents et des amis, des protecteurs et des soutiens, et Serafino n'y est connu de personne. Le médecin lui-même consent à s'y transporter, pour négocier l'affaire avec la famille.

C'est dans cet intervalle que se produisit un de ces faits étranges, inouïs, incroyables pour quiconque ne sait pas l'influence qu'exerce sur certaines imaginations la réputation des bandits célèbres.

Serafino déjeunait au pied d'un chêne vert, tandis que, debout sur la pointe d'un rocher escarpé, Margarita interrogeait avec sollicitude les vents et l'horizon. Tout à coup apparaît à distance un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui porte à la bouche sa main droite, lève en l'air la crosse de son fusil, et demande la permission d'approcher.

— Pose tes armes, et au moindre mouvement tu es mort. Qui es-tu?

— Je suis d'Évisa. M...., le meilleur de tes amis, est mon père.

— Je te reconnais en effet.

— Que me veux-tu?

— On m'a raconté ta rencontre avec les voltigeurs. Si j'avais été là, ils ne t'auraient pas surpris. Je viens donc t'offrir mes services et partager tes dangers.

— Tu es bien jeune pour être contumace. Quel crime as-tu donc commis?

— Je ne suis point contumace, et n'ai commis aucun crime.

— Alors, mon ami, tu es fou : car il faut être fou pour préférer, de gaieté de cœur, à la douce et heureuse existence de la famille, les affreuses tribulations de la vie du bandit.

— Non, je ne suis pas fou. Que tu le veuilles ou non, je reste avec toi, je veillerai sur toi; et quand reviendront les voltigeurs, tu verras si mon cœur est ferme, si mon œil et mes bras sont sûrs.

— Encore une fois, je te comprendrais si tu étais contumace : laisse-moi donc tranquille et va-t'en.

— Ah! il faut être contumace? Eh bien! ce soir, je le serai. J'ai vu passer le médecin d'Otta; je vais m'embusquer sur sa route; je le tue, et me voilà bandit et contumace. Veux-tu me recevoir?

Que répondre à un tel raisonnement? Serafino cède, reçoit son serment dans les mêmes formes à peu près que Robinson reçut celui de Vendredi, et

daigne l'autoriser à quitter son nom propre, pour ne plus s'appeler que Serafinello (petit Serafino).

XXV

La dinde couveuse. — Maison de commerce. — Influence de Serafino. — Les deux guides. — Anecdotes.

Serafinello tint parole : sauf le Vieux de la Montagne, jamais peut-être souverain quelconque n'eut de serviteur plus dévoué; son admiration pour son maître était une sorte d'enthousiasme fanatique, qui n'eût pas reculé devant le crime et la mort.

Il s'attachait à lui comme son ombre, éclairant sa marche, fouillant le makis, sondant les cavernes. La nuit, sa préoccupation lui rendait le sommeil si léger, qu'au moindre bruit il se réveillait en sursaut. Le jour, armé de sa longue-vue, il ne quittait pas les hauteurs, pour découvrir les moindres mouvements de l'ennemi. Dans les rencontres avec les voltigeurs et les gendarmes, il se battait pour lui comme un lion, le couvrait de son corps, et lui sauva même la vie, en tuant un brigadier auquel il ne pouvait plus échapper. En un mot, on ne saurait mieux comparer le service qu'il remplissait à son égard, qu'à celui du

chien de berger tournant sans cesse autour de son troupeau.

Du reste, entre ces deux personnages, il existait de profondes dissemblances. Ainsi, Serafino était poli et de bonnes manières; il aimait la toilette, et, sauf l'irrégularité de sa position conjugale, sa conduite était, sous ce rapport, irréprochable. Serafinello, au contraire, se montrait grossier dans ses paroles, brutal dans ses actions; et sa licence, en fait de mœurs, le rendait odieux et redoutable aux environs.

Cependant la mission du médecin avait pleinement réussi en Balagne; et Margarita, gracieusement accueillie par la famille, s'était établie avec les siens au village de Zilia, son pays natal.

On s'étonnera peut-être qu'une famille qui se respecte, accueille de la sorte une femme qui n'est, après tout, qu'une épouse infidèle, avec le complice et les produits de son infidélité. Dans un contrat purement humain, les deux contractants s'engagent au même degré : si l'un vient à manquer à son engagement, l'autre par là même se trouve dégagé du sien. Vous m'avez, par exemple, vendu une maison pour cent mille francs, payables dans un an; mais, si vous ne me livrez pas la maison, qui peut dire que je ne suis pas dispensé de vous payer les

cent mille francs, et réciproquement? et si je ne les paye pas, quel est le principe supérieur de justice ou autre qui s'en trouvera blessé? Pas un.

Il n'en est pas de même pour le contrat de mariage, parce que, entre les deux conjoints, il se trouve un troisième personnage, qui est Dieu. Si l'un des conjoints manque à ses devoirs, il ne mérite pas, comme dit saint Basile, que l'autre soit fidèle aux siens; mais il n'en résulte pas pour celui-ci le droit de mal se conduire, attendu qu'il ne le pourrait sans heurter la loi de Dieu, dont rien ne peut dispenser, et qui dit formellement :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Trompée, humiliée, abandonnée par son mari, Margarita était à plaindre, avait droit de se plaindre; mais il ne lui était pas permis pour cela de fouler aux pieds ses devoirs; tout au plus cela lui créait-il des circonstances atténuantes. Toutefois, dans la pratique, l'opinion et les mœurs ont montré, ici comme ailleurs, beaucoup de tolérance à cet égard; et l'on n'a pas trop contesté à l'époux trompé le droit d'user de représailles. Les journaux sont constamment remplis d'arrêts des tribunaux qui constatent et confirment le fait.

Rentrée sous le toit paternel, comme une poule d'Inde longtemps perdue, qui revient tout à coup, suivie d'une troupe de dindonneaux, qu'elle a couvés dans les bois, Mme Serafino trouve personnellement ou reçoit de son mari la bonne idée de monter dans le village un petit commerce de mercerie et d'épicerie. Soit que cette innovation réponde à un véritable besoin, soit que les clients ne soient pas fâchés de faire la cour au mari dans la personne de la femme, le fait est que sa boutique est toujours pleine, et que son coffre s'enfle à vue d'œil.

Quant à Serafino, ne pouvant, pour diverses raisons, demeurer assis au comptoir, il se promène du village à la montagne et de la montagne au village, faisant, sans avoir l'air de s'en mêler, et faisant on ne peut mieux l'office de commis voyageur. Outre Serafinello, il s'était attaché Padovani et quelques autres menus bandits, afin de tenir tête à Massoni et d'augmenter son influence dans le pays.

XXVI

Influence de Serafino. — Ses terreurs. Mort des deux guides.

Ce n'était pas seulement sur les laboureurs et les bergers que s'étendait le prestige de Serafino; il se

faisait sentir beaucoup plus haut et plus loin.

Depuis son arrivée en Balagne, il s'était produit certains faits, meurtres, incendies et autres, auxquels, sans en avoir la preuve matérielle, on ne le croyait pas étranger : on savait qu'il aimait beaucoup l'argent, et que, pour s'en procurer, il était capable de bien des choses. D'autre part, ces formes voilées, ce caractère ténébreux, où personne ne pouvait lire, intriguait tout le monde, et faisait peur même à ses amis. Aussi aimait-on généralement mieux être bien que mal avec lui ; et, pour s'assurer ses bonnes grâces, il n'est pas de prévenances, d'égards, de platitudes même auxquelles on n'eût parfois recours.

Ceux qui avaient leur fortune à la campagne lui offraient des parties fines, remplissaient sa cave et son grenier de vin, d'huile et de fruits de toute espèce. Les gendarmes chargés de le poursuivre fraternisaient avec lui, fréquentaient son magasin, lui donnaient des avis; leurs officiers dînaient avec lui, tenaient ses enfants sur les fonts du baptême. Les juges de paix et les membres du tribunal de Calvi, les jurés et la cour de Bastia n'étaient pas, dit-on, insensibles à ses recommandations. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que cet aplatissement universel devant un criminel ne fut pas l'affaire d'un moment, mais dura près d'un quart de siècle !

Pendant plus de vingt ans, Serafino régna sur la plus belle province de la Corse, plus réellement, à coup sûr, que certains monarques ne règnent sur leurs États.

Les choses en étaient là, quand les sanglantes vengeances de l'ex-voltigeur Michelini et l'arrivée du farouche Massoni vinrent tout à coup obscurcir ce ciel depuis si longtemps pur et sans nuages.

Avec son esprit droit et pénétrant, Serafino a bientôt fait de comprendre que la présence de ces deux hommes va attirer sur la Balagne l'attention de l'administration et tous les efforts des gendarmes, des voltigeurs, de la troupe de ligne; et que, cela étant, il devient impossible que ces mouvements se produisent sans agiter l'air autour de lui, sans que son nom soit prononcé, sans que l'édifice si laborieusement élevé de sa puissance et de sa sécurité soit compromis. Il n'ignore pas, d'autre part, que, si les flots et les vents sont changeants, la faveur publique est variable aussi; qu'elle aime le bruit et l'éclat, élève capricieusement et précipite ses idoles, donne et retire sans raison la popularité; qu'il est dès lors à craindre que Massoni et l'autre ne s'emparent des esprits et ne lui enlèvent les sympathies publiques; tandis que, s'ils venaient à périr, le si-

lence et le calme renaîtraient aussitôt, et tout retomberait dans l'état primitif.

En conséquence, au lieu de s'associer aux deux autres bandits pour la défense commune, il s'aboche, par l'entremise d'un de ses frères, qui est gendarme, avec le chef de la force armée, et s'engage, moyennant certaines conditions, à les livrer morts ou vifs tous les deux. C'était promettre beaucoup, car Massoni et Michelini n'étaient pas d'humeur à se prêter aux petits arguments de Serafino, et longtemps encore il sera vrai de dire :

Qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

Du reste, le seul danger que court Serafino n'est pas de ne pouvoir accomplir sa promesse ; il doit craindre surtout la vengeance de ses terribles ennemis, quand ils sauront l'infâme marché dont ils ont été l'objet. Il ne se fait d'ailleurs aucune illusion à cet égard : perfide et traître, il ne voit partout que des traîtres et des perfides; vendeur de ses semblables, il se croit vendu par eux, et se fie à peine à ses enfants et à sa femme. Sa vie n'est qu'une transe perpétuelle, et il tremble de la perdre ; et lui qui donne si aisément la mort aux autres, il a peur de mourir ! Il en était là, quand une circonstance im-

prévue vint, comme à plaisir, augmenter ses terreurs.

Un soir, il avait quitté la montagne pour voir sa famille, chose qu'il ne se permettait plus que rarement. Soit inquiétude naturelle, soit pressentiment secret, il ne pouvait, ce soir-là, tenir en place. Vingt fois il allume sa pipe et la laisse s'éteindre; il se lève et s'assied sans raison, ouvre la porte et la referme; toujours il veut s'en aller, et ne s'en va jamais; il a peur de partir, il a peur de rester... Enfin, sur le coup de onze heures, il se dresse brusquement, ordonne à ses deux guides de rester, et s'en va tout seul.

Il n'était pas à cinq cents mètres de distance, que les voltigeurs de Speloncato arrivent au pas de course, entourent le village, fouillent avec un soin minutieux justement la maison qu'il vient de quitter. Convaincu que ses deux guides l'ont trahi, il les fait comparaître le lendemain, et leur brûle la cervelle, sans autre forme de procès. Vous vous plaignez des lenteurs de la justice ordinaire; que dites-vous de ces procédés-là?... Et les malheureux étaient justement innocents! ce n'était pas lui, c'était Michelini que cherchaient les voltigeurs.

Quand il en eut la preuve, il pleura, soupira, se frappa la poitrine, mais inutilement : les deux morts ne bougèrent pas! Toutefois, ne pouvant les ressus-

citer, il pensa qu'il ne serait pas inconvenant d'indemniser les vivants : il se chargea de l'éducation des enfants, et assigna aux deux veuves une pension convenable, qui leur fut exactement payée tant qu'il vécut. D'où toutefois il suit que le métier de guide n'avait pas que des charmes.

A partir de ce jour, pour donner des gages à l'autorité, il entreprend contre Massoni et Michelini une campagne ténébreuse, et couvre tout le pays de filets et d'espions. Il est d'autant plus furieux, que Massoni vient de lui jouer un tour pendable, en faisant annuler, par la cour de Bastia, un jugement que lui Serafino avait obtenu du tribunal de Calvi, en faveur d'un de ses protégés. Dans cette lutte suprême, il n'est pas un contre deux, comme on serait tenté de le croire : grâce à la force publique, qui le soutient, il combat toujours dix contre un. Traqués nuit et jour à outrance, ses rivaux n'ont pas le loisir de se retourner contre lui.

La fortune donc semble se déclarer en sa faveur. A force de ruse et de finesse, il parvient à tuer plusieurs parents de Michelini, attire Massoni dans une embuscade, le blesse de sa propre main, et celui-ci n'échappe à la mort que par une sorte de prodige.

XXVII

Changement de résidence. — La bonne femme. — Les Frères des Écoles.

Dans l'intervalle, il entretient les meilleurs rapports avec la gendarmerie, et lui fait donner des renseignements par son frère, auquel il espère de la sorte être utile. En outre, craignant que sa famille ne soit attaquée dans le village qu'elle habite, il lui ordonne de se transporter immédiatement à Calvi, avec le magasin et les marchandises, pour y installer leur double commerce. Et dès que le déplacement est fait, les clients s'y précipitent; les affaires prennent un développement inattendu. Quand les autres commerçants dorment à leur comptoir ou bâillent sur leur porte, Mme Serafino ne sait auquel entendre, vide ses rayons, remplit son coffre des deux mains; et, quand ses confrères vendent à crédit, on la paye toujours comptant. De plus, on l'accable de politesses; nul ne se permettrait d'aller à Marseille, sans avoir pris ses commissions.

Deux petites anecdotes, pour montrer, sous tous ses aspects, cet étrange caractère, composé, comme tant d'autres, de bonnes et de mauvaises qualités.

Un jour, dans les forêts de Calenzana, il rencontre une pauvre vieille femme, s'en allant clopin-clopant, courbée sous un fagot de bois évidemment trop lourd pour elle.

— Quel âge avez-vous, lui dit-il, ma bonne femme?

— Soixante-et-dix ans passés.

— Vous êtes donc seule en ce bas monde, pour vous trouver réduite à de pareilles corvées? vous n'avez ni fils ni fille, qui puissent vous donner du repos et du pain?

— Mon mari est mort depuis dix ans; mais j'ai deux fils, mariés l'un et l'autre : c'est pour eux que je travaille.

— Et que font-ils, eux?

— Ils jouent la scopa, et ne sont pas contents si je n'apporte pas chaque jour mon fagot.

— Ah! ils jouent et ne sont pas contents! Eh bien! voilà pour vous une pièce de vingt francs. Menez-moi vers eux et donnez-moi votre fardeau : il me sera moins lourd qu'à vous.

Arrivé au village, il fait comparaître devant lui les deux fils ingrats, et leur dit :

— Comment! malheureux! voilà celle qui vous a donné le jour, vous a nourris de son lait, s'est imposé pour vous tant de privations et de peines : voilà votre mère, en un mot!... Tant qu'elle a été jeune,

vous avez trouvé bon qu'elle travaillât pour vous ; et maintenant qu'elle est vieille et sans force, vous n'avez pas le courage de lui rendre un peu de ce qu'elle vous a donné ! Vous l'envoyez au bois, et vous jouez la scopa !... Eh bien ! regardez-moi, enfants dénaturés... Je suis Serafino. Vous serez surveillés ; et si jamais j'apprends que vous l'accabliez de travaux et ne la traitiez pas comme elle le mérite, c'est moi qui me charge de vous rappeler au respect du quatrième commandement de Dieu.

Des sept jours de la création, il n'en est pas, y compris le dimanche, qui soit plus populaire dans les écoles que le *Jovis dies* (jeudi). Ce jour-là, professeurs comme élèves prennent la clef des champs, et s'en vont, chacun à sa manière, se délasser des fatigues de la semaine.

Quelques-uns s'imaginent que ceux-là seuls se fatiguent et ont droit au repos, qui se livrent aux travaux manuels ; quant aux professeurs, aux écrivains, aux hommes de plume, ce sont des fainéants et des sinécuristes, qui gagnent leur argent sans rien faire, et n'ont qu'à se reposer. C'est une grave erreur.

Grâce au mouvement et à l'agitation perpétuelle de ses membres, le sang, chez celui qui travaille des mains, se conserve pur et limpide ; les muscles et les

nerfs, sauf le cas d'excès, ne font que gagner en souplesse et en vigueur; l'estomac et les autres grands organes fonctionnent sans difficulté; le cerveau se repose et chôme; la santé se maintient régulière et solide; la mort vient lentement et presque sans infirmités.

Chez les hommes d'enseignement et d'étude, il n'en est pas de même. Là, faute d'exercice corporel, le sang épaissi circule péniblement; les muscles et les nerfs se rouillent; l'estomac digère mal; la poitrine se fatigue; le cerveau surmené se trouble ou se dessèche; les maladies les plus diverses et la mort viennent au pas de course. Allez donc consulter le nécrologe des Frères des Écoles chrétiennes : vous y verrez que, sur cent qui s'en vont à la fleur de l'âge, soixante au moins meurent de la poitrine ! Démembrez la triste population des maisons de santé et des maisons de fous; et vous verrez, des travaux de l'esprit et du corps, quels sont ceux qui en fournissent le plus grand nombre.

Les Frères des Écoles, comme tous les professeurs, ont besoin du repos du jeudi; et partout, mais notamment en Corse, ils sont renommés par la longueur et les excentricités de leurs courses. Certain jeudi donc, munis de leurs bottes de sept lieues, ceux de Calvi faisaient du côté de Monte-Longone leur promenade

accoutumée, quand tout à coup, après avoir près de deux heures grimpé à travers des roches abruptes, ils se trouvent au milieu d'une troupe d'hommes barbus, armés des pieds jusqu'à la tête.

On a beau être confessé de la veille et avoir son passeport en règle, on n'est généralement pas pressé de mourir; à la moindre apparence de danger, la nature fait un bond en arrière. Les chers Frères firent ce bond; ce que voyant, un des bandits, qui semblait de garde, les conduit vers le chef de la bande, lequel, mollement étendu à l'ombre d'un hêtre touffu, se livre en ce moment aux âpres douceurs de la pipe.

— Que cherchez-vous ici? leur dit-il d'une voix tonnante.

— Sire, répondent-ils, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que seul le hasard oublieux
Nous a conduits dans ces hauts lieux.

— Mais enfin, que venez-vous faire ici?

— Chercher l'air pur, les rayons du soleil, l'ombre des grands arbres, les vastes horizons, les sublimes spectacles de la nature.

— Il n'y a pas là de quoi faire un bon dîner.

— Nous cherchons l'oubli des travaux de la veille, et la force de recommencer demain.

— Vous n'êtes donc pas des espions, venant surprendre mes secrets, pour les livrer à la gendarmerie?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! moi, je suis Serafino... Voyez-vous le pivert qui grimpe après le tronc de cet arbre... pan!... le voilà mort. Autant vous en arrivera, si vous avez le malheur de me trahir.

— Ne craignez rien.

— Combien gagnez-vous donc, pour abandonner votre pays et votre famille et venir faire ici

Le plus triste métier qui soit en ce bas monde?

— Un franc trente-six centimes par jour; sur quoi nous avons à payer la chaussure, le vêtement, etc.

— Vous êtes fous, mes bons amis. Est-ce que vous n'en auriez pas plus de quitte à casser des cailloux le long des grands chemins?

— Sans doute, si nous cherchions ici-bas notre récompense.

— Bref, quel est celui d'entre vous qui est le supérieur?

— Il est resté à Calvi.

— Est-ce que par hasard ce serait un de ces hommes doux, très doux, excessivement doux pour eux-mêmes, et très durs pour les autres?

— Au contraire, il est pour nous d'une bonté sans

égale, et garde toujours pour lui le plus pénible.

— A la bonne heure! car, s'il en eût été autrement, je me serais chargé de le faire changer de système : j'ai le despotisme en horreur.

Voyez-vous Serafino protégeant le curé contre son évêque, le vicaire contre son curé, le frère contre son supérieur! Mais, si ces deux faits ont un léger parfum de chevalerie et de justice, en voici un qui forme un triste revers à la médaille.

XXVIII

Mort de Serafinello.

Serafino, comme nous l'avons dit, avait dans la gendarmerie de Calvi un frère, qui rendait à l'administration et à lui les plus grands services. Mais ce frère, moins désintéressé que les Ignorantins, n'entendait pas travailler que pour la gloire et le roi de Prusse; il aurait voulu l'épaulette. Malheureusement, elle était trop verte, son défaut d'instruction ne lui permettant pas d'y atteindre alors : d'après de sages conseils, il s'était rabattu sur la croix des braves, pour laquelle suffisait un coup d'éclat. Toutefois, il était impatient de voir rougir sa boutonnière, et ne rencontrait jamais le bandit sans lui

dire : *Frère, mon cher frère, quand est-ce que je vais avoir la croix?* Et, comme le pasteur Aristée, il lui adressait une foule de lamentations, qui n'étaient pas sans fondement.

Serafino avait trop d'esprit pour n'en pas sentir la justesse ; mais comment faire, Massoni et Michelini refusant obstinément de se prêter à ces petites combinaisons fraternelles? Enfin, après avoir bien cherché dans sa tête, il se frotte les mains et s'écrie comme Archimède : *Eurêka! eurêka!* Et qu'a-t-il trouvé?... Écoutez.

Le lendemain, il prend à part Serafinello et lui dit :

— Jusqu'où puis-je compter sur toi?

— Jusqu'à la mort.

— Eh bien! écoute. Il y a pour cette nuit une expédition importante, où nous allons tous deux jouer notre vie ; elle exige le plus profond silence : Padovani lui-même n'en saura rien.

— Ne sais-tu pas que je aussi discret que la tombe?

— Il suffit. Nous partons à dix heures.

Ils vont du côté de Monte-Grosso, à travers des rochers qui tantôt montent vers la nue, tantôt descendent vers l'abîme. Après deux heures de cette marche impossible :

— Halte ! dit Serafino : nous sommes arrivés. Vois-

tu, vers la droite, ce rocher qui couvre une grotte profonde?

— Je le vois.

— Mes deux ennemis y dorment en ce moment. Au point du jour, selon leur habitude, ils iront se laver à la source voisine. Moi, blotti dans ce coin, je tirerai sur le plus grand; toi, caché dans ces broussailles, tu tireras sur le plus petit.

— C'est entendu et fait.

A ces mots, le pauvre Serafinello se dirige vers son poste, lorsqu'une balle lui passe entre les épaules et l'arrête tout court.

A la place de Serafino, qui disparaît, arrive son frère le gendarme, qui tue une seconde fois le misérable avec une balle de calibre, appelle son camarade, qu'il a posté loin de là, et s'attribue hardiment la destruction du bandit.

Sans doute, il devait être fastidieux pour Serafino de s'entendre sans cesse crier aux oreilles : *Frère, mon cher frère, quand est-ce que je vais avoir la croix?* Mais était-ce une raison pour commettre le plus atroce des forfaits? pour assassiner traîtreusement le plus dévoué de ses amis, qui lui avait sauvé la vie à lui-même? Est-ce qu'en décollant saint Jean-Baptiste, Hérode cessa d'être criminel, parce qu'il avait promis sa tête à une misérable danseuse? est-

ce que, en immolant leur fils et leur fille, Idoménée et Jephté furent innocentés par l'imprudente promesse qu'ils avaient faite? Quelles que soient les circonstances qui l'entourent, l'homicide est toujours criminel, parce qu'il est écrit :

Homicide point ne seras
De fait ni volontairement.

Quant à Serafino, il sort au point du jour de sa retraite ordinaire, et donne les marques d'une extrême colère et du plus violent désespoir lorsque Padovani lui annonce la mort de Serafinello. Mais, quelque habilement qu'eût été ourdie cette infâme machination, personne ne s'y laissa prendre l'horrible vérité ne tarda pas à être connue : la croix, pour cette fois, tomba dans l'eau sans retour; et Serafino se fit une triste note auprès de ses amis, de ses compagnons et de ses guides.

XXIX

L'abbé Seta. — Lettre de Serafino. — Sa mort.

Vous connaissez maintenant l'homme auquel Massoni dispute l'empire de la Balagne. S'il vous est agréable d'avoir un échantillon de son orthographe

et de son style, nous sommes heureux de vous l'offrir.

L'abbé Seta, vicaire d'une des paroisses de Paris, avait eu la bonne fortune d'acquérir de l'État un domaine de deux à trois cents hectares, dans le splendide désert de Galeria. Comme il arrive parfois aux biens nationaux, ce domaine était dans un merveilleux état d'abandon : personne ne s'en occupait ; de temps immémorial, seuls, les troupeaux du Niolo, chassés de leurs montagnes par les neiges, y descendaient passer l'hiver, et s'y comportaient exactement comme s'ils eussent été chez eux.

Devenu propriétaire, l'abbé Seta, naturellement, prétend être maître chez lui, et signifie aux bergers du Niolo d'avoir à respecter son territoire ; mais ceux-ci font semblant de ne pas comprendre, et continuent leurs errements. N'osant seul entrer en lutte avec une population à moitié sauvage, M. Seta s'adresse à l'administration, pour qu'elle lui garantisse la paisible jouissance de ce qu'elle lui a vendu. L'administration décide qu'une brigade de gendarmerie sera installée dans ces parages ; et, comme à une brigade il faut une caserne, il est convenu que les ruines du vieux château vont être immédiatement restaurées dans ce but.

A cette nouvelle, les bergers du Niolo entrent en

rumeur, pour défendre ce qu'ils nomment aussi leurs droits. L'abbé Seta s'est adressé au préfet; ils se mettent sous la protection de Serafino. Massoni et Michelini avaient été tués par le voltigeur Muzelli; Serafino lui avait envoyé ses félicitations, comme Napoléon, quand il disait à sa grande armée : — *Soldats, je suis content de vous!* et depuis lors, il se regardait comme le premier bandit de la Balagne, et peut-être de la Corse entière; mais il ne se dissimulait pas non plus qu'il courait beaucoup plus de dangers qu'auparavant. L'établissement d'un poste de gendarmerie à Galeria le contrariait particulièrement : il fut heureux d'associer ses intérêts à ceux des gens du Niolo.

C'est à cette occasion qu'il écrivit à M. Seta la lettre que voici :

« De mon séjour inhospitalier, 15 juin 1852.

« Signor Seta,

« Malgré que l'on me donne le nom de malfaiteur, je n'ai jamais fait de mal à personne sans une juste cause et sans le prévenir. — (et Serafinello?) — Je veux agir de même avec vous. Donner l'hospitalité à mes ennemis, c'est m'offenser : c'est pourquoi, ou cessez de faire la caserne, ou vous encourrez mon

indignation. Ainsi, le 1er juillet, votre domaine sera donné en ferme au soleil, et vous aurez à vous garder de mon fusil. Dieu veuille que je ne vous rencontre plus jamais!

« SERAFINO BALTINI. »

Cette lettre n'était pas de nature à donner aux travaux une grande impulsion; il est même probable qu'ils auraient eu à subir un temps d'arrêt plus ou moins long, si la mort du bandit ne fût venue changer la face des choses. Bien que cette mort soit de plus d'un an postérieure à celle de Massoni, nous allons la placer ici, pour n'avoir plus à y revenir.

Poussé à son tour l'épée dans les reins, depuis surtout le meurtre de Serafinello, Serafino avait vu emprisonner sa femme et ses parents, en vertu de la loi contre les receleurs. La colère qu'il en ressentait était telle, qu'il en proférait hautement des menaces de mort contre des personnes importantes de Calvi et des environs. Ces personnes, naturellement, cherchaient à se défendre, en lui coupant ses relations et le mettant dans l'impuissance de nuire.

Il existait dans la contrée une maison isolée, ouvrant d'un côté sur la montagne et la forêt, de l'autre sur la vallée : c'était un gîte aussi commode que sûr pour un bandit. Mais Serafino n'osait entrer

en relation avec ceux qui l'habitaient, parce que dans le temps il avait tué deux de leurs proches parents. Un jour pourtant, suivi de son fidèle Padovani, il se hasarde à entrer, et demande vivres et assistance. Le patron de la case, que nous nommerons Rostolano, les accueille poliment, et leur donne des vivres pour trois jours. Ils y reviennent plusieurs fois, et finissent par croire qu'il a oublié le passé. Mais, tout en lui confiant ses projets de vengeance et le nom de ses futures victimes, le bandit tient toujours son fusil armé, défend à qui ce soit de sortir de la maison, tant qu'il y est, de le suivre quand il s'en va : en un mot, il est toujours sur ses gardes.

Dès qu'il sait ce qu'il voulait savoir, Rostolano se rend de nuit à Calvi, avertit deux des personnes menacées, dont l'une, alors substitut, est aujourd'hui sénateur, et, moyennant une forte somme d'argent, s'engage à attirer Serafino dans une embuscade, ou à le tuer de sa propre main. Reste à trouver et à saisir l'occasion favorable.

Au commencement de juillet, Serafino reparaît et dit à Rostolano :

— Connais-tu quelqu'un à Calvi?

— Personne.

— Tu mens! car je sais que tu y as un compère.

— Ce compère est de l'Isle-Rousse, et n'habite Calvi que depuis peu de jours.

— Il faut que tu me rendes deux grands services.

— Quels services?

— D'abord, il faut que tu parles à ton cousin N... afin qu'il fasse décorer mon frère, en lui faisant tuer le bandit Duriglio. Cela dépend de lui.

— En quinze jours ce sera fait.

— Et moi, si tu as des ennemis personnels, je me charge en retour de t'en débarrasser... En outre, voilà deux lettres pour G... et B..., mes deux plus grands ennemis. Tu les jetteras en passant, à la poste de Calenzana, avant dix heures : elles seront à Calvi plus tôt que toi. Dans l'après-midi, tu iras voir G... et B..., qui te parleront nécessairement de mes lettres; et tu me rapporteras mot pour mot ce qu'ils auront dit.

— On ne peut aller ainsi brusquement chez des gens que l'on ne connaît pas : ils me prendront pour un espion, et me feront arrêter.

— Tu inventeras un prétexte...

— Tu as raison : nous les prendrons par la bouche. Demain, si tu veux, nous allons nous mettre en chasse, avec Padovani et mon cousin. C'est bien le diable si, à nous quatre, nous n'abattons pas deux grosses pièces; et aussitôt je les porte à ces mes-

sieurs. Connu ou non, quand vous avez à offrir un mouflon ou un cerf, vous êtes toujours certain de recevoir bon accueil.

— Bravo! Eh bien! nous ferons ainsi.

Pendant la nuit, Rostolano envoie l'un de ses enfants vers le maréchal des logis de Calenzana, pour lui dire de se porter avec toute sa brigade à la fontaine de Valle-Nera, de s'y embusquer, et d'attendre les bandits, qui viendront demain s'y offrir à leurs coups.

Le jour pointait à peine, que les quatre chasseurs se trouvaient au rendez-vous. Mais Serafino, qui semblait se préoccuper de ses compagnons beaucoup plus que du gibier, les faisait marcher à sa gauche, sous les canons de son fusil toujours armé.

— Pourquoi cette défiance? dit le plus jeune. Si tu as peur de nous, séparons-nous et marchons à distance : car, dans de pareils chemins, il suffit d'un faux pas pour faire partir les deux coups et nous tuer.

— L'humidité de la nuit a mouillé mon fusil; je le tiens armé, pour que le soleil sèche le piston.

On déjeune dans la grotte de Morsato, bien connue de la bande Massoni. Après deux ou trois pipes, Padovani s'endort près du cousin, qui, de son

côté, fait semblant de ronfler. Serafino dit alors à Rostolano :

— Et toi, tu ne veux pas dormir?

— Je n'ai pas sommeil.

Et, penchant la tête sur son épaule, le bandit tient sur sa poitrine son fusil armé des deux coups. Son œil s'entr'ouvre de temps en temps, pour surveiller son voisin. Après la sieste, on se sépare : Padovani et le cousin prennent le versant gauche; Serafino et Rostolano, le versant droit de la montagne, pour se réunir à un point convenu, et de là descendre coucher à la fontaine de Valle-Nera.

Chemin faisant, les deux premiers tirent une famille de mouflons et la manquent. Rostolano voit passer à deux pas de lui une biche, ferme les yeux et la laisse filer.

Cependant le soleil baisse, et Valle-Nera est encore loin. Serafino arrête la marche, parce qu'il a peur des ténèbres et ne veut pas voyager de nuit. On campe donc à un endroit nommé Montanajo, près d'un petit bois où se trouve une excellente source. On commence par amasser des tas de bois mort, qui abonde partout, et l'on allume un grand feu. Serafino s'assied en s'appuyant d'un rocher, enlève le fusil de Rostolano, et le place près de sa tête, debout avec le sien; Padovani s'empare de celui

du cousin, qu'il dépose avec le sien sur le gazon.

— Puisque la chasse n'a pas été heureuse, dit Serafino, demain, avant le jour, tu partiras pour Calvi avec mes lettres, et feras exactement tout ce que je t'ai dit. Padovani et moi, nous irons sur la montagne de Calenzana, où j'ai à voir quelqu'un. En attendant, allez chercher de l'eau fraîche : celle de nos gourdes est tiède.

Les deux cousins prennent les quatre gourdes et s'en vont. Rostolano dit à l'autre :

— L'embuscade est manquée : nous n'irons pas à Valle-Nera; les gendarmes ne pourront le tuer. Mais ce qu'ils ne peuvent pas, c'est à nous de le faire. Le moment est critique; écoute-moi. Dès que j'allongerai les bras, en disant : *Dieu, qu'il fait froid!* tu te jettes brusquement sur les fusils de Serafino, et moi sur ceux de Padovani; tu tires sur Padovani, et moi sur Serafino.

— Entendu et compris.

Pendant le manger, le bandit revient sur ses projets de vengeance, et déclare que, puisqu'on veut le pousser à bout, il sera lui-même impitoyable, et n'épargnera plus ni les petits ni les grands. Les deux cousins applaudissent, et l'encouragent dans ses desseins homicides.

Cependant la nuit s'écoule. Serafino, toujours

sur ses gardes, résiste à la nature et ne ferme pas l'œil... C'est alors que Rostolano imagine, sous prétexte qu'il fait froid, de jeter dans le feu une énorme quantité de bois, espérant que l'excès de la chaleur va le forcer à changer de place et à se découvrir. C'est en effet ce qui arrive. Le signal convenu est donné : Padovani reçoit deux balles; Serafino en reçoit une et tombe.

— *Ahimé!* s'écrie-t-il en se roulant par terre, je suis mort! Ah! brigand, voleur, scélérat, que t'ai-je fait pour m'assassiner de la sorte?

— Tu as tué deux de mes proches parents, et tu veux tuer mes meilleurs amis.

— On me l'avait bien dit de me défier de toi..... *O Madona!* pourquoi n'ai-je pas suivi ces conseils?

Cependant la bourre avait mis le feu à ses habits : le misérable brûlait tout vif.

— Approche donc! viens éteindre le feu qui me brûle.

— Non! je veux que tu brûles en ce monde et en l'autre, assassin de mes parents et de mes amis!

— Alors, par charité, achève-moi!

— Non! les gendarmes vont venir, et je veux que tu meures sous leurs yeux.

— Barbare, tu veux encore m'imposer cet outrage? Achève-moi et tire dans la tête....

Pan!... le coup part : la Balagne était délivrée du plus ombrageux des despotes... A ce moment, Padovani, qui s'est tenu jusque-là immobile, commence à se lamenter à son tour.

— O Pietro, viens bander mes plaies.

— Que le diable les bande, s'il lui plaît! je ne suis pas ton médecin.

A ces mots, Padovani prend son fusil; mais le coup part en l'air, et n'atteint personne. Craignant alors de recevoir un second coup, il se cache la tête derrière une pierre et meurt.

Telle fut la fin de cet homme, pour lequel ses concitoyens, à travers leurs erreurs et leurs préjugés, n'ont pas craint de profaner le nom de *Grand*. S'il fut grand, ce fut par le crime : non que la nature lui eût refusé certaines qualités marquantes; mais il en fit un détestable usage. S'il se fût trouvé jeté dans la politique, il eût été,

Si parva licet componere magnis,

de l'école de Louis XI, avec lequel il avait plus d'un point de ressemblance.

Quant à cette manière de se débarrasser des bandits, on ne voit pas trop jusqu'à quel point la justice et la légitimité en sont incontestables. Assurément, on ne peut leur laisser le champ libre, et abandonner

à leurs fureurs une partie de la population. La société doit aide et protection à tous ses membres ; mais les moyens ne lui manquent pas pour atteindre ce but : elle a la force armée, gendarmes, voltigeurs, troupe de ligne, chargés de les poursuivre, de les détruire au besoin ; elle a des lois sévères, qu'elle peut multiplier et rendre plus sévères encore, soit contre les bandits eux-mêmes, soit contre leurs familles, leurs protecteurs et leurs guides. Ces mesures sont suffisantes : qu'elle les emploie, elle est dans son droit. Mais pousser, par l'appât de l'argent, des hommes à circonvenir, trahir, vendre, assassiner même d'autres hommes, qui leur sont parfois étrangers, on ne comprend pas bien comment on démontrerait que de tels actes sont conformes à la justice et à la morale ; et parmi ceux qui les inspirent et qui les payent, il est permis de douter qu'il s'en trouve beaucoup qui consentent à s'en avouer les auteurs, à en prendre hautement la responsabilité.

La mort de Serafino fut un événement pour la Balagne et pour la Corse. On la raconta de diverses manières. Elle fut naturellement attribuée à la gendarmerie ; des galons, des épaulettes et des croix furent distribuées ; mais on était si peu d'accord sur les circonstances, qu'il s'en éleva un conflit entre le

général de division et le préfet. De ces différentes versions, c'est la nôtre qui est la bonne; il n'y manque que les noms propres et les signatures, qu'il nous serait aisé d'y ajouter.

Cet épisode terminé, revenons à Massoni.

XXX

Massoni et le berger Frassetto.

Au moment où nous l'avons laissé, Massoni venait d'organiser sa bande, et luttait avec énergie contre la force publique, qui le poursuivait en plein soleil, et Serafino, qui lui tendait des pièges dans l'ombre. Plus que jamais il avait besoin de guides fidèles; et il fallait les combler de bienfaits pour se les attacher.

Parmi eux, il s'en trouvait un, nommé Frassetto, du village de Casamaccioli, qui le servait avec un dévouement sans égal. Fallait-il, de nuit et de jour, courir à Bastia, Corte, Ajaccio, par la neige et la canicule; surveiller les ennemis, s'introduire dans les mairies et les casernes; jouer, en un mot, pour lui, sa liberté et sa vie? cet homme était toujours prêt, ne se plaignant jamais, ne reculant jamais, ne réclamant jamias rien.

Droit et généreux par nature, Massoni ignore l'in-

gratitude; d'autre part, il lui paraît de bon exemple et de bonne politique de récompenser dignementcet homme. Mais que faire pour lui? que lui donner?... Là est le point difficile : car il n'a ni or, ni argent, ni emplois, ni dignités à lui offrir. Sans doute, si, escorté de ses cinq aides de camp, il se présentait chez les receveurs des finances, et demandait les clefs de la caisse, il pourrait, comme plusieurs l'ont fait, doter royalement ses amis; mais, par un remarquable contraste, ces hommes qui sautaient à pieds joints par-dessus le cinquième commandement de Dieu, s'inclinaient généralement devant le septième : ils répandaient avec fureur le sang de leurs semblables, et se faisaient scrupule de leur mettre la main dans la poche.

Vous eussiez donc été embarrassés; moi aussi. Massoni ne l'est pas du tout : en pareil cas, le bandit a toujours à sa disposition un procédé, simple autant qu'ingénieux, dont il ne se fait pas faute d'user.

Frassetto a une fille de seize ans, sage et belle comme un ange : jamais vous n'avez vu plus belle taille, plus belles dents, plus beaux cheveux, plus beaux yeux. Mais, hélas! Ceccina n'a d'autre fortune que sa beauté; et il n'en est pas dans le Niolo comme à Cargese : les filles ne se marient pas sans dot.

Celle-ci donc, malgré tout son mérite, n'a d'autre perspective que d'épouser un berger grossier et brutal. Heureusement Massoni est là, pour corriger les caprices de la nature et les erreurs du sort.

Au village d'Albertacci, voisin de Casamaccioli, se trouve un riche propriétaire, nommé Leopardi, qui n'a lui-même qu'un fils de vingt-deux à vingt-trois ans.

— Voilà mon affaire! se dit Massoni : je vais le donner pour mari à Cecchina, faire d'un seul coup deux heureux et m'acquitter envers Frassetto.

Il s'en va donc trouver le père, et, du ton le plus sérieux du monde :

— Vous avez un fils, dont on dit le plus grand bien, et auquel pour ma part je porte le plus vif intérêt. La preuve, c'est que je me suis préoccupé de son établissement, la chose, vous le savez, la plus importante pour un jeune homme.

— Vraiment! mais il me semblait que ce sont là des affaires qui ne concernent que les parents.

— Je lui ai trouvé la femme la plus parfaite, et à vous la belle-fille la plus accomplie qu'il soit possible d'imaginer.

— Et quelle est cette merveille?

— La fille unique de mon ami Frassetto.

— La fille de Frassetto!... Vous riez ou vous êtes

fou! Frassetto ne possède que quatre chèvres et trois rochers; et mon fils est le meilleur parti du canton : ce mariage est impossible.

— Impossible!... et moi, je vous dis qu'il se fera, parce qu'il me convient.

— Et moi, je vous dis qu'il ne se fera pas, parce qu'il ne nous convient en aucune façon.

— Il se fera, parce que je le veux; et vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte pour résister à mes volontés.

— Jamais.

— Jamais!

— Jamais.

— C'est votre dernier mot?

— Le dernier.

— Eh bien! voici le mien.

Et, d'un coup de fusil, il l'étend à ses pieds. Immédiatement averti, le fils accourt pour défendre son père; il subit le même sort.

— Qu'as-tu fait, malheureux? lui dit Arrighi. Jusqu'à présent, nous avons pu exciter la terreur; mais du moins on n'avait pour nous ni horreur ni mépris. Aujourd'hui, en assassinant ces deux hommes sans raison ni prétexte, tu attires sur nous l'exécration publique; tu décourages nos amis et multiplies nos ennemis, déjà bien assez nombreux. Qui t'a

donné le droit d'intervenir dans les affaires des familles, de les régler selon tes caprices et contre leur volonté? Qu'est-ce que cette manie de faire le généreux, et de payer ses dettes aux dépens d'autrui? Sans doute, tu n'étais pas de sang-froid; mais depuis quand l'ébriété excuse-t-elle et autorise-elle le crime? Sachant que les liqueurs fortes et le vin font de toi une bête féroce, tu aurais dû depuis longtemps y renoncer sans retour : on te l'a dit assez souvent. Pour moi, j'en suis tellement indigné et humilié, que, malgré l'affection que je te porte, je me sens prêt à te quitter, pour aller ailleurs cacher ma honte.

La colère étant passée avec le vin, Massoni témoigne le plus violent regret, demande pardon à ses camarades, les supplie en pleurant de ne pas le quitter, promet de ne plus jamais boire à perdre la raison. Ce qu'avait voulu faire Massoni, n'était pas sans exemple : j'ai connu, pour mon compte, bon nombre de mariages contractés dans ces conditions, sous l'influence des bandits. En 1852, lors de la suppression du banditisme, ils furent presque tous annulés, comme n'ayant pas été libres; les femmes répudiées reçurent une indemnité plus ou moins forte.

Si, grâce à la terreur qu'ils inspiraient, les ban-

dits se croyaient le droit de disposer des personnes, à plus forte raison ne se gênaient-ils pas pour disposer des biens, quand ils avaient intérêt à le faire. J'ai connu et je connais encore un homme, auquel deux bandits offrirent la main de leur sœur, avec une assez jolie dot, composée de bois, de champs et de vignes. Le contrat fut passé, signé, enregistré; et la donation, faite selon toutes les règles.

Or, peu de jours après le mariage, le donataire, naturellement, introduit dans les biens qu'on lui a donnés des travailleurs et des bêtes de labour, quand un homme se dresse devant lui et lui dit :

— Où allez-vous? que faites-vous ici?

— Je viens travailler mon bien.

— Votre bien! Apprenez, mon bon ami, que ces champs, de père en fils, nous appartiennent depuis des siècles. Vos beaux-frères vous ont donné ce qui est à moi, non à eux : par conséquent, cette donation est nulle.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce brave homme était tellement convaincu de la bonté de son droit, que, pour se faire mettre en possession, il conduisit le vrai propriétaire devant toutes les juridictions, en justice de paix, au tribunal civil, à la cour d'appel de Bastia, et parlait même de la cour de cassation! Enfin, par forme de transaction, il

voulut bien consentir à partager et à se contenter de la moitié du bien. Il en fut, bien entendu, pour ses frais, et n'eut pas plus la moitié que le tout.

XXXI

La sœur de Massoni et les Dorilli.

Sur ces entrefaites, une lettre de Marignana vint rappeler les Massoni au pays natal : une de leurs sœurs avait été séduite par un nommé Dorilli, qui refusait de réparer sa faute en l'épousant. Ces Dorilli étaient huit frères, tous naturellement solidaires du coupable.

Massoni va trouver ce dernier, et lui dit :

— Ma sœur a su te plaire, puisque tu lui as fait la cour, tu l'as séduite et voulais alors l'épouser. Pourquoi ne veux-tu plus d'elle, maintenant que tu l'as déshonorée ?

— Parce que je n'en veux plus.

— Tu réponds comme un lâche, sans esprit et sans cœur, avec lequel il me fait honte de parler. Mais avertis tes frères de ma part. Vous êtes huit; nous serons huit. Au lieu de nous poursuivre mutuellement de rocher en rocher, de ravin en ravin, trouvez-vous demain, vers les dix heures, à la

Roche-Blanche : nous y serons; et là, en quelques instants, nous viderons notre querelle, comme d'autres le firent jadis à Rome et en Bretagne.

Les Dorilli étaient braves : ils se trouvèrent au rendez-vous, armés de fusils et de stylets, comme leurs adversaires. Avant de commencer le combat, Massoni crut devoir tenter près du séducteur une dernière démarche. La réponse fut la même.

Les conditions de la lutte posées, les positions prises, le signal va être donné, quand une femme de haute stature, portant une carabine à la main et un poignard à la ceinture, s'élance entre les deux partis et s'écrie :

— Où est-il, ce lâche qui trompe les femmes et les abandonne? Il a peur... il se cache derrière ses frères! mais tu ne m'échapperas pas!

Et, l'apercevant dans le groupe, elle s'élance sur lui prompte comme l'éclair, lui traverse le cœur d'un coup de son poignard, et s'affaisse en même temps elle-même, toute percée de coups. A cette vue, les Massoni tirent et frappent avec une telle fureur, que tous les Dorilli tombent tués ou blessés. Un seul, ancien sergent, parvient à s'enfuir; mais, au dire d'un témoin oculaire, il était criblé comme une perdrix qui aurait reçu toute une charge de menu plomb.

Faible par nature, la femme est en butte à des sollicitations, des séductions, des entraînements de tout genre; et si personne n'est là pour veiller sur elle, la défendre, la protéger, la soutenir, il est difficile qu'elle puisse toute seule échapper à tant de dangers et d'ennemis, se garer des chutes funestes.

C'est à la famille évidemment qu'appartient cette mission préservatrice; c'est à elle de veiller nuit et jour, de tenir fermée sa porte, d'en écarter les tigres et les loups. Si, malgré tous ses soins, il arrive un malheur, et que le séducteur refuse de s'exécuter, l'œuvre de préservation a pris fin; c'est celle de réparation qui commence. Or, la réparation est une œuvre de justice sociale. Que le coupable soit traduit devant les tribunaux et condamné à une peine quelconque, prison, indemnité, amende, etc..., la justice aura le droit et le pouvoir de faire exécuter son arrêt dans les limites convenables, et la réparation aura certainement lieu; mais, si la justice sociale se tait et ne fait rien, comme cela arrive trop souvent, quelle réparation pourront obtenir l'individu et la famille?

S'ils condamnent le coupable à la prison ou à l'amende, quel moyen auront-ils de faire exécuter leur arrêt? Aucun, absolument aucun : cet arrêt sera illusoire, et la peine inexécutable. Il n'y a qu'une seule

peine qu'ils puissent, dans ces circonstances délicates, prononcer et appliquer avec certitude, parce qu'ils l'appliquent eux-mêmes : la *peine de mort!* Voilà pourquoi, quelque excessive qu'elle soit, c'est à cette peine que l'on s'en tient, non seulement en Corse, mais ailleurs; et il en sera de même tant qu'il y aura des familles préférant leur honneur à leur bœuf et à leur âne, tant que la société ne fera pas et n'appliquera pas des lois sévères contre ce genre de délit.

XXXII

Le Niolo. — Épisode de Malaspina. — Machinations de Serafino.

En revenant de Marignana, Massoni prend décidément le Niolo pour sa place d'armes.

Le Niolo, pays des nuages, est le plateau le plus élevé de la Corse entière. Rond comme une assiette, il est bordé tout autour d'une ceinture infranchissable de roches abruptes, séparées par de profonds abîmes, percées d'une infinité de grottes et de cavernes formant de véritables labyrinthes. On n'y peut arriver et en sortir que par deux brèches, appelées la Scala Santa Regina et le col de Verde : la première, au levant, du côté de Corte; l'autre, au

couchant, du côté d'Evisa. Il est impossible de se figurer que de peines il faut essuyer, que de dangers il faut courir, pour atteindre ces deux passages et pour en descendre.

Pareil à un cercle, le Niolo a pour diamètre le plus grand fleuve de l'île, le Golo, qui vole et se précipite dans les vallées et les plaines inférieures, pour aller se perdre dans la mer Tyrrhénienne, près des ruines de Mariana. Son territoire forme le canton de Calacuccia, qui se compose de cinq villages, dont la population totale s'élève à cinq ou six mille âmes. Cette population est superbe par la taille comme par les traits du visage : nulle part la race primitive ne s'est mieux conservée.

Le sol y est très fertile; les pâturages surtout y sont excellents, et nourrissent d'innombrables troupeaux. Ces troupeaux passent l'été sur les montagnes; mais, aux premières neiges, c'est une dégringolade universelle : hommes et bêtes se poussent et descendent passer l'hiver dans les chaudes vallées du désert de Galeria. Les femmes seules n'émigrent pas, et restent, avec les vieillards et les petits enfants, à la maison, pour battre et préparer le blé, fabriquer la toile, confectionner les vêtements de la famille, etc... Et non seulement ce sol est fertile en céréales et en herbages; il produit en

quantité ces plantes rares et précieuses que les botanistes recherchent avec tant d'ardeur, au point que Barral ne craint pas de dire : *Le Niolo est le cabinet de la nature.*

Massoni a choisi pour demeure spéciale une caverne, communiquant avec plusieurs autres, et dont l'entrée, complètement invisible, se cache sous des masses de rochers. On n'y peut arriver qu'en sautant de sommet en sommet, et se guidant par de petits tas de pierres, disposés en conséquence. C'est un véritable château-fort, inabordable et inexpugnable, pour peu que quelques hommes veuillent le défendre. Il est rempli, en prévision d'un siège à soutenir, de toute sorte de provisions de bouche et de guerre.

Aussitôt informé du retour de son ennemi, Serafino avertit la gendarmerie, et se met en devoir d'attirer sur lui l'indignation publique. Cet homme fourbe et méchant met le feu à des fabriques d'huile dispersées dans la campagne, et fait courir le bruit que ces incendies sont l'œuvre de Massoni. En ce temps-là, il se commit en Balagne un grand crime, qui fut également porté à son compte.

La famille Malaspina n'avait qu'un fils, appelé Dieudonné, que l'on avait eu le tort de fiancer très jeune, avec une riche héritière du village de Ville.

Quand fut venue l'époque du mariage, la fiancée refusa d'aller à la mairie et à l'église, et déclara qu'elle n'épouserait jamais Dieudonné. Que devait faire celui-ci?... Chercher immédiatement une autre fiancée, et la conduire solennellement à l'autel.

Au lieu de cela, il se désole, s'arrache les cheveux, se prétend déshonoré, jure de laver son affront dans le sang. Mais les lois du banditisme défendent de s'en prendre aux femmes : il assassine le père de la jeune fille au moment même où il vient de lui demander du feu pour allumer son cigare. L'orpheline accepte la lutte : quelques jours plus tard, le père Malaspina tombe lui-même sous une balle inconnue. Plusieurs prétendirent qu'il avait été tué moyennant une somme de 14,000 francs; mais par qui?... Malgré les efforts de Serafino, personne ne voulut croire que Massoni, Xavier et Arrighi eussent donné la mort pour de l'argent; on était moins convaincu à l'égard de Marchi, Pietrucci et Giammarchi; quelques-uns même pensaient reconnaître dans cette affaire la main de celui qui accusait les autres. Quoi qu'il en soit, au milieu du redoublement de poursuites auxquelles donnèrent lieu tant de crimes, il se produisit dans la bande Massoni des dissensions intérieures, qui en amenèrent la dislocation. Mais, avant de se séparer, ils résolurent de tirer vengeance

des injustices dont ils accusaient envers eux les gens de l'Isle-Rousse, toujours prêts à prendre contre eux parti pour Serafino, à accepter et à propager les fausses accusations qu'il lui plaisait de répandre.

Une nuit donc, tandis que la cité de Paoli est plongée dans un profond sommeil, bandits et guides, toute la troupe arrive sur la pointe du pied, place des sentinelles à la porte des voltigeurs et des gendarmes, et se rend sans bruit dans un hôtel, où se prépare pour eux un somptueux festin. Les volets sont fermés, la grande salle éclairée, le couvert mis, des sièges dressés tout autour. Cela fait, le maître d'hôtel envoie prévenir le maire, les conseillers municipaux, les fonctionnaires et les notables du pays, que le préfet vient d'arriver, va s'embarquer à Calvi au point du jour, et désire s'entendre avec eux sur une affaire de la plus haute importance pour l'Isle-Rousse, et dont il doit entretenir le ministre.

En un clin d'œil tous ces braves gens sont debout, vêtus de leurs plus beaux habits, et se dirigent vers l'hôtel, en méditant chacun son petit compliment. Mais quelles sont leur surprise et leur épouvante, quand ils se trouvent en face de Massoni, qui les reçoit avec une froideur glacée, et les invite à prendre

des sièges! Dès que tout le monde est assis, il promène sur eux son œil brillant, et dit :

— Depuis longtemps, gens de l'Isle-Rousse, vous m'êtes hostiles, et ne manquez aucune occasion de me faire du tort. Serafino ou d'autres ont-ils commis un délit ou un crime? vous êtes toujours prêts à me l'imputer! ont-ils mis le feu à vos huileries dans les champs, c'est moi que vous accusez; et eux, les vrais criminels, vous les faites blancs comme neige! Eh bien! vous êtes des calomniateurs et des menteurs! Mais je vous tiens cette fois : vous n'échapperez pas; nous allons régler enfin nos comptes. Restez assis, les bras croisés sur la poitrine, et que personne ne bouge! Vous, mes amis, tenez armés vos fusils, et soyez prêts au moindre signe.

Je me suis demandé quel châtiment je devais vous infliger... Une oreille coupée, ce ne serait pas la moitié de ce que vous méritez. Mais il me plaît aujourd'hui de me montrer bon prince, et de faire rire plutôt que pleurer. Arrighi et Xavier, prenez ces ciseaux; rasez leur, d'une tempe à l'autre et du front à la nuque, deux bandes qui se coupent en croix du sommet de la tête; et vous, avec ce noir de fumée délayé dans de l'huile, barbouillez-leur le visage et les mains, pour en faire des albinos, des nègres, des démons, méconnaissables à leurs épouses, et faire

éclater de rire tous les chevaux de Corse et de Sardaigne.

Quant à nous, mes enfants, retirons-nous après avoir vidé nos verres; et si quelqu'un de ces moricauds sort d'ici avant une demi-heure, malheur à lui!

XXXIII

Séparation. — Mort des dissidents. — Retraite.

La mort de M. Malaspina surtout, qui était juge de paix; les menaces faites au tribunal de Calvi, qui faillit être massacré, attirèrent sur la Balagne tous les efforts de la gendarmerie : je dis de la gendarmerie, parce que les voltigeurs venaient d'être supprimés. A la nouvelle de cette suppression, Massoni adressa au général de Saint-Simon une lettre, reproduite par les journaux de Bastia, pour le remercier, au nom des bandits, de les avoir débarrassés de leurs ennemis les plus redoutables, et de leur avoir préparé une foule de recrues, qui ne pouvaient, disait-il, manquer de leur venir des voltigeurs mécontents.

A la vue de cet énorme déploiement de forces, Marchi, Pietrucci et Giammarchi demandèrent à se retirer, soit qu'ils ne jugeassent pas la résistance possible, soit pour tout autre motif. Massoni leur dit :

— Vous me quittez! Eh bien! vous n'en avez pas pour quinze jours.

Il fut en effet bon prophète : au bout de la semaine, l'un d'eux fut tué dans le Nebbio, les deux autres à Pietralba et à Castifao.

Réduite de moitié, la bande Massoni n'en était pas moins fort redoutable, soit à cause de la valeur personnelle de ses membres et de leurs guides, soit parce qu'elle était maîtresse de l'inexpugnable forteresse du Niolo, soit parce que les populations énergiques et vigoureuses de ces contrées lui étaient généralement dévouées, soit parce que du Fiumorbo et d'ailleurs d'autres bandits montaient à son secours.

Depuis la plage jusqu'aux derniers sommets, tous les regards étaient donc tournés et arrêtés vers ce champ de bataille, où allait enfin se vider cette grande question du banditisme, si importante pour le pays, et en suspens depuis tant de siècles.

Chacun des deux partis avait ses défenseurs. Dans les villes, on souhaitait plutôt le triomphe de la gendarmerie; dans les campagnes, on faisait des vœux pour celui des bandits. En attendant, les brigades se succédaient au col de Verde et à la Scala Santa Regina, qui n'étaient pas défendus, et s'introduisaient tout doucement dans la place. Pour

que ces deux points eussent pu être efficacement défendus, il aurait fallu que le Niolo tout entier se soulevât; ce à quoi il n'avait point été préparé.

Du reste, Massoni était l'âme de la défense et de la guerre : on ne parlait que de lui, on ne comptait que sur lui; on avait une telle opinion de son courage et de son énergie, que tant qu'il serait debout, rien ne serait perdu. Malheureusement, il était toujours le même : malgré ses promesses et ses serments, il buvait encore.

XXXIV

Le bouc géant. — Vengeance du berger. Mort de Massoni.

En Corse, où il fait chaud, où le bon vin est pour rien, on ne s'aventure guère dans les champs, pour la chasse, la pêche ou la promenade, sans avoir en sautoir deux gourdes, contenant, l'une, jusqu'à deux litres de vin; l'autre, un quart d'eau-de-vie. Massoni avait chassé toute la journée. Comme le temps était fort lourd, il avait rendu de fréquentes visites à ses gourdes : ce qui, en allumant l'incendie dans sa gorge, avait rempli de vapeurs son cerveau.

Il avait faim aussi, et se promettait de faire honneur au repas qui lui serait servi.

Tout à coup, vient à passer un troupeau, précédé d'un bouc gigantesque, comme on en rencontre rarement : il est gras, poli, rond, et l'on peut, d'un bout à l'autre, tailler dans toute sa personne des morceaux excellents.

— Combien veux-tu de ce bouc? dit-il au berger.

— Je ne veux pas le vendre, parce qu'il est la merveille de nos montagnes, l'honneur de mon troupeau : laissez-le-moi donc, et choisissez sur tous les autres les deux qu'il vous plaira de manger; je vous les offre avec plaisir.

— Non : c'est celui-là que je veux, et non un autre.

Et, d'un coup de fusil, il abat le superbe animal. Arrighi et Xavier n'étaient pas là : peut-être auraient-ils empêché cette faute.

Blessé jusqu'au fond de l'âme, le berger ne répond rien, pousse d'un autre côté son troupeau et s'en va. Mais il ne perd point pour cela de vue Massoni, et le suit de l'œil, jusqu'à ce qu'il l'ait vu se remiser pour passer la nuit. Dès qu'il sait sur ce point ce qu'il veut savoir, il confie à son frère la garde de ses chèvres, et descend à Calacuccia, vers le maréchal des logis de la gendarmerie.

— Que me donnerez-vous, lui dit-il, si je vous livre Massoni ?

— 12,000 francs sont promis, et te seront versés jusqu'au dernier centime.

— Préparez-vous donc; prêtez-moi un de vos manteaux, pour que personne ne me reconnaisse, et suivez-moi.

Ainsi déguisé, le berger passe devant; les gendarmes le suivent deux à deux, évitant les hameaux et les villages, de peur de se trahir en faisant aboyer les chiens. Arrivé sur place, il montre de la main l'endroit où dorment les bandits, les points par où ils peuvent s'échapper, fait placer en conséquence les gendarmes, et se retire : car, s'il venait par hasard à être reconnu, c'en serait infailliblement fait de lui.

La nuit fut longue, mais elle eut une fin. Deux gendarmes sont envoyés en avant : l'un, Muzelli, jeune, leste, souple, clairvoyant comme un serpent; l'autre, Battaglini, déjà d'un certain âge, ayant la vue faible et le pied peu sûr. Muzelli lui dit :

— Vous faites, sans le vouloir, rouler des pierres qui peuvent nous trahir. Asseyez-vous sur ce rocher; moi, je vais explorer ce plateau indiqué par le berger. Si je découvre quelque chose, je vous appellerai.

Il n'était pas encore jour, mais il n'était plus tout à fait nuit.

A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il aperçoit sur un rocher un énorme quartier de bouc, et comprend qu'il est tombé sur les bandits. Trois fusils sont appuyés contre le rocher; trois hommes, dont le plus grand au milieu, sont couchés sur le dos, les yeux couverts de leur casquette. Son premier mouvement est de tirer sur le plus grand, qu'il croit être Massoni; mais, comme en ce temps-là les bergers allaient toujours armés, il craint de se tromper, et jette près de leur tête une pierre pour les réveiller, bien convaincu que, si ce sont les bandits, ils vont immédiatement sauter sur leurs fusils. Le plus grand, en effet, étend les bras, soulève sa casquette, la remet en place et se rendort; les deux autres ne bougent pas : ce sont des guides.

Le gendarme jette alors une pierre plus grosse, qui les fait bondir tous les trois. Massoni, car c'est bien lui, se lève sur ses genoux et allonge le bras pour saisir son fusil; mais Muzelli le prévient, et sa balle, le traversant de gauche à droite, lui perce aussi la cuisse et va mourir dans le mollet. Cet homme intrépide se dresse sur ses pieds et dit :

— Je te reconnais : tu es Muzelli, un de mes meilleurs camarades au 24e de ligne. J'aime mieux

mourir de ta main que de la main d'un autre.

A ces mots il se couche en disant :

— Viens bander mes plaies : je perds tout mon sang.

— Jette tes armes.

— Les voilà.

Quand ses plaies sont bandées :

— Donne-moi à boire : je meurs de soif.

— Voilà d'excellent vin de ma gourde.

— Non : de l'eau fraîche de la source de la caverne..... Donne..... je boirais, je crois, la source entière... Tu trouveras dans ma poche une poignée de pièces d'or : tu en donneras deux au curé de Marignana, pour qu'il dise quelques messes pour le repos de mon âme; le reste, tu le donneras à ma femme. Tu recommanderas à mon fils d'éviter la colère et le vin qui m'ont fait tant de mal, de pardonner les injustices et les affronts plutôt que d'en tirer vengeance et de devenir bandit. Quand viendra le moment fatal, tu me diras les prières des agonisants.

— Je ne les sais pas.

— Alors, tu réciteras le chapelet avec ton camarade. Tu garderas pour toi mon beau et bon fusil : je te le donne. Si tu penses que ma longue-vue puisse faire plaisir à quelqu'un de tes chefs, tu peux en disposer.

Cela fait, il demande pardon à Dieu et aux hommes, fait le signe de la croix, nous serre la main, et meurt pendant que nous récitons le chapelet.

Son fils se fit aussi soldat, monta le premier sur la tour Malakoff, et s'y fit bravement tuer.

XXXV

Fuite de Xavier. — Incendie de la grotte. — Les autorités de Corte. — Deux cents hommes. — Mine. — Deux canons. — Fuite d'Arrighi. — Sa mort.

Tandis que Massoni mourait, Arrighi et Xavier, réfugiés dans une grotte peu éloignée, s'élançaient au bruit de la détonation, tombaient dans une embuscade, faisaient feu de leurs quatre coups : deux gendarmes étaient grièvement blessés. Xavier se sauvait, sans qu'on s'en aperçût, avec une balle dans la jambe; Arrighi rentrait dans la caverne pour charger son fusil, et l'on croyait qu'ils y étaient tous deux ensemble.

Il faisait grand jour. A chaque instant, les gendarmes qui arrivaient de tous côtés, prenaient position pour rendre toute sortie impossible. Les bandits ne disaient rien, ne faisaient pas le moindre bruit, pour faire croire qu'ils étaient partis. Quant aux

brigades de l'arrondissement, qui étaient toutes arrivées à la nuit, elles faisaient un feu d'enfer par l'ouverture de la grotte, en ayant soin de se découvrir le moins possible. Deux hommes, un brigadier et un gendarme, qui trouvaient étonnant qu'il fallût tant de monde et de précautions pour venir à bout d'un enfant, voulurent faire irruption dans la grotte. Cette fanfaronnade leur coûta la vie : deux balles les précipitèrent dans le ravin.

Cependant le sous-préfet de Corte, le président et le parquet, plus le colonel de la 17e légion, étaient arrivés. On agitait, dans un grand conseil de guerre, la marche à suivre pour venir à bout de cette résistance. Il fut convenu que les bandits seraient brûlés vifs, comme des renards dans leur tanière. Dans ce but, on jeta d'en haut du rocher, à l'entrée et tout autour de la caverne, une immense quantité de bois sec ; et le sous-préfet s'écria :

— Combien êtes-vous là-dedans?

— Que vous importe?

— Vous allez périr par le feu !

— Le feu, l'eau, le fer, le plomb, la corde, le poison, que nous importe? Nous ne périrons toujours qu'une fois... Un! deux! trois!... Mettez le feu!

Un immense incendie s'allume : la flamme, la fumée, la poussière tourbillonnent, et, poussés par le

vent, pénètrent dans la grotte. On les croit asphyxiés et morts : les tireurs habiles que l'on a placés en sentinelles, se relâchent, quand une balle, venue de l'intérieur, enlève le képi de Muzelli. Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un millimètre que la mort de Massoni ne soit vengée.

— Garde à vôs! dit le commandant.

— Garde à moi surtout! répond Arrighi... C'est pour t'apprendre à ne pas confondre la caverne du renard avec celle du lion.

Les assiégeants ne se doutaient pas que cette grotte avait plusieurs compartiments, se subdivisant et s'enfonçant de tous côtés, renfermant une source claire, des provisions pour quinze jours et des munitions pour six mois.

Le feu s'étant éteint, le silence et le calme ayant recommencé du côté des bandits, la fusillade, qu'entretenaient au hasard les gendarmes, n'ayant d'autre résultat que de leur causer des pertes cruelles, on comprit que l'assaut serait meurtrier, et qu'il valait mieux établir un blocus infranchissable, sauf à arriver plus lentement au but. Arrighi avait toujours près de lui cinq ou six fusils chargés, de façon à persuader à ses adversaires qu'ils étaient au moins sept ou huit hommes.

En conséquence, le sous-préfet et le colonel des-

cendent pendant la nuit à Corte, et en reviennent le lendemain avec deux cents *hommes de troupes de ligne!* deux cents hommes de troupes, quinze ou vingt brigades de gendarmerie, la préfecture et le parquet... pour réduire un seul homme, ou plutôt un enfant! Quand donc s'est vue pareille aventure?

Dès qu'il entend le bruit infernal des tambours qui retentit dans les rochers, Arrighi demande ce que c'est; et, quand il apprend la vérité :

— Bravo! dit-il : si le nombre des factionnaires y fait, je pourrai ce soir dormir tranquille!

— Pour combien de temps, lui demande-t-on, avez-vous des munitions et des vivres?

— Nous avons des munitions pour un an, des vivres pour un mois : vous voyez donc que nous aurons le temps de faire des échanges.

Si le bandit a dit vrai, il est évident que les autorités et les troupes auront le temps de s'ennuyer à monter la garde autour de la citadelle d'Ilion, et de faire rire à leurs dépens la Corse et la Sardaigne : il est donc décidé que *quinze sapeurs* du génie vont être appelés de Corte, pour creuser sous la grotte une mine et la faire sauter immédiatement.

Ce travail n'est pas sans danger : car, informé de ce qui se passe, le bandit est sans cesse aux aguets, et, pour peu qu'un ouvrier montre le bras ou la tête,

il échappe rarement à la balle qui lui est adressée. Quand tout est prêt, vers la fin du quatrième jour, on fait une dernière tentative près du bandit, qui répond par des railleries et commande le feu. On n'a jamais ouï fracas pareil à celui de cette explosion : l'on dirait que tous les rochers de la montagne s'écroulent, que le Niolo tout entier vient de sauter dans les airs. Chacun se tâte soi-même et cherche de la main ses voisins, pour s'assurer s'ils y sont encore.

Dès que le jour est venu, les dégâts causés par la mine apparaissent : la voûte est en partie écroulée, l'entrée encombrée par les débris ; mais on ne découvre aucune trace de bandits. Sont-ils ensevelis sous les décombres? sont-ils parvenus à s'échapper? On n'en sait rien ; et il n'est pas facile d'en avoir le cœur net. Il est déjà question d'une seconde mine, et de faire venir deux pièces de canon, pour fouiller sans péril l'intérieur de la caverne, lorsque deux gendarmes s'approchent du sous-préfet et lui disent :

— Voulez-vous que moi et mon camarade nous entrions là-dedans? Nous nous cacherons derrière les débris, et vous rapporterons de ces coquins-là des nouvelles certaines.

— C'est dangereux ; je ne vous commande pas : agissez à vos risques et périls, comme vous l'entendrez.

Ils vont l'un devant l'autre. Bientôt un coup de feu retentit. Le second, tournant sur ses talons, s'en va d'où il est venu, en disant :

— Ce n'est pas un homme, c'est le diable! il est grand comme un arbre! une de ses mains couvrirait les deux miennes! il a la poitrine d'un taureau!...

A la voix du colonel, des balles pleuvent à l'ouverture de la caverne, mais sans le moindre résultat apparent. Des ordres sont donnés aux sapeurs du génie, pour creuser une seconde mine; des hommes envoyés à Corte, pour en ramener des artilleurs et deux canons. Dans l'intervalle, Arrighi a compris que son heure arrive : cerné comme il l'est, il lui est impossible de se sauver, à moins d'un de ces coups heureux que la fortune ne refuse pas toujours aux hommes intrépides.

A la nuit, les canons sont arrivés et prendront demain la parole; la mine joindra sa voix à la leur; jusque-là le silence est ordonné sur toute la ligne. Entre minuit et une heure, quand l'obscurité est la plus profonde, Arrighi se glisse sur le ventre, comme une couleuvre, jusqu'au bord de la plate-forme de sa caverne, et aperçoit dans le fond un feu près de s'éteindre; tout autour, un brigadier et deux gendarmes, qui se font mutuellement des révérences, et ne semblent pas penser à mal.

— Si je tirais sur eux, se dit-il, peut-être pourrais-je me sauver, au milieu du désordre qui en résulterait.

Il tire, tue le brigadier, blesse un des gendarmes, et s'élance. Malheureusement, il va donner dans un autre poste, qui l'accueille par un feu de peloton : il disparaît.

— Demain, s'écrie alors le lieutenant V..., je donne ma démission. Comment! *depuis cinq jours et cinq nuits*, nous sommes là trois cents hommes et toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires, soutenus par la mine et le canon, pour vaincre *un seul homme*, et c'est nous qui sommes vaincus! Il nous a mis hors de combat plus de vingt hommes! C'est ridicule et honteux : demain je donne ma démission.

— Ne la donnez pas : je suis mort.

— Psitt! le voilà! le voilà!

— N'est-ce pas toi que j'entends, P..., mon compatriote et mon camarade d'enfance?

— C'est moi.

— Eh bien! au nom de notre ancienne amitié, viens me rendre un dernier service : je souffre d'atroces douleurs... Tire-moi un coup de fusil dans la tête.

— N'as-tu pas ton fusil?... Pourquoi ne te tues-tu pas toi-même?

— Il n'y a que des lâches qui se tuent eux-mêmes; et je crois vous avoir prouvé que je ne le suis pas. Et puis, quand on se tue, on ne va pas en paradis; et j'espère bien y aller. Tu trouveras dans ma poche de l'argent que tu donneras à notre curé, pour qu'il dise pour moi des messes. Dis à mes frères et à mes sœurs de se partager mon bien; mais je leur recommande d'avantager ma petite filleule, qui est la plus jeune.

A ces mots, sans qu'il y eût la moindre nécessité de hâter la mort de ce malheureux, qui était à l'agonie, P... lui cherche la tête avec le bout de son fusil et lui brise le front. En récompense de ce haut fait, il reçut l'épaulette et la croix! Si j'avais été son juge, il aurait reçu six mois, sinon six ans de prison!

XXXVI

Le maire de Lozzi. — Xavier vendu, assiégé, assassiné. — Ses sœurs. — Avenir du banditisme.

Arrighi avait été enterré dans une caverne, à côté de Massoni. La troupe de ligne, les autorités, les sapeurs du génie, les artilleurs avec leurs canons, étaient redescendus à Corte : l'on pensait que le colonel de gendarmerie et ses nombreuses brigades suffiraient

à détruire promptement ou à prendre Xavier, que l'on disait grièvement blessé.

La première chose était de découvrir sa retraite. Tout ce que l'on savait, c'était que le fils et le neveu du maire de Lozzi, un des cinq villages du Niolo, étaient nuitamment allés chez un pharmacien de Corte, acheter des médicaments pour blessures faites avec une arme à feu. Le sous-préfet mande aussitôt le maire de Lozzi.

— Connaissez-vous la retraite de Xavier Massoni?

— Oui, Monsieur, je la connais.

— Connaissez-vous vos devoirs de fonctionnaire?

— Oui, Monsieur; mais je connais aussi mes devoirs de chrétien et d'homme.

— Savez-vous qu'en ne dévoilant pas cette retraite, vous vous exposez à la destitution et à la prison?

— Je m'en doute.

— Que vous renoncez à une indemnité très importante, à laquelle vous avez des droits incontestables, et peut-être à la croix?

— Ceci, je l'ignorais; mais voici ce que j'ai à vous dire : Ni pour de l'argent, ni pour de l'or, ni pour des honneurs, ni pour des dignités, je n'ai jamais trahi personne; et moins que personne je ne trahirai cet infortuné jeune homme, qui peut être à blâmer, mais qui est certainement à plaindre. Donnez donc à

qui vous voudrez vos écharpes, vos croix, vos trente deniers; moi, je n'en veux pas à ce prix. Mes fils vous feront la même réponse. Si vous nous jetez en prison, nous y porterons cette liberté de cœur, d'esprit et de conscience, que nul ne peut nous ravir.

A la bonne heure! au milieu de tant de platitudes et de bassesses, on a plaisir à rencontrer une de ces âmes fortement trempées, que la terreur et l'intérêt sont incapables de détourner du bien et de pousser au mal.

Le maire de Lozzi fut destitué et alla en prison; il n'eut ni croix ni indemnité; mais il eut, ce qui ne vaut pas moins, l'estime de soi-même et celle de ses concitoyens. Ce brave homme se nommait...

Xavier fut vendu; mais ayant, dans l'intervalle, appris les moyens employés contre Arrighi, il barricada sa caverne avec de grosses pierres, en ayant soin de laisser çà et là des meurtrières, afin de tirer à coup sûr, sans courir grand risque lui-même. Le premier jour fut employé par la gendarmerie à inspecter les lieux et à choisir les postes; le second, fusillade continuelle, entassement de bois sec jusqu'à la nuit, embrasement affreux jusqu'au matin. Puis viennent les autorités, les deux cents hommes de troupes, les mineurs du génie, les artilleurs et les

canons. Les mêmes scènes se reproduisent exactement comme pour Arrighi ; mais, le soir du quatrième jour, avant de faire éclater la mine et tonner le canon, un officier s'approche et s'écrie :

— Rends-toi, Xavier, rends-toi ! tu étais hier notre camarade, dans la grande famille militaire ; nous savons pourquoi tu es devenu bandit, et nous éprouvons en ta faveur la plus vive sympathie. Rends-toi ! tu as assez cher vendu ta vie : dix ou douze hommes hors de combat ! Rends-toi ! tu auras la vie sauve, et nous espérons même que tu t'en tireras à peu de frais.

— Eh bien ! je suis disposé à me rendre, mais à deux conditions : la première, qu'il ne se trouve parmi vous aucun ennemi de ma famille qui m'assassine traîtreusement ; la seconde, qu'avant de me rendre, il me soit permis de rejeter sur qui de droit des crimes faussement attribués à mon frère. Donnez-vous votre parole d'honneur ?

— Oui, je la donne.

— Eh bien ! retirez-vous : je pourrais vous blesser sans le vouloir ; et, quoi que vous puissiez entendre, n'approchez pas avant que je vous avertisse.

Toute la nuit, il frappe à coups redoublés, comme quelqu'un qui détruit des objets dont il ne veut pas laisser trace. Plusieurs fois même il se produit des

explosions, qui font croire qu'il a fait sauter sa grotte pour s'ensevelir sous ses décombres.

Quand vient le jour, il jette par une embrasure les débris de deux fusils du plus grand prix et de trois pistolets magnifiques; plus, différents petits objets, garnis d'or et d'argent, dont on ne reconnaît plus la forme, tant ils ont été défigurés par le marteau et par le fer.

— Je ne veux pas, dit-il, que rien de tout cela tombe aux mains de personne. Venez maintenant m'aider à renverser quelques pierres pour sortir.

— N'approche pas, s'écrie alors une voix dans la foule : il va t'assassiner!

— Lâche! répond Xavier, qui oses outrager un homme dans cette position, montre-toi donc; et devant tous ces messieurs, tout blessé que je suis, je vais t'apprendre la politesse et le respect.

Personne ne se montre; mais l'indignation est universelle... Xavier venait de redresser sa haute taille, mince et svelte. La pâleur de son visage, la beauté de ses traits, ses grands yeux pleins de tristesse, tout attirait vers lui les esprits et les cœurs; tous les regards étaient sur lui et toutes les oreilles tendues. Il se recueille un instant, allonge le bras pour annoncer qu'il va parler, lorsqu'une balle, venue on ne sait d'où, le frappe au cœur

et le précipite du haut en bas. Un cri d'horreur et de colère s'échappe de toutes les poitrines; tous les visages sont mouillés de larmes; tous les fusils cherchent l'assassin pour en faire justice. L'officier surtout, qui a engagé sa parole d'honneur, est plongé dans une consternation sans égale. Il tient dans ses bras le cadavre, lui parle, lui demande pardon, jure de le venger, s'il vient à découvrir le coupable. Il trouve dans sa poche un paquet de lettres, écrites par de grandes dames, et que Xavier avait oublié de détruire. Il eut le bon esprit de les anéantir, sans les communiquer à personne.

Quel était l'auteur de ce crime monstrueux? était-ce celui qui avait crié : *N'approche pas!* était-ce un émissaire de ceux qui avaient à craindre les révélations de Xavier? était-ce un de ces ennemis de sa famille dont il avait peur? était-ce un de ces misérables aspirant par tous les moyens à l'épaulette et à la croix? On n'a jamais pu le savoir.

Sur ces entrefaites, débouche du col de Verde une longue file de femmes, vêtues de grands habits de deuil, qui récitent le rosaire et chantent des cantiques : ce sont les sœurs et les parentes des Massoni et d'Arrighi, qui, ayant appris ce qui se passe dans le Niolo, ont franchi les monts, pour venir les inviter à cesser une lutte aussi disproportionnée et à se

rendre. Elles arrivent trop tard : ils sont morts tous les trois !

Raconter les scènes déchirantes auxquelles se livrent, autour des cadavres, ces malheureuses femmes dans la folie de leur douleur, n'est pas chose possible : je ne l'essayerai pas. Du sous-préfet au dernier soldat, tout le monde a le frisson et s'essuie les yeux. Dès que sont terminées ces cérémonies lugubres, elles demandent la permission d'emporter les cadavres, pour les ensevelir au col de Verde.

— De là, disent-elles, ils verront le lieu de leur naissance et celui de leur mort; quand on dira pour eux des messes, ou bien que l'on priera pour eux, ils pourront le voir et l'entendre de là-haut : la séparation sera moins cruelle.

La distance au col de Verde étant considérable, le sous-préfet ordonne à un détachement de gendarmerie d'y transporter les trois cercueils. Les femmes s'y opposent, sous prétexte que les gendarmes étaient leur ennemis et les ont tués; mais elles acceptent le secours de la troupe de ligne, contre laquelle elles n'ont pas les mêmes griefs. Et celle-ci ne refuse pas d'honorer les restes de trois hommes qui ont combattu et sont morts comme des héros.

Arrivée en 1852, sous la présidence du prince Louis-Napoléon, le ministère de M. Abbatucci et

l'administration de M. Thuillier, préfet de la Corse, la destruction de la bande Massoni fut regardée par tous comme la fin de l'ancien banditisme. Et par le fait, s'il n'est pas impossible qu'il se produise encore quelques cas de vendetta comme autrefois, ils deviendront beaucoup plus rares et changeront de forme.

On commence en effet à comprendre que lorsqu'une femme succombe, c'est que neuf fois sur dix elle a voulu succomber; et que dès lors, au lieu de lui laisser le poids et la honte de sa faute, il est barbare autant qu'injuste d'exterminer des familles entières qui n'y sont pour rien.

On comprend que, l'engagement des fiançailles étant facultatif, il est stupide autant qu'absurde de vouloir se faire épouser par force par quelqu'un qui ne veut pas de vous, sous peine de verser des flots de sang humain.

On comprend que, si un proche parent a été assassiné, ou bien condamné par de faux témoignages, ce n'est pas à la justice personnelle qu'il en faut appeler contre les assassins et les parjures, mais à la justice sociale, et en dernier ressort à la justice divine.

Ces quatre préjugés, les plus graves de tous, diminuant peu à peu, les cas de vendetta diminueront aussi; d'autant plus que le travail commençant

à être en honneur, les populations finiront par se soustraire à cette oisiveté qui, dans tous les pays du monde, est la mère de tous les vices et de tous les crimes.

Une seule chose est à craindre, dans un pays où les imaginations sont si inflammables et les caractères si emportés, savoir : que les passions politiques ne prennent feu pendant que les passions de famille se calment, et que le suffrage universel ne devienne une source abondante de querelles et de meurtres.

CHAPITRE XI

SANTA-LUCIA

I

Les familles G... et P... — Parjure. — Meurtre. — Omelettes de Pâques. — Double assassinat.

A propos de Massoni, nous avons parlé avec quelques détails du village de Santa-Lucia-di-Tallano, un des huit chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Sartène : il est donc inutile d'y revenir.

Dans cet heureux pays, vivaient naguère deux honorables familles, très unies entre elles, la famille Poli et la famille Giaccomoni. Le fils aîné de la première était fiancé à une fille de la seconde ; un mariage, que tout le monde attendait avec impatience, allait bientôt resserrer encore des liens si étroits, quand, au moment solennel, Poli retire sa parole et répudie sa fiancée. Étant données les mœurs du pays, il est aisé de comprendre l'humiliation,

la désolation de la famille et la sienne. Ottavio, son frère, ayant quelques jours après rencontré Poli, en un lieu appelé *les Planchettes*, parce qu'on y traverse un ruisseau sur des planches, il s'élève entre eux une explication, qui dégénère en une querelle et une rixe, où Ottavio trouve la mort. Traduit pour ce fait en cour d'assises, le meurtrier est acquitté.

Le vieux père Giaccomoni est infirme ; son jeune fils, Giacomo Antonio, âgé de quatorze ans à peine, n'est pas encore en état de remplir le rôle de vengeur ; mais son père l'y accoutume et l'y prépare peu à peu. De temps en temps, il le conduit dans la pièce où se conservent les vêtements ensanglantés, et lui dit d'un ton douloureux :

— Voilà tout ce qu'il m'a laissé de lui ! Après avoir déshonoré ta sœur, il a assassiné ton frère ! Et la justice l'a acquitté ! Pourquoi faut-il que la vieillesse et les infirmités m'aient mis dans l'impuissance de punir de tels crimes ?

Il est aisé de comprendre l'impression de plus en plus profonde que produisaient sur l'imagination de l'enfant un tel spectacle et de telles paroles. Bientôt même, avant sa quinzième année, des projets de vengeance et de mort germaient dans son esprit. De fatales circonstances ne tardèrent pas à leur donner une impulsion funeste.

Dans tous les pays chrétiens, c'est un usage universel que les jeunes gens se réunissent le lundi de Pâques, pour manger des œufs sous toutes les formes, en omelettes, en crêpes, en beignets. Le lundi donc de Pâques 1839, Poli, accompagné d'un de ses amis, entre dans une auberge de Santa-Lucia, et demande qu'on lui réserve la grande salle, où il veut donner une petite fête, à propos de son mariage; mais la chose est impossible, car la salle est déjà retenue pour toute la soirée.

— Petit malheur! répond Poli. Ce sera pour demain. Demain matin, nous partons pour Levie à neuf heures, et nous rentrons vers les cinq : vous aurez plus de temps pour tout préparer. En attendant, servez-nous du vin chaud.

Giacomo Antonio se trouvait par hasard dans cette maison, blotti dans un coin de la cheminée, frissonnant et grelottant, car il avait la fièvre. Poli l'aperçoit et lui dit :

— Tiens! tu es ici, toi! Cela se rencontre bien : tu vas prendre avec nous un verre de vin chaud.

— Merci! je n'ai pas soif.

— Tu en prendras; sinon, souviens-toi des *Planchettes*.

— Eh bien! j'en prendrai.

A un kilomètre environ de Santa-Lucia, la vue, du côté de l'est, est bornée par une longue colline, élevée et abrupte, qui court du nord au sud, et que l'on a dû couper pour faire passer la route qui va de Propriano à Sollenzara, en traversant Levie. De l'autre côté de la trouée, on aperçoit très bien, en se retournant, la place de Santa-Lucia et la maison de Poli. La route est taillée dans le vif et domine une pente très raide. Dès que la nuit est noire, Jacques-Antoine s'arme de deux fusils, qu'il porte, par un détour, de l'autre côté de la trouée, et cache dans un épais massif au-dessus de la route; puis il s'en revient tranquillement se coucher chez son père, sans rien dire à personne.

Le lendemain matin, sachant que Poli ne part pour Levie qu'à neuf heures, il affecte de se promener sur la place, en mangeant de ces gâteaux que l'on fabrique en quantité dans la semaine sainte. Ensuite, il gagne tout doucement son embuscade, prend poste et attend, son fusil appuyé sur la fourchette d'un arbousier. A neuf heures sonnant, Poli en effet monte à cheval, avec un de ses cousins, nommé Quilichini, et s'engage sur la route de Levie.

Dès qu'ils sont hors de la trouée, Quilichini, qui marche un peu en avant, voit briller le canon d'un fusil et pousse un grand cri, mais trop tard. La balle

est partie et si bien dirigée, qu'elle traverse de gauche à droite le malheureux Poli; une seconde balle, faisant la croix avec la première, lui pénètre entre les épaules et sort par la poitrine.

— Qu'as-tu fait, misérable? s'écrie Quilichini.

— Ce que tu aurais fait à ma place : j'ai vengé ma famille, l'honneur de ma sœur et la mort de mon frère. Quant à toi, continue ta route, tu n'as rien à craindre; mais, si tu reviens sur tes pas afin de donner l'alarme avant que les miens aient pu se mettre en sûreté, tu es perdu.

A ces mots, Quilichini s'élance de son cheval, dont il se couvre, et se glisse dans le makis, situé en contre-bas de la route. Giacomo Antonio l'a perdu de vue; mais, soupçonnant qu'il va chercher à gagner la trouée, il lui coupe l'avance et prend position. Bientôt, en effet, il le voit apparaître; et, au moment où il escalade une muraille pour s'en aller à Tallano, le frappe d'une balle qui le rejette dans le ravin.

— Tu m'as tué! s'écrie l'infortuné; mais achève-moi, tant je souffre! en me donnant toutefois le temps d'un acte de contrition.

— Voilà le cimetière où repose mon frère. Ils l'ont assassiné, celui-là, sans lui permettre de se recommander à Dieu; mais je suis plus généreux, bien que tu aies voulu me trahir.

L'acte de contrition fini, une seconde balle met fin à ses douleurs. Tout cela s'était accompli si rapidement, que personne n'en avait rien vu ni entendu ; mais, en voyant les chevaux revenir seuls, on comprit qu'il était arrivé quelque malheur, et l'on ne tarda pas à retrouver les deux cadavres.

II

Les frères Santa-Lucia. — Arrestation et condamnation de l'abbé.

Petit, mince et frêle, avec ses traits mignons et ses cheveux bouclés, Giacomo Antonio ressemblait à une jeune fille plutôt qu'à un garçon. En ne le voyant pas reparaître, on se douta bientôt dans le public qu'il n'était pas étranger au double meurtre; mais, ne pouvant concilier l'énormité de ce crime avec sa jeunesse et sa faiblesse apparente, les parents des victimes éprouvèrent le besoin de lui trouver des complices, auxquels attribuer le rôle principal.

Il avait un cousin germain, nommé Antonio Santa-Lucia, grand et beau garçon, âgé de vingt-six à vingt-huit ans, déjà marié et père de famille. De force et d'adresse peu communes, de fortune et d'instruction suffisantes, il se distinguait surtout par

une intelligence et une ténacité singulières. Bien qu'il fût doux et bon par nature, il était capable des résolutions les plus extrêmes, des actes les plus froidement cruels.

Tel est l'homme que l'on eut la funeste idée de mettre en cause, et de dénoncer à la justice comme principal auteur des deux assassinats. Était-il innocent? était-il coupable? L'opinion du pays lui était favorable. Le limonadier Bastien affirme à qui veut l'entendre que, au moment du crime, il se trouvait chez lui, déjeunant avec le receveur d'enregistrement, nommé Casabianca. Son innocence est comme un fait de notoriété publique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, un mandat d'arrêt ayant été lancé contre lui, il voulait à toute force, comme avant lui Massoni, affronter la cour d'assises. Il fallut, pour le décider à prendre le makis, toute l'insistance de ses amis et de ses parents.

Il fut donc jugé par contumace. Plusieurs témoins affirmèrent sa culpabilité : l'un d'eux même déclara l'avoir vu, *de ses propres yeux vu*, commettre le crime; et, comme l'avocat général lui faisait remarquer la gravité de cette déposition, il ajouta :

Si ce que je dis n'est pas l'exacte vérité, je veux que sainte Lucie m'arrache les deux yeux.

Pour comprendre ce mot, il faut savoir que sainte

Lucie, la patronne du pays, est en très grande réputation pour la guérison des yeux. Quand on veut affirmer une chose avec toute la solennité possible, on dit : *Si cela n'est pas vrai, que sainte Lucie m'arrache les deux yeux!* Après cela, il n'y a plus rien à dire.

Coupable ou non, Antonio fut condamné à mort par contumace, ainsi que son petit cousin, sans avoir rien fait pour se disculper et se défendre. Dire qu'il fut insensible à cette condamnation, serait une erreur assurément; mais il n'éclata ni en violences ni en menaces, et laissa momentanément les témoins tranquilles.

Il avait un frère prêtre, un peu plus âgé que lui, qui se mit aussitôt en campagne pour démontrer son innocence, et prouver qu'il avait été victime d'une infâme machination. Aussi fort et plus grand qu'Antonio, il était constamment en route pour chercher des témoins et recueillir des preuves, afin de recommencer contradictoirement le procès. Comme il n'était pas impossible qu'il rencontrât quelqu'un de leurs ennemis, il avait cru prudent de ne plus sortir sans avoir un pistolet dans sa poche; mais, si elle était conforme à la prudence, cette précaution était contraire à la loi, qui prohibe le port de toute espèce d'armes.

Un jour donc qu'il descendait à Sartène, il rencontre le tribunal, qui s'en allait, je ne sais où, opérer un transport de justice. Le procureur demande quel est ce prêtre, le fait fouiller, arrêter, écrouer à la maison d'arrêt. Cette arrestation fit grand bruit : les mauvaises langues entrèrent en scène ; et, les ennemis de la famille s'en mêlant, le voilà bientôt accusé lui-même de complicité dans le double assassinat !

On n'est bien nulle part en prison ; mais, à cette époque surtout, on était moins bien que partout ailleurs dans la maison d'arrêt de Sartène, laquelle n'était qu'une espèce de cachot étroit, humide, et par suite très peu sain. L'abbé Santa-Lucia y resta sept mois enfermé. Il y serait peut-être encore, s'il n'eût trouvé le moyen de s'évader. A la nouvelle de son évasion, ses ennemis triomphèrent : ils y virent une preuve évidente de sa culpabilité ; tandis que, d'après ses compagnons de détention, il se sauva pour n'y pas mourir, son corps étant enflé de la manière la plus affreuse. Du reste, en échappant à la prison, il n'entendait pas se soustraire à la justice : car il alla immédiatement se mettre à la disposition du procureur général de Bastia.

Après avoir si patiemment supporté ses propres injures, Antonio entre en fureur en apprenant l'arrestation de son frère ; le soir même, il écrit au

lieutenant de gendarmerie qui l'a opérée, pour l'inviter à sa préparer à la mort. Plusieurs fois, en effet, il se rend à Sartène, dans l'intention de le tuer, non en cachette, mais en public, car il aime les coups d'éclat.

Un soir entre autres, précédé d'un guide portant une lanterne, il entre dans le *Café de France* et voit le lieutenant, qui joue au billard avec un sergent-major. Le café est plein de monde, de témoins par conséquent : c'est ce qu'il lui faut. Son fusil est déjà armé, quand quelqu'un lui dit à l'oreille :

— Ce sergent-major est son fils, qui est venu le voir en congé.

— Remerciez votre fils, lieutenant, dit-il alors : je ne veux pas l'arroser de votre sang; mais il ne sera pas toujours là pour vous servir de paratonnerre.

Le lendemain, le lieutenant envoyait son fils lui affirmer que, s'il avait arrêté son frère, ce n'était point de son chef, mais par ordre formel du procureur du roi. Moyennant cette déclaration, il obtenait la paix.

III

Condamnation. — Les témoins. — Le médecin Roccaserra. — La barque et le chapeau. — Les locataires.

Le procès fut long et pénible; mais, malgré tous les efforts d'Antonio et de la famille, les mêmes témoins intervenant, il se termina par une condamnation à dix ans de détention, dans la maison centrale de Nîmes. Depuis le commencement des débats, Antonio s'était tenu caché aux environs de Bastia, bien décidé, si le résultat était funeste, à tuer aussitôt jusqu'au dernier des faux témoins qui l'avaient provoqué. Convaincus, de leur côté, que, s'ils prenaient la route ordinaire, pas un d'eux ne reverrait le pays natal, ceux-ci s'entendirent secrètement pour fréter un petit navire, allèrent débarquer à l'embouchure de la Sollenzara, et gagnèrent Santa-Lucia par Bavella.

— Mais, mon commandant, dit alors le capitaine X..., si ces deux hommes sont innocents, et je suis tout porté à le croire, il faut admettre qu'il s'était formé pour les perdre une association de faux témoins, comme nous l'avons déjà vu pour Massoni; et alors le faux témoignage serait dans ce pays

comme une sorte de maladie nationale! Est-ce admissible?

— Quelques graves qu'ils soient, de tels faits, dit alors Philippe, ne sont pas inconnus dans nos autres départements. En voici un exemple, que j'ai vu de mes yeux, ouï de mes oreilles, sur lequel je n'ai aucun intérêt à vous tromper et ne puis me tromper moi-même.

C'était à Tulle, en 1829, à l'époque où il n'y avait pas encore de circonstances atténuantes pour le crime d'incendie; l'acquittement pur et simple, ou l'échafaud. Un jeune homme, nommé Montmaur, se trouvait devant la cour d'assises, accusé d'avoir mis le feu à une maison isolée. Les témoins à charge n'étaient pas moins d'une douzaine, parmi lesquels sa belle-mère et certains de ses proches parents; plusieurs même affirmaient l'avoir vu mettre le feu dans le toit en chaume dont cette maison était couverte. A chaque accusation, le pauvre garçon ne faisait que pleurer et répondre :

— Je suis innocent.

Cour, jurés, public, tout le monde était fixé sur son compte; personne ne doutait de sa culpabilité et de sa condamnation à mort : car c'est de cela qu'il s'agissait. Il ne restait plus à entendre qu'un seul témoin, un expert géomètre, M. Georges.

— Que savez-vous? lui dit le président.

— De l'affaire proprement dite, je ne sais absolument rien ; mais je connais depuis longtemps l'accusé et les témoins : l'accusé est un brave et honnête garçon, incapable de ce crime comme de tout autre ; et, plutôt que de l'en croire coupable, je croirais volontiers les témoins capables de s'être coalisés pour le perdre.

— Ce que vous dites là est très grave.

— C'est ma conviction. Du reste, vous avez un moyen bien simple de savoir la vérité et de vous épargner peut-être de cuisants regrets : isolez les témoins et interrogez-les séparément.

Le président suit ce conseil ; les témoins se contredisent, et finissent par avouer leur monstrueuse coalition.

— Si de tels faits ne sont pas impossibles dans la Corrèze et ailleurs, pourquoi le seraient-ils dans un pays où, pendant plusieurs siècles, sous la domination génoise, la justice n'a été qu'un trafic, une lutte de mensonges, de calomnies, de parjures, de faux témoignages?

A peine rentré chez lui, Antonio écrit à chacun des témoins un billet ainsi conçu :

« Au moment de l'assassinat, j'étais à déjeuner chez Bastien ; mon frère faisait piocher sa vigne

du côté de Loretto, à plus d'une lieue de là. Et vous affirmez nous avoir vus l'un et l'autre commettre le crime, et vous nous faites condamner! Ne sachant, moi contumace, à quel tribunal m'adresser pour obtenir justice de vos mensonges, ni quelle peine mitigée vous appliquer, je ne puis que vous condamner à mort, et vous exécuter moi-même. Tenez-vous donc sur vos gardes : vous y passerez tous jusqu'au dernier. »

Non content de menacer de mort les témoins, il met leurs biens en interdit, et affiche à la porte de la mairie que quiconque travaillera pour eux sera traité comme eux-mêmes. Pour n'avoir pas pris au sérieux ces menaces, il en coûta la vie à un pauvre diable, dont la mort épouvanta tout le monde. Il était sur un arbre, cueillant des fruits pour un des témoins, quand Antonio survient, lui fait d'amers reproches, l'abat comme un chat sauvage; et l'infortuné dégringole, pour venir expirer sur le sol!... Franchement, c'est là un fait atroce, à faire prendre en horreur Santa-Lucia.

Cet affreux événement jeta la terreur dans la contrée. Des témoins, les uns s'entourèrent de précautions extrêmes, d'autres changèrent de pays; mais ils eurent beau faire : leur terrible ennemi sut partout les trouver et partout les atteindre. Ainsi qu'il l'avait

annoncé, ils y passèrent tous jusqu'au dernier. Deux entre autres, dans le nombre, périrent d'une façon particulièrement dramatique.

Devant se rendre à Propriano, celui qui avait dit : — *Je veux que sainte Lucie m'arrache les yeux, si je ne dis pas vrai!* était parti tout seul, sans bruit, avant le jour. Mais Antonio, qui connaissait ses moindres mouvements, était déjà embusqué et l'attendait en certain lieu.

— Halte! lui dit-il, et pied à terre, ou tu es mort... Tu as affirmé avoir vu mon frère et moi commettre les deux assassinats; et, pour donner plus de poids à ton serment, tu as ajouté : *Que sainte Lucie m'arrache les yeux si je ne dis pas vrai.* Eh bien! tu n'as pas dis vrai; tu as menti à la justice. Mais moi, qui m'appelle aussi Sainte-Lucie, je viens, à la place et au nom de notre patronne, te les arracher, ces yeux pervers qui aperçoivent les gens où ils ne sont pas, et leur voient faire ce qu'ils n'ont jamais fait.

Le saisissant alors d'une main vigoureuse, il le couche sur le dos, lui arrache les yeux avec la pointe de son stylet, le remonte sur son cheval, qu'il met dans le chemin de Tallano, après lui avoir attaché sur la poitrine un écriteau contenant ces paroles : — *C'est ainsi que Sainte-Lucie traite les faux té-*

moins! Le malheureux vécut encore un an. Et voilà, quand la passion s'assied au gouvernail, comment elle nous écarte de tous les rivages humains et fait de nous des bêtes féroces!

Au nombre des témoins se trouvait le docteur Roccaserra. Ne se sentant pas en sûreté à Tallano, il avait transporté son domicile à Ajaccio; mais les inquiétudes l'y avaient suivi : car, peu de jours avant le 15 août 1847, il recevait du commandant des voltigeurs de Sartène un avis l'informant que Santa-Lucia venait de partir pour le tuer; mais en même temps il lui arrivait une seconde lettre, datée de Bastia, lui annonçant que son ennemi se trouvait en ce moment au cap Corse. Au lieu de comprendre que la seconde lettre a été écrite et jetée à la poste de Bastia par les soins du bandit afin de détourner ses soupçons, le docteur croit ce qu'il désire, et se figure n'avoir rien à craindre pour le moment.

Le fait est que, le jour de l'Assomption, à la sortie de la grand'messe, sur le seuil même de la cathédrale, au milieu d'une foule compacte, au moment où Roccaserra se présente à son tour pour sortir, Antonio est là qui lui décharge un pistolet dans le cœur et s'enfuit à la faveur du désordre causé par cet affreux événement; mais bientôt, se remettant de la surprise, on se met à sa poursuite en criant :

— *Le chapeau blanc! le chapeau blanc! Arrêtez-le! arrêtez-le!...* Il jette alors son chapeau blanc dans un corridor, passe devant la citadelle, arrive à la douane, où un employé lui barre le chemin en croisant la baïonnette.

— Je ne suis pas l'assassin, répond-il; je cours après lui comme les autres. Tenez! le voyez-vous là-bas, qui tourne l'angle de cette maison?

Et, s'élançant brusquement sur le factionnaire, il lui enlève son fusil, et continue à bondir, à courir le long de la mer comme un chevreuil. Arrivé à certain endroit où se trouvent quelques joncs entremêlés d'herbes, il se glisse dessous comme une couleuvre, en les froissant le moins possible, se terre, pour ainsi dire, et se couche sur le dos, la figure au soleil. Il ne devait pas être à l'aise, car il souffrait alors, d'après ce qu'il a raconté, des coliques atroces.

Cependant la justice informée a lancé après lui les gendarmes, les voltigeurs et la troupe. On le cherche de tous côtés, au bord de la mer particulièrement, puisque c'est par là qu'il a disparu; mais on ne trouve rien. Quelques soldats viennent même s'asseoir sur un rocher à vingt pas de lui tout au plus. Après avoir discuté et philosophé froidement, ils concluent, avec assez de raison, que, la

plage étant découverte et n'offrant aucun abri pour se cacher, il a dû naturellement prendre vers la droite, pour atteindre ces bois d'oliviers touffus qui le mèneront sans danger jusqu'à la montagne. En conséquence, ils tournent aussi vers la droite; ceux qui les suivent en font autant, et le bandit est sauvé juste au moment où il allait être pris.

La nuit venue, les troupes rentrent éreintées et les mains vides. Santa-Lucia passe au milieu d'elles, se dirige vers le port, prend une barque, traverse le golfe, double le cap de Muro, et va aborder sur Campo-Moro, à l'extrémité sud du golfe de Valinco, arrondissement de Sartène. Une fois là, il est chez lui. Le maire était dans son lit, et, comme ces intrépides chasseurs qui ont passé le jour à battre les buissons, il passait la nuit à siffler en songe son chien, à ramasser la bécasse et courir après le lièvre, quand on vint lui dire :

— Levez-vous, Monsieur le maire : Santa-Lucia est là qui demande à vous parler.

— Santa-Lucia, per Baccho! mettez le couvert; je suis à lui.

— Voilà, Monsieur le maire, un fusil que j'ai dû, pour me sauver la vie, enlever à un douanier; voilà également une barque que j'ai prise dans le port sans savoir à qui elle appartient. Veuillez être assez bon

pour faire parvenir ces deux objets au procureur d'Ajaccio, afin qu'ils soient restitués à qui de droit; vous lui direz aussi que, mon chapeau blanc ayant été perdu rue des Jeûneurs, je compte qu'il voudra bien me le faire rendre dans les trois jours.

La barque et le fusil furent restitués à leurs propriétaires, et le chapeau blanc revint dans les trois jours.

Le but de ces exécutions audacieuses était de frapper les imaginations, d'épouvanter ses ennemis, de détacher d'eux leurs partisans. Un petit trait va prouver à quel point il y avait réussi.

Un de ses ennemis possédait à Sartène une importante maison, où logeaient plusieurs fonctionnaires, parmi lesquels un membre du tribunal. Cela déplaît à Santa-Lucia, qui écrit à chacun d'eux d'avoir à quitter cette habitation, s'ils ne veulent pas avoir affaire à lui. Ceux-ci ne se le font pas dire deux fois : ils donnent aussitôt congé. Mais le propriétaire refuse d'accepter le congé, à moins qu'on ne lui paye une année de loyer. Les locataires à leur tour refusent de payer, attendu, disent-ils, qu'il y a pour eux cas de force majeure, que ce cas de force majeure est justement l'œuvre des inimitiés personnelles du propriétaire, et qu'ils n'y sont pour rien.

Cités en simple police, ils sont condamnés à payer

ou à rester. — Eh bien! soit, dit alors l'un d'eux : nous resterons, mais à condition, Monsieur le juge, que vous allez nous donner copie de la sentence, pour prouver à Santa-Lucia que c'est par votre ordre que nous sommes restés, et non par notre propre volonté.

— Oui, oui, oui, je t'en donnerai, des copies et des sentences, pour qu'elles retombent sur moi! Payez un mois, si vous voulez; allez-vous-en, et ne revenez plus.

IV

L'oiseau noir et le lieutenant Santelli. — Un peu de feu, s'il vous plaît? — Le petit verre de consolation.

Ce qui faisait la force de Santa-Lucia, c'était son calme, son sang-froid, sa discrétion, son impénétrabilité. Il allait seul nuit et jour, et ne voulait avec lui personne, pas même son petit cousin Giacomo Antonio, de sorte que, ne sachant jamais où il se trouvait ni où il couchait, il était difficile de le surprendre, à moins de tomber sur lui par hasard. Cependant le petit *oiseau noir* dont nous avons parlé, vivait encore; il s'en allait sans cesse, furetant et fredonnant autour des casernes.

— Que donneriez-vous, dit-il un soir au lieutenant Santelli, si je vous disais où déjeunera demain Santa-Lucia?

— Ce que tu voudras.

— Les galons pour le brave gendarme S..., qui les attend depuis trois ans.

— Je te les promets.

— Il déjeune sur la rive droite du Rizzaneze, à la fontaine de l'olivier sauvage; ils seront deux.

Le lieutenant prend avec lui une vingtaine de ses voltigeurs, les plus braves et les plus lestes, les divise en petits groupes, devant tous converger vers l'endroit indiqué. La manœuvre est si bien exécutée, qu'ils sont déjà parvenus à cent mètres du but, sans avoir été éventés, quand un voltigeur éternue par hasard : cela suffit pour que leur proie échappe et leur passe entre les doigts. On trouva près de la fontaine un couteau, du saucisson et du pain.

Les voltigeurs se répandirent alors de tous côtés, comme une meute de chiens courants, cherchant la trace du lièvre qu'ils ont perdue; ils se rencontrèrent enfin à Propriano, où était le lieu du rendez-vous. Légèrement penaud, le lieutenant Santelli monte sur son cheval, laisse derrière lui ses hommes et prend les devants. Comme il approchait de Sartène, en fumant mélancoliquement son cigare et

songeant à sa mésaventure, voilà qu'un beau jeune homme sort du makis, va droit à lui, demandant du feu pour allumer son cigare; puis il s'incline poliment en disant : — Le bandit Santa-Lucia a l'honneur de remercier le lieutenant Santelli, et de le prier de dire au voltigeur qui a éternué si à propos, que demain il sera dit à Fozzano une messe à son intention. — Et il en fut ainsi.

Le commandant de la gendarmerie de Sartène avait eu de l'avancement. Son successeur, qui arrivait du continent et ne connaissait pas la Corse, trouvait fort étonnant et ne pouvait comprendre que quelques bandits tinssent en échec mille hommes de gendarmerie. Quant à Santa-Lucia, il se faisait fort de le prendre avant huit jours, et de le conduire à Sartène, les mains liées derrière le dos. Informé de ces fanfaronnades et de l'habitude qu'a cet officier supérieur d'aller chaque jour faire une station au café Sainte-Anne, le bandit s'y rend un dimanche, donne à tenir son cheval, et se fait servir. Tout le monde le connaît, excepté le commandant. Comme celui-ci se promène, les bras croisés sur la poitrine, il va vers lui, et lui propose de jouer son café contre le sien. Le commandant accepte et perd.

— La chance vous a trahi, commandant; mais veuillez accepter le petit verre de consolation; et

quand vous écrirez à votre colonel, ne manquez pas de lui dire que vous avez eu le plaisir de payer le café au bandit Santa-Lucia, mais que vous ne le tenez pas encore.

Et, sautant sur son cheval, il disparaît. Ce qui prouve qu'il savait rire et plaisanter comme un autre, quand il lui plaisait de faire trêve à ses idées sanguinaires.

V

Visites au préfet, à l'évêque, au président du tribunal.

Tous les témoins étant morts et sa vendetta radicalement accomplie, Santa-Lucia n'avait plus de raison d'en vouloir à personne : aussi fit-il avertir secrètement les personnes intéressées qu'elles n'avaient plus rien à craindre de sa part; qu'elles pouvaient aller, venir, le jour, la nuit, sans qu'il leur fît la moindre injure, pourvu que, de leur côté, elles le laissassent tranquille. Mais comme les condamnations prononcées contre lui n'en subsistaient pas moins, qu'il pouvait un jour ou l'autre avoir quelque fâcheuse rencontre avec la gendarmerie, et qu'une forte prime avait été offerte à qui le livrerait

mort ou vif, ses amis lui conseillaient de quitter la Corse et de se retirer en pays étranger.

C'était en effet son intention ; mais il n'en voulait venir là qu'après avoir fait mettre son frère en liberté.

Cette mise en liberté, si elle était possible, devait offrir d'énormes difficultés; mais le courage et l'audace de cet homme fortement trempé grandissaient avec les difficultés et les dangers. On en va juger par les faits suivants. Poursuivi, traqué sans trêve ni repos, il passait entre les gendarmes, comme s'il n'eût pas été vu d'eux; allait à Sartène, Ajaccio et Bastia; rendait visite à son frère dans sa prison de Nîmes; partout et toujours il circulait impunément, comme s'il eût eu à son doigt le fameux anneau de Gygès.

Le premier point à obtenir était de faire retirer l'allocation promise à qui le livrerait : attendu que, l'amour de l'argent étant de ces passions qui ne dorment jamais, il y avait là pour lui une source de dangers incessants.

Un jour donc, un berger endimanché se présente à la préfecture d'Ajaccio, et demande à voir immédiatement le préfet, pour affaire de la plus haute importance.

— Eh bien ! mon brave homme, de quoi s'agit-il ?

— De quoi peut-il s'agir, si ce n'est de Santa-Lucia ?

— C'est juste.

— Attendez que je ferme la porte et que j'ôte la clef, de peur qu'on ne nous surprenne : car ce diable d'homme a partout des espions; et je serais perdu, s'il venait à savoir que je suis ici. — Quelle somme donnerez-vous à qui le livrera ou le tuera?

— 4,000 francs.

— 4,000 francs! c'est bien peu, pour un poisson de cette qualité. On a donné bien davantage pour Théodore, Gallochio, Massoni et autres, qui ne valaient pas mieux que lui.

— Eh bien! on pourra aller jusqu'à 10,000.

— Et les gendarmes?

— Ceux-là qui, aux yeux du gouvernement et du public, seront censés l'avoir tué, recevront des galons, des croix, des épaulettes au besoin.

— Donc, Monsieur, ajoute-t-il en tirant un revolver de sa poche, ne craignez rien; mais écoutez-moi bien... Santa-Lucia, que vous cherchez, c'est moi!... — ne bougez pas, ou vous êtes mort! — et je viens vous dire que, si vous ne retirez pas aujourd'hui même la prime que vous avez offerte pour me faire tuer; si, dans un mois d'ici, mon frère, ce prêtre saint et innocent que l'on a condamné comme un scélérat,

n'est pas sorti de prison et mis en liberté, vous savez ce que j'ai fait au docteur Roccaserra? je vous le ferai à vous-même : je viendrai vous frapper au milieu de votre conseil de préfecture, et rien ne vous sauvera de mes mains. Cela dit, je suis votre humble serviteur. Vous allez rester enfermé dans votre cabinet; je vous invite à ne pas tirer avant un quart d'heure le cordon de votre sonnette, et à ne pas oublier que j'ai jusque chez vous des amis dévoués.

Une heure après, un prêtre étranger frappait à la porte de l'évêché.

— De quelle paroisse êtes-vous desservant, Monsieur l'abbé, lui dit l'évêque?

— Je ne suis point desservant, Monseigneur, mais bien prêtre habitué et libre. Je vis paisiblement du produit de mes biens, tout en remplissant de mon mieux mes devoirs sacerdotaux.

— Et de quel pays êtes-vous?

— De l'arrondissement de Sartène.

— De quel canton?

— De Tallano.

— C'est étonnant : j'ai pourtant la mémoire des physionomies, et je sais par cœur le personnel de mon diocèse; mais je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

— Je suis du pays de l'abbé Santa-Lucia.

— Tiens! à propos, qu'est-ce qu'on en dit de ce malheureux prêtre?

— On dit que ce malheureux prêtre est un martyr injustement condamné pour un crime dont il est aussi innocent que vous, Monseigneur; on dit qu'il est inconcevable que, avant de le laisser condamner, vous n'ayez pas, du moins pour l'honneur du clergé, fait de votre part une enquête impartiale, qu'il vous eût été si aisé de faire.

— Vouliez-vous que j'allasse me mettre en travers de la justice ordinaire, et peut-être en lutte avec elle?

— Ce que j'ai dit est dit.

— Mais qui êtes-vous donc enfin?

— Antonio Santa-Lucia, le frère de l'abbé, également condamné injustement pour le même crime... Ne bougez pas et ne craignez rien.

C'est notre petit cousin, Giacomo Antonio Giaccomoni, qui a tout fait; c'est lui qui, pour les raisons que vous savez, a tué tout seul Poli et Quilichini. Il était alors neuf heures et demie du matin. Moi, je me trouvais déjeunant chez Bastien avec le receveur d'enregistrement Casabianca; mon frère faisait travailler sa vigne du côté de Loretto. Voilà la pure vérité, et nous sommes par conséquent innocents.

Je viens donc, Monseigneur, vous supplier, au

nom de la justice, de faire élargir mon frère, et je vous avertis que, s'il n'est pas libre dans un mois, c'est à vous que je m'en prendrai. Ce que j'ai fait à Roccaserra sur le seuil de l'église, je vous le ferai au pied de l'autel.

Là-dessus, il enferme l'évêque dans son appartement et s'en va.

Une fois en train de rendre ses visites et de régler ses comptes, il ne pouvait oublier le président du tribunal, qui avait, dit-on, par son animosité particulière, grandement contribué à la condamnation de l'abbé : il va donc le trouver chez lui, lui répète les mêmes arguments, et l'invite, sous peine de mort, à s'entendre avec la préfecture et l'évêché pour la mise en liberté de son frère.

VI

Conférence. — Le capitaine S... — Propositions de paix. — En Sardaigne. — Le touriste anglais. — Mariage.

Le lendemain, nos trois personnages se trouvaient réunis à l'évêché, et le commandant de la gendarmerie avait été invité à la conférence.

— Comment se fait-il, commandant, dit le préfet,

que cet homme se rie du Code et des lois, de l'administration et de la force publique, du bagne et de l'échafaud? Vous avez sous vos ordres des brigades sans nombre; hommes, argent, moyens de tout genre, rien ne vous est refusé pour le détruire ou le prendre : comment donc se fait-il que vous n'en puissiez venir à bout?

— Je ne suis pas le premier, et ne serai probablement pas le dernier, Monsieur le préfet, à perdre après lui mon temps et ma peine. Vous m'avez cent fois donné des ordres à son sujet; je les ai tous exécutés jusqu'au dernier. Mon colonel et le procureur général ne font pas autrement, et je leur obéis de même. Parlez, commandez!... Mais quels efforts ferons-nous que nous n'ayons déjà faits? quelles mesures prescrirez-vous que vous n'ayez déjà prescrites? Cet homme est très fort, non seulement par lui-même, mais par les sympathies dont il est entouré. Il a des amis et des espions chez chacun de vous trois, Messieurs; il en a aussi dans la gendarmerie : il ne s'y dit pas un mot, ne s'y fait pas un mouvement, qu'il n'en soit aussitôt informé, et je ne serais nullement surpris qu'il sût déjà que nous sommes ici en conférence. Voulez-vous sérieusement, Monsieur le préfet, vous en défaire? il n'y a qu'un moyen, et il ne dépend que de vous... Au lieu de 4,000 francs

de prime, offrez-en 20,000, 25,000, s'il le faut, et je vous réponds qu'avant huit jours il sera tué par un de ses meilleurs amis.

— Justement, il m'a menacé de me tuer sous peu de jours, si je ne retire pas immédiatement la prime de 4,000 francs.

— S'il vous a dit cela, vous êtes en danger, car je ne connais aucune de ses menaces qu'il n'ait exécutée.

— Il nous a tous les trois menacés de mort, si dans un mois son frère n'est pas sorti de prison.

— Vous ferez bien, si vous tenez à la vie, de retirer l'allocation et de faire élargir l'abbé, que d'ailleurs on regarde généralement comme innocent et victime d'une injuste machination.

Ces trois messieurs tenant à vivre, — et nul ne saurait leur en faire un crime, — on fait venir le capitaine des voltigeurs S..., originaire de Sartène, vieille connaissance de Santa-Lucia, et même quelque peu son cousin; on lui expose en détail la situation, et on le charge de partir bien vite, en ambassade extraordinaire, pour lui porter des propositions de paix.

Instruit de son arrivée et de son désir de le voir, le bandit lui répond qu'il le recevra s'il est seul et sans armes; sinon, non. Le rendez-vous est pris pour minuit. Dans l'intervalle, il ne néglige rien pour

se donner des airs de *Vieux de la Montagne*, et frapper l'imagination du capitaine.

Minuit sonnant, celui-ci arrivait à un enclos où il fut reçu par trois hommes masqués et en gants blancs, qui, sans prononcer une seule parole, lui font signe de sauter le mur, le conduisent à travers l'enclos, et le remettent à deux autres également masqués, gantés et muets, qui lui font franchir un second mur et le confient aux mains d'un sixième, qui lui dit : Suivez-moi ; tournez à gauche ; entrez dans cette caverne : vous y trouverez celui que vous cherchez.

— Sois le bien venu, dit Sa Majesté... Régale-toi d'abord de ces marrons fumants et de cet excellent vin de Tallano ; et puis, nous parlerons affaires sérieuses... Est-ce que tu viens ici pour mes beaux yeux ? ou si tu as une mission pour moi ?

— Tu ne le sais donc pas ?

— Je suppose que ce sont le préfet, l'évêque, le président du tribunal et un peu le commandant de la gendarmerie, qui t'envoient.

— C'est vrai.

— Eh bien donc ! que me veux-tu ?

— Tu as menacé de mort les trois premiers de ces personnages ?

— Rien de plus exact ; et ils périront à coup sûr, à moins que la prime pour me faire assassiner ne

soit immédiatement retirée, et que mon frère ne soit mis en liberté dans un mois.

— Eh bien! j'ai le plaisir de t'annoncer que déjà la prime est retirée, et qu'avant trois semaines ton frère rentrera dans ses foyers.

— A la bonne heure!... Dans ce cas, ils peuvent aller et venir sans crainte : ils ne risquent plus rien.

N'ayant plus d'ennemis à combattre en Corse, Santa-Lucia passe en Sardaigne avec son petit cousin Giacomo Antonio : là, pour n'être pas à charge à leurs familles, ils font, l'un, le commerce des cigares; l'autre, le commerce des chevaux.

Revenu à ses instincts naturels, il se montrait doux et bienveillant, toujours prêt à secourir tous les malheureux, à protéger les faibles. Aussi était-il aimé de tout le monde : les gens du pays, les bandits, tant corses que sardes, l'avaient en vénération. Cependant cette tranquillité fut troublée par l'arrivée de quelques malfaiteurs, accusés de crimes ordinaires, et qui appartenaient au parti de ses ennemis. Il se figura, non sans raison peut-être, qu'ils étaient envoyés pour l'assassiner. Le fait est que plusieurs fois ils lui tendirent des pièges; mais, avec le secours de Giacomo Antonio, qui était devenu un homme, il sortit victorieux de toutes les rencontres. On en cite notamment une près de Cagliari, où, as-

sailli par une véritable armée de brigands, il la mit en complète déroute, en accomplissant des prouesses dignes de Roland et des quatre fils Aymon.

Le départ de Santa-Lucia pour la Sardaigne ne l'avait pas fait oublier à ses compatriotes : on pensait à lui en Corse, on parlait de lui, on s'occupait de lui, comme s'il eût porté en sa personne la fortune de tous. Sur la place publique et au café, on se questionnait d'un air mystérieux sur son compte, on se donnait de l'importance par ce qu'on en savait. J'ai eu de ses nouvelles, disait l'un ; je l'ai vu il y a trois jours, je le verrai demain, disait l'autre. Quand il avait livré bataille, des feux allumés sur la côte sarde en annonçaient le résultat à Bonifacio ; et de Bonifacio, le même signal en portait, de montagne en montagne, la nouvelle dans tout le pays.

Et ce n'étaient pas seulement le menu peuple et les indigènes qui se préoccupaient de lui à ce point ; l'engouement avait aussi gagné les étrangers et les fonctionnaires. On a vu les membres du tribunal de Sartène partir en caravane, leurs femmes au côté, braver le détroit et le mal de mer, pour se rendre à Longosarde, afin de s'asseoir à un banquet donné par les deux cousins et de faire connaissance avec eux ! On a vu un préfet, sous prétexte que la bande vaincue pourrait bien être rejetée en Corse, passer

également en Sardaigne, et, au mépris de toutes les convenances, s'établir pacificateur entre les bandits! Cette étrange démarche fut naturellement sans succès; tout le monde la blâma, et les bandits eux-mêmes furent les premiers à en rire! On a vu un richissime enfant d'Albion rechercher l'alliance de Santa-Lucia, comme ailleurs on recherche celle des princes.

Tandis que la femme de Santa-Lucia était restée à Tallano avec ses petits enfants, sa fille aînée avait suivi son père, afin de lui prodiguer ses soins : c'était une superbe personne de seize à dix-sept ans, nommée Antonia. Comme, sans redouter la guerre, il aimait encore mieux la paix, Santa-Lucia avait pris le sage parti de se retirer dans la petite et charmante île de la Madeleine, dont jamais le banditisme n'avait approché.

Il s'y trouvait alors un touriste anglais d'âge moyen, riche comme Crésus, grand comme un peuplier, et qui, toujours contemplant les flots et les astres, avait l'air de s'ennuyer d'une étrange façon. Où n'y a-t-il point de touristes anglais et où ne s'ennuient-ils pas? Si jamais un homme parvient à monter dans la lune, il y trouvera déjà installés — et ce ne sera pas sa moindre surprise — des touristes anglais bâillant d'ennui et des juifs appelant les clients.

L'arrivée de Santa-Lucia fut pour le touriste anglais une bonne fortune. Sa bonne humeur, son entrain, ses manières douces et polies lui plaisaient; ses aventures, qu'on lui avait racontées vingt fois, en faisaient à ses yeux, sinon un grand homme, du moins un personnage intéressant. Tous les quatre matins il l'invitait à déjeuner; et, s'il eût voulu le croire, ils n'auraient pas cessé d'absorber jusqu'au soir des liqueurs fortes et de la bière. Heureusement pour lui, Santa-Lucia ne buvait pas.

Mais, s'il faisait la cour au père, l'Anglais n'était pas moins assidu près de la fille : il la suivait partout, ne la quittait pas des yeux, ne manquait aucune occasion de lui parler à l'oreille. Santa-Lucia ne tarda pas à s'en apercevoir, et lui dit un jour :

— On raconte, Mylord, que dans les pays anglais, c'est-à-dire, dans la Grande-Bretagne et les États-Unis, l'honneur de la jeune fille est quelque chose d'incassable, d'inusable, d'inoxydable : elle peut aller, venir, soupirer, roucouler, flirter, faire le tour du monde en tête à tête avec un homme; sa réputation n'en souffre pas, personne ne s'en scandalise, et, le moment venu, elle trouve un mari tout comme une autre. Il n'en est pas ainsi chez nous: chez nous, cet honneur a quelque chose de fragile, qui se brise au moindre choc; la jeune fille qui s'est laissé cour-

tiser par un homme, ne peut plus en épouser un autre; et si cet homme refuse de la conduire à l'autel, il s'expose simplement à recevoir une balle dans la tête. Vous n'êtes pas sans savoir ces choses-là : on a dû plus d'une fois vous les dire.

— Oh ! oui, oui, je les sais ; et c'est pour tout de bon que je fais la cour à Antonia. Quand vous voudrez, demain, tout à l'heure, hier soir, je suis prêt à devenir son mari.

— Dans ces conditions, l'on peut s'entendre.

On s'entendit en effet. Santa-Lucia voulut que le mariage se fît en Corse, à Santa-Lucia, station d'hiver de la commune de Zouza. Pendant trois jours, ce furent des chasses et des fêtes princières; toutes les brigades des environs se trouvèrent, durant ces trois jours, occupées chez elles ou dans des directions opposées : pas un gendarme ne vint, par sa présence importune, troubler la joie des nouveaux époux.

VII

1848. — Capitaine dans l'armée romaine. — Refus de combattre les Français. — Voyage à Paris. — Départ pour le Brésil. — Mort.

Cependant le tocsin de 1848 avait sonné : après la France, l'Italie était entrée en ébullition; et, dans les

États romains notamment, les plus graves événements se préparaient. Avec son caractère aventureux et ardent, étant d'ailleurs donnée sa triste et fausse position, Santa-Lucia se tourne de ce côté, et comprend que peut-être il y trouvera un aliment pour son activité, une carrière honorable et la fortune. Il s'embarque donc à la Madeleine, va prendre du service parmi les insurgés, franchit rapidement les premiers grades, devient capitaine et aide de camp de Garibaldi. L'armée républicaine n'avait pas de meilleur soldat que lui; et, dans les conseils de guerre, ses avis n'étaient pas dédaignés.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée de l'armée française; mais dès qu'il vit flotter sous les murs de Rome le drapeau de son pays, et qu'on lui dit : *Vous allez tirer dessus!* il répondit : *Je ne le ferai pas!* Et, quittant secrètement la ville, il se rend auprès du général en chef des troupes françaises.

— Général, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais tous les parquets me connaissent en Corse, car on m'y a huit ou dix fois condamné à mort par contumace : je suis le bandit Santa-Lucia. Devenu capitaine dans l'armée insurgée, je n'ai pas voulu combattre contre vous. Au lieu de respecter ces répugnances patriotiques, on me fait des menaces; mais, fusillé pour fusillé, j'aime mieux

l'être par vous que par eux. Je me mets donc entre vos mains : faites de moi ce que vous voudrez.

Le général demande par télégramme des instructions au ministre; et le ministre répond : « Donnez-lui un sauf-conduit et de l'argent, et dirigez-le sur Paris. »

On ne pouvait répondre par un abus de confiance à un acte de patriotisme, livrer à l'échafaud un contumace qui s'était rendu lui-même dans de telles conditions. M. Abbatucci, alors ministre de la justice, fut de cet avis. Santa-Lucia fut laissé libre dans Paris, devint un des lions de la saison, fréquenta les salons et le théâtre, et se fit la réputation d'un fin connaisseur en musique. On le recherchait, on se le disputait. M. Germond de Lavigne publia sur lui, dans *la Presse*, des articles qui firent quelque sensation; des banquets furent donnés en son honneur.

A l'un de ces banquets, il se passa un petit fait, peu important sans doute, mais qui n'en a pas moins son parfum. L'amphitryon était Corse : on parlait naturellement banditisme et bandits. Une dame, qui ne connaissait pas Santa-Lucia et ignorait qu'il fût au nombre des convives, se trouvait à côté de lui.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, que je serais curieuse d'en voir un, de loin bien entendu, de ces affreux bandits! Celui-là surtout doit être hor-

rible à voir, qui arrache les yeux aux gens avec la pointe de son stylet. Je donnerais bien cent francs à qui me le montrerait.

— On peut vous le montrer à moins de frais, Madame.

— Qui?

— Moi.

— Où?

— Ici.

— Quand?

— A l'instant même. Fixez sur moi vos beaux yeux; en me voyant, vous le voyez : il n'est autre que moi-même.

— Tiens!... Ce n'est pas plus affreux que ça, un bandit!...

Bien que l'on fût généralement persuadé que les frères Santa-Lucia étaient innocents des deux premiers crimes et avaient été injustement condamnés; bien que, dans ce cas, l'opinion reconnût, ou peu s'en fallait, au condamné le droit de justice personnelle à l'égard des faux témoins et des juges prévaricateurs contre lesquels il n'avait aucun moyen légal de recours, on ne pouvait, pour l'honneur des principes, de l'administration et de la justice, laisser librement se promener dans Paris un homme condamné à mort et coupable de tant de meurtres. Il fut donc invité à

quitter sans bruit le territoire français, et à se retirer dans telle partie du monde qu'il lui plairait de désigner. Il choisit le Brésil. Un de ses amis, le comte della Fonseca, le recommanda à son frère, colonel dans la garde impériale.

Il comptait entrer dans cette garde, avec son grade de capitaine; mais, la loi n'y admettant les étrangers qu'à titre de simples soldats, il se fit entrepreneur de grands chemins, et mourut de la fièvre jaune, en 1856.

Ce qui m'étonne le plus dans cette histoire, ce sont moins les qualités personnelles et les actes de Santa-Lucia, que les façons d'agir de la justice. Comment! le limonadier Bastien affirme qu'au moment du crime, Antonio déjeunait chez lui avec le receveur Casabianca; il est de notoriété que l'abbé se trouvait du côté de Loretto, avec les ouvriers qui travaillaient sa vigne, et vous n'interrogez pas ces témoins importants? ou, si vous les interrogez, vous ne tenez nul compte de leurs dépositions? vous instruisez, vous jugez, vous condamnez, sur les simples dires des ennemis des accusés, quand il vous serait si facile d'établir l'alibi, et par conséquent l'innocence de ces derniers?

Hélas! pendant longtemps, triste héritage et suite funeste de l'administration génoise, la justice n'a été chez nous qu'une affaire de camaraderie et d'in-

fluence; et malheureusement, malgré les progrès accomplis, il en reste encore quelque chose. N'a-t-on pas vu dernièrement un aspirant cantonnier, âgé de plus de *soixante ans*, présenter à l'ingénieur en chef un acte de notoriété, signé de dix témoins et d'un juge de paix, pour attester qu'il n'a pas *cinquante ans*, et revenir huit jours plus tard, avec un second acte de notoriété, signé des *mêmes témoins* et du *même juge de paix*, pour affirmer qu'il n'en a pas *quarante?*

N'a-t-on pas vu un autre juge de paix, après avoir reconnu la validité d'un procès-verbal du garde champêtre contre les propriétaires d'un cheval et d'un bœuf capturés dans l'enclos d'autrui, condamner à l'amende et aux frais... non pas les auteurs du délit, mais le garde champêtre lui-même?

N'a-t-on pas vu M. X... acheter de M. Y... une propriété de 150 hectares, moyennant 10,000 francs, payables au bout de dix ans; refuser de payer à l'époque fixée, sous prétexte que, dans la propriété vendue, se trouvaient quelques mètres carrés appartenant à un voisin, ce qui l'avait empêché, disait-il, de cultiver tout le reste; et réclamer pour cela 3,000 francs de dommages-intérêts? N'a-t-on pas vu trois experts d'incontestable capacité, chargés de régler définitivement et sans appel

cette question, dépouiller M. Y... de sa propriété pour la donner à M. X..., et le condamner en outre à 1500 francs de dommages-intérêts?... Espérons que bientôt les mœurs se modifieront chez nous sous ce rapport comme sous plusieurs autres, et qu'il ne restera plus rien des pratiques génoises.

VIII

Giacomo Antonio et la place du Diamant. — Le col Saint-Georges. — Baptême. — Départ. — Mort.

Avant de quitter ce terrain, peut-être vous sera-t-il agréable d'avoir des nouvelles de Giacomo Antonio, le premier acteur de ce long drame, et de savoir ce qu'il est devenu.

Un soir, le capitaine S..., des voltigeurs corses, se promenait à Ajaccio, sur la place du Diamant, avec son commandant et le secrétaire général de la préfecture. Un petit jeune homme, appuyé contre un réverbère, les regardait aller et venir, et semblait vouloir lui parler. Le prenant pour un écolier en vacances, le capitaine s'approche et lui demande ce qu'il veut.

— Je voudrais, mon capitaine, entrer aux voltigeurs; et, comme je n'ai personne pour me protéger,

je vous serais très obligé de me recommander au commandant.

— On vous trouvera trop jeune et trop petit, surtout quand les sujets abondent, et que, pour un qu'il en faut, il s'en présente dix.

Telle fut en effet l'opinion du commandant et du secrétaire général. Le prétendu écolier se retira, sans que pas un songeât à lui demander son nom.

A quelque temps de là, se rendant à Sartène, pour la mission dont nous avons parlé, le capitaine venait de franchir le col Saint-Georges et descendait au petit pas, quand une voix, sortie du milieu du makis, lui crie : *Halte-là! pied à terre et approchez! sinon vous êtes mort*. Et en même temps un double canon de fusil, lui montrant ses beaux yeux, achève de le convaincre.

Le capitaine obéit, et se trouve en présence de son petit écolier de la place du Diamant.

— Et qui donc êtes-vous, malheureux? lui dit-il.

— Je suis Giacomo Antonio Giacomoni.

— Et comment avez-vous eu la folle imprudence de venir me trouver sur la place du Diamant?

— J'avais le pressentiment qu'il ne m'en arriverait rien de mal.

— Que désirez-vous de moi maintenant?

— Je ne suis pas baptisé; et je voudrais l'être par

les mains du chanoine Lecca, le frère de Monseigneur. Ne pourriez-vous m'obtenir cette faveur?

— Dans la situation périlleuse où vous vous trouvez, l'essentiel est que vous soyez baptisé à tout événement; et, comme en cas de nécessité toute personne peut baptiser, je vais, si cela vous plaît, vous administrer ce sacrement, sauf à le faire à l'occasion solenniser par M. Lecca.

Giacomo Antonio accepte, se met à genoux; le capitaine prend avec la main de l'eau du ruisseau, la lui verse sur la tête, en disant : *Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.* Et le voilà chrétien!

— Qu'allez-vous faire à présent, mon ami?

— Je veux quitter la Corse. Donnez-moi un sauf-conduit, et je vous enverrai bientôt la preuve que je suis en Sardaigne.

Peu de temps après, en effet, il envoya de Longosarde au capitaine quatre peaux de chevreuil préparées.

Après le départ de son cousin pour l'Italie, il resta en Sardaigne, continuant son commerce de cigares. Mais un jour il fut pris du mal du pays et voulut revoir la Corse. Embarqué sur un bateau, qui eut à subir dans le détroit de violentes bourrasques, il arriva en pleine nuit dans le port de Bonifacio,

débarqua et gagna la campagne, sans que personne prît garde à lui. Il était tellement brisé par la fatigue et le mal de mer, qu'après une demi-heure de marche, il se coucha dans un enclos, au pied d'un arbre, et s'endormit profondément.

Le lendemain, au point du jour, une femme qui allait attacher sa chèvre dans cet enclos, l'aperçoit, le reconnaît pour un bandit, revient sur ses pas et court avertir le maréchal des logis de Bonifacio. Celui-ci arrive avec toute sa brigade. Mis en joue par le bandit, il n'a que le temps de lui crier : *Ne tirez pas, je suis père de cinq enfants!* Le bandit abaisse son arme et s'enfuit; alors une grêle de balles fond sur lui, et il disparaît dans le makis. Les gendarmes le cherchent inutilement, et le croient sauvé. C'était une erreur : il s'était jeté, à cent mètres de là, dans une misérable cabane, où il mourut de ses blessures, et fut dévoré par les corbeaux et les renards. On ne retrouva ses restes qu'au bout d'un an.

C'est égal : si vraiment Giacomo Antonio épargna la vie du maréchal des logis, quand peut-être il eût pu se sauver en le tuant, il dut en coûter à celui-ci pour commander sur lui un feu de peloton.

CHAPITRE XI

LES CUCCHI

I

En face de Levie, par delà les gorges profondes où le Fumiccicoli roule ses eaux limpides, s'étend un long plateau, adossé à une chaîne de montagnes, qui séparent les deux cantons de Levie et de Porto-Vecchio, et sont couvertes d'une immense forêt résineuse, appelée *forêt du marquis de Fontana-Rossa.* Une partie de cette forêt se nomme *Ospedale*, parce que, au milieu de son atmosphère embaumée, se trouvait jadis un hôpital, où venaient chercher la santé ceux qui avaient contracté des maladies dans la plaine.

Au bord de cette forêt existait, au quatorzième siècle, une petite ville, appelée Saint-Jean-de-Carbini, dont il reste encore des ruines, du milieu desquelles s'élève une jolie église assez bien conservée.

La gracieuse flèche de son clocher attire de loin les regards, et produit un effet mélancolique parmi les solitudes qui l'environnent.

A quelle époque et par qui fut fondée cette ville? il est difficile de le dire; mais on sait qu'au moyen âge vint s'y établir un personnage connu sous le nom de comte Passo, qui l'agrandit, s'il n'en fut pas le fondateur. Ce qu'était cet homme et d'où venait-il? on ne le sait pas davantage; mais on suppose que c'était un de ces aventuriers étrangers qui venaient jouer chez nous au seigneur féodal, dans les terres que leur concédait le gouvernement génois. Mécontent de l'Évangile et de sa sévère morale, ce personnage se posait en réformateur ou plutôt en déformateur du christianisme.

Ce qu'il enseignait sur la nature de Dieu, l'immortalité de l'âme et la destinée humaine, on ne le sait; mais, en fait de mœurs, au lieu de s'amuser comme d'autres aux bagatelles de la porte, il mettait du premier coup la cognée à la racine de l'arbre, autorisait toutes les passions, encourageait tous les appétits. Chaque soir, par exemple, dès que venait la nuit, hommes, femmes, enfants, envahissaient les deux églises du pays, et là se passaient, dit-on, des scènes dignes des fêtes de Saturne et de Bacchus : c'était la licence absolue, la promiscuité la plus complète.

Moitié politique, moitié religieuse, cette secte, dont les membres portaient le nom de *Giovannali*, devait avoir des adhérents, en vertu du proverbe biblique d'après lequel les vautours et les chacals accourent partout où il y a un cadavre en décomposition. Toutefois ces adhérents vinrent de l'étranger, de l'Italie surtout : il n'en pouvait sortir beaucoup d'un pays où, comme en Corse, la fidélité conjugale est la première de toutes les vertus, l'honneur du foyer domestique le premier de tous les biens. Et non seulement nos pères se tinrent généralement à l'écart de ces ignobles folies ; mais encore, dès que ces sectaires eurent affiché la prétention de soumettre à leurs lois la Corse entière, et de lui imposer le code de leurs mœurs, ils en appelèrent au pape Innocent VI, qui les frappa d'anathème et d'excommunication.

Carbini était entouré de murailles ; ses habitants étaient nombreux, riches, intrépides : aussi, quelque envie qu'eussent les villages voisins de leur chercher querelle, ils y regardaient à deux fois, et préparaient silencieusement leurs moyens d'attaque. Ils en étaient là, lorsqu'un fait épouvantable vint surexciter les esprits et provoquer l'explosion finale.

Un jeune homme qui, comme les autres, fréquentait les bacchanales nocturnes, fut curieux de savoir à

quelle femme il avait affaire : il s'arma d'une paire de ciseaux, lui coupa, dans les ténèbres, un morceau de sa robe, et reconnut avec stupeur, le lendemain, que cette femme était *sa propre mère!*

Au bruit de cet événement, l'indignation est universelle : les conques marines sonnent sur toutes les montagnes; les milices, enseignes déployées, s'élancent de tous les villages, bien décidées à ensevelir de tels crimes sous les ruines de la cité où ils se sont commis

Si l'attaque est furieuse, la résistance est désespérée. Pendant plusieurs jours, ce sont des combats acharnés, des mêlées sanglantes. Enfin, écrasés sous le nombre, les Giovannali succombent, et leur désastre est sans pareil : hommes, vieillards, femmes, enfants, tout est égorgé sans choix et sans pitié; cinq ou six à peine échappent au massacre, en se réfugiant dans les forêts; la ville est brûlée, renversée, rasée au niveau du sol.

En voyant ces rares survivants venir errer et s'asseoir, comme des *coucous* solitaires, au milieu des ruines de leur patrie, on leur donna le nom de *Cucchi*, qui leur est resté jusqu'à présent. Au sud et à peu de distance de Saint-Jean-de-Carbini, ils se sont bâti un nouveau village, appelé Orona, où ils forment aujourd'hui une tribu d'une centaine

d'hommes. Grands et robustes, ils portent la barbe jusque sur la poitrine, sont doués d'une vive intelligence ; et, comme ils aiment les procès et ne sont pas commodes, on dit dans le pays qu'*ils portent la peine des crimes de leurs pères*, dont ils ont du reste abandonné les pratiques immorales. Le juge d'instruction de Sartène disait dernièrement : « Les Cucchi savent sur le bout du doigt les lois, les décrets et les ordonnances, les finesses de la procédure et les roueries de la chicane. Quand ils ont un procès, chose qui n'est pas rare, le juge et l'avocat n'ont qu'à les écouter et à prendre des notes : leur instruction et leur plaidoyer sont faits. »

Sans négliger l'agriculture, ils se livrent surtout à la vie pastorale, et n'ont pas, dit-on, chaque année, moins de trois à quatre cents cochons à vendre; on pourrait presque dire trois ou quatre cents sangliers : car, vivant nuit et jour en pleine liberté dans les bois, sangliers et cochons se mêlent et se croisent les uns avec les autres; d'où il résulte une race bâtarde, petite de taille, bizarre de formes, mais exquise de goût. Le spéculateur qui aurait l'idée de les produire à la *foire aux jambons*, le vendredi saint de chaque année, serait sûr de ne perdre ni son temps ni son argent.

Parmi les décombres de Saint-Jean-de-Carbini,

s'est élevé un village nouveau, dont les habitants ne semblent pas vivre avec les Cucchi dans la meilleure intelligence. Les procès et les querelles ne sont pas rares entre eux : on les a vus, voilà moins de deux ans, renouveler le combat des Horaces et des Curiaces, se battre trois contre trois, dans une sanglante rencontre, dont tous les journaux ont rendu compte.

Tels furent les ancêtres de ceux dont je vais vous raconter la courte mais déplorable carrière de bandits.

II

Rosine et Noël.

Nicolas Nicolaï habitait en 1850 une des nouvelles maisons de Carbini, et avait une fille d'une rare beauté, nommée Rosine. Un des Cucchi d'Orona, appelé Noël, en devint éperdument amoureux et la demanda en mariage. Rosine était vive, gaie, folâtre ; Noël était d'une figure triste, sombre, presque effrayante ; bien fait du reste et très bel homme. Mais, autant il aimait Rosine, autant Rosine l'aimait peu.

Cependant, pour une cause ou pour une autre, Nicolaï désirait ce mariage ; il ne cessait de répéter à

sa fille que la vie commune amènerait la sympathie, et qu'elle serait très heureuse avec Noël. Elle n'était pas convaincue ; mais enfin, pour avoir la paix et contenter son père, elle consentit à dire oui, et se prêta à la cérémonie des fiançailles. Toutefois, comme pour protester contre cette sorte de contrainte morale, qui n'est pas dans nos mœurs, la plupart des parents refusèrent d'assister à la cérémonie, ce qui parut de mauvais augure.

En ne respectant pas les répugnances de sa fille, en la forçant d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas, Nicolaï manquait à son devoir de père, et risquait fort de faire son malheur ; en ne résistant pas énergiquement jusqu'au bout, en se prêtant à un engagement qu'elle réprouvait, la fille commettait un acte de malheureuse faiblesse ; en s'obstinant à se faire épouser par une femme qui ne voulait pas de lui, Noël faisait la plus grave de toutes les imprudences : de sorte que tout le monde ici était coupable. Et, pour achever le désordre de cette situation, voilà que, après avoir donné leur parole, Nicolaï et sa fille la retirent et ne veulent plus consentir au mariage.

Il y avait là, nous l'avons déjà vu, un cas formel de vendetta et de meurtre. Mais, comprenant que, s'il tue le père, il aura de la peine à épouser la fille, Noël se décide à compromettre celle-ci par un enlè-

vement, dans l'espoir qu'une fois déshonorée, on sera trop heureux de la lui donner. C'était un progrès.

Comme le font les jeunes filles de nos villages, Rosine allait fréquemment dans la forêt chercher des fagots de bois, qu'elle rapportait sur sa tête. Noël connaissait ses habitudes : c'est là qu'il résolut de la surprendre, en se faisant aider d'un de ses cousins germains, Francesco Cucchi, ancien soldat au 8e de ligne, homme superbe, aussi brave que fort. Après l'avoir plusieurs fois inutilement attendue, ils l'aperçoivent un jour qui vient vers leur embuscade, déroule sa corde, ramasse du bois et commence son fagot. S'élancer, la saisir, lui mettre un mouchoir sur la bouche, l'entraîner rapidement vers le mont Ospedale, est l'affaire d'un instant.

Mais Rosine n'était pas venue seule : elle avait une compagne, qui, heureusement, restée en arrière, eut le temps de se blottir, de tout voir sans être vue. Elle courut aussitôt avertir les parents de Rosine, qui s'élancèrent à sa poursuite, au nombre de cinq ou six. Le difficile était de découvrir la direction qu'ils avaient suivie; mais leur embarras ne fut pas long : Rosine, qui avait prévu le cas, avait eu soin, sans que les ravisseurs s'en aperçussent, de briser avec ses pieds le bois mort, et avec ses mains les branches vertes qui lui fouettaient à chaque instant le visage.

Après deux heures de course, la rencontre eut lieu sur le mont Ospedale. Sommés de rendre leur prisonnière, les Cucchi répondirent :

— Oui, si la force des armes nous y contraint; sinon, non.

Les Nicolaï, plus nombreux que leurs adversaires, étaient gênés par la crainte d'atteindre Rosine; d'ailleurs, on s'abritait et l'on se gardait si bien des deux parts, que, depuis une heure que durait la fusillade, personne n'avait été tué ni blessé, quand les Cucchi demandent une suspension d'armes et laissent aller leur proie. Que s'était-il donc passé? Rosine, qui décidément possédait la finesse et la ruse du serpent, avait imaginé, pour recouvrer sa liberté, un moyen digne des Sabines.

— Laisse-moi aller, dit-elle à Noël : mes parents et moi t'en saurons gré; et je te jure, *per la Madonna!* que *plus tard* je t'épouserai.

— Eh bien! embrasse-moi, en garantie de ta parole.

— A cela ne tienne!

Cette ruse lui sauva la vie, les Cucchi ayant depuis déclaré que, en cas de défaite, leur intention était de la tuer et de se faire tuer sur son cadavre.

III

Projet de mariage. — Le berger Zero. — Fuite et trahison.

Un peu simple et crédule, Noël avait pris au sérieux le billet que lui avait donné Rosine : à chaque instant, il lui semblait entendre le signal pour la conduire à la mairie, quand le bruit se répand qu'elle y va être conduite par un autre, qu'elle épouse un de ses cousins germains. Ce cousin était évidemment dans son droit ; mais il avait tort de ne pas tenir compte des préjugés et de l'opinion. Quant à Rosine, après l'engagement qu'elle avait pris, elle devait, à mon avis, sinon épouser Noël, du moins, en cas d'aversion insurmontable, n'en point épouser d'autre que lui, et rester vieille fille.

Exaspérés par cette nouvelle, qui leur semble l'abomination de la désolation, les Cucchi attirent dans une embuscade cet infortuné jeune homme, et le massacrent sans pitié. Aussitôt une brigade de gendarmerie mobile est détachée à Carbini, afin de protéger les uns et de tenir en respect les autres. Poursuivis à la fois par les Nicolaï et la force publique, les Cucchi s'associent à la bande Tramoni,

qui occupe les hauteurs boisées de Cagna; mais en même temps leurs adversaires font une acquisition qui n'est pas sans valeur.

Les Cucchi avaient chez eux un berger italien, portant l'étrange nom de *Zero*. Ils l'avaient acheté, tout jeune encore, d'un de ces spéculateurs étrangers qui ramassent dans les hospices et dans les carrefours de leur pays les malheureux petits enfants abandonnés des deux sexes, pour les conduire en Corse, où ils les promènent de ville en ville, de village en village, de bergerie en bergerie, en criant : *A* 30, 40, 50 *francs pièce! Qui veut acheter des garçons et des filles, jusqu'à l'âge de vingt et un ans?*

Oui, messieurs, tandis qu'ailleurs on fait tant d'efforts pour supprimer la traite des *noirs*, la traite des *blancs* se pratique chez nous en toute liberté, et forme pour le commerce italien une branche d'exportation qui n'est pas sans quelque importance. Toutefois, il est juste de le dire, grâce à un de vos compatriotes, qui le premier s'est naguère vigoureusement élevé contre ce honteux usage, on ne rencontre plus aussi souvent de ces marchands de chair humaine : l'administration peut-être a fini par ouvrir les yeux et s'émouvoir.

Ce berger Zero ne valait guère plus que son nom,

tant ses mœurs étaient détestables. Après plusieurs aventures scandaleuses, il avait, en dernier lieu, séduit une sœur de Noël, dont la faute ne se pouvait plus cacher. Que vont-ils devenir, sa complice et lui, dès que ses maîtres vont s'en apercevoir? où se réfugieront-ils, pour se soustraire à leur indignation? qui les sauvera de leur vengeance? Il ne voit, le misérable, d'autre moyen que de passer à l'ennemi, de se retirer parmi les Nicolaï et les gendarmes, et de prendre service dans leurs rangs. En conséquence, ils décampent tout doucement pendant la nuit, et se rendent à Carbini. Zero y est parfaitement accueilli, parce que, sachant les habitudes et les retraites de ses anciens maîtres, il lui sera facile de les suivre de l'œil et de les faire prendre. Sa complice est moins bien reçue; cependant on espère que sa présence à Carbini sera pour sa famille une source d'humiliations et de déboires.

En apprenant la fuite de Zero et de leur sœur, les Cucchi se livrent à un violent accès de fureur, et ne se font pas d'illusion sur le mal que pourrait leur faire ce traître. Bientôt, en effet, il leur tend une embuscade, dans laquelle Francesco a le bras cassé; peu de temps après, le 17 février 1851, il avertit les gendarmes que, le soir même, les deux bandes doivent souper à Orona et y passer la nuit.

Soutenue des Nicolaï, la brigade arrive à la nuit close, dans un profond silence, et chacun s'efforce de gagner le poste qui lui est assigné. Des bandits, les uns sont à table, les autres montent la garde, quand un de ceux-ci s'écrie : Qui vive? — Gendarme Muzelli. — Et deux balles se croisent avec tant de précision, que le gendarme a la figure couverte des éclats de la pierre qui l'abrite, et son képi est enlevé de sa tête. Quant au bandit, le coup lui passe entre le nez et la bouche, et va sortir derrière la nuque : la mort est instantanée. En apprenant qu'elles ont affaire aux gendarmes, les deux bandes, qui avaient cru combattre leurs ennemis personnels, gagnent la forêt. Le mort était don Giacomo, le plus beau, le plus sympathique et le plus redoutable des Cucchi.

En le voyant tomber, les femmes se précipitent, armées de haches et de bâtons, et veulent enlever le cadavre pour lui rendre les derniers honneurs. On a beau leur dire que personne n'y doit toucher avant l'arrivée de la justice; on a beau tirer en l'air des coups de fusil pour leur faire lâcher prise : rien n'y fait, rien ne les épouvante, si bien qu'on est forcé de le leur abandonner, afin d'éviter quelque grand malheur, peut-être un retour offensif des bandits. Le gendarme Muzelli devint pour toute la tribu un objet de haine et de vengeance : hommes et femmes

firent tous serment de le tuer. Sa position devint telle, que ses chefs furent obligés de l'envoyer en Balagne, à l'autre extrémité de la Corse, où il rendit aussi d'éclatants services.

IV

Capture et mort de Zero.

S'ils en voulaient à Muzelli, les Cucchi en voulaient bien autrement à Zero. Quelle que fût l'adresse de celui-ci, il était impossible que, un jour ou l'autre, d'une ou d'autre façon, il ne finît par tomber dans leurs mains. Il aurait donc dû, avec le moindre sens commun, aller chercher au loin la sécurité, que Carbini ne pouvait lui garantir.

Cependant les jours de la sœur de Noël étaient comptés : l'heure approchait où elle allait devenir mère. Les Nicolaï, qui ne l'avaient accueillie qu'à regret, refusèrent, malgré l'intervention de Rosine, de la garder davantage. Comme la malheureuse n'osait et ne voulait retourner dans sa famille, ils s'adressèrent au tribunal de Sartène. Ce tribunal rendit un arrêt qui ordonnait à ses parents de la reprendre, et les avertissait en même temps que, s'il arrivait quelque mal à la mère ou à l'enfant, eux

seuls en seraient responsables. Elle retourna donc sous le toit paternel, où elle fut moins mal reçue qu'elle ne le craignait. L'heure de sa délivrance étant arrivée, la gendarmerie fut invitée à y assister.

Quand elle fut pleinement rétablie de ses couches, ses frères et ses cousins, qui jusque-là avaient évité de lui rappeler le passé, la prennent un jour à part et lui disent :

— Tu nous as indignement déshonorés, d'abord en sacrifiant ta vertu à un ignoble valet, ensuite en prenant parti contre nous avec nos ennemis : c'est toi qui, au fond, es la principale cause de la blessure de Francesco et de la mort de don Giacomo. Eh bien! écoute-nous.

Cet enfant, dont la présence est et sera pour nous un éternel sujet de honte, périra; tu périras toi-même avec lui, à moins que... tu ne consentes à nous livrer le misérable qui t'a perdue. Cela te sera facile : nous savons que tu as conservé des relations avec lui. Tu nous connais! On te donne jusqu'à demain pour réfléchir.

Avec des sentiments élevés, un caractère énergique, cette femme aurait dû dire :

— Deux fois déjà j'ai péché, en manquant à la vertu, en trahissant ma famille; je ne pécherai pas une troisième fois, en livrant le père de mon enfant.

Qu'ils envoient en paradis, par le plus court chemin, ce pauvre petit innocent; qu'ils me fassent à moi-même expier mes fautes par une mort sanglante, j'y consens : mais je ne commettrai pas la criminelle lâcheté qu'on me demande.

Au lieu de raisonner de la sorte, l'infortunée écoute les terreurs de la nature; elle a peur de la mort pour elle-même et pour son enfant : quelques jours plus tard, Zero, livré par elle, tombe en des mains qui ne doivent pas l'épargner, et qui le conduisent provisoirement dans les forêts de Cagna, sous prétexte d'y subir un jugement.

Il existait depuis peu de temps dans ces montagnes une espèce de tribunal, appelé *tribunal de Cagna*, qui réunissait toutes les juridictions; était en même temps correctionnel, cour d'assises, cour d'appel, cour de cassation; revisait et cassait les sentences des autres tribunaux, et affichait ses propres arrêts à la porte de tous les établissements publics. Quoiqu'il n'eût rien de légal et de secret, ce tribunal n'était guère moins redoutable et redouté que le fameux conseil des Dix à Venise.

Son opinion était fixée d'avance; pour formuler son arrêt, il n'avait besoin ni de témoignages ni de débats. Toutefois, par égard pour les formes juridiques, on laissa à l'accusé faculté pleine et entière

de se défendre. Il n'en voulut pas profiter, tant les faits étaient accablants et leur justification impossible : il fut condamné d'une voix unanime à mourir, après avoir reçu sur ses épaules nues six coups de verges de la main de chaque membre du tribunal. On aurait voulu que l'exécution eût lieu sur la place publique d'Orona; mais, de peur qu'il n'en résultât des désagréments pour la famille, il fut décidé qu'elle se ferait à Figari, par les soins de Francesco et de Noël.

Les six coups de verges appliqués, on attache solidement au condamné les mains derrière le dos; on le promène pendant trois jours, nu-tête et nu-pieds, de hameau en hameau, de bergerie en bergerie, en racontant ses crimes et sa condamnation; et, chaque fois que vient l'heure du repas, on place devant lui un seau d'eau et de la paille hachée, en disant :

— Voilà pour toi : bois et mange, bœuf que tu es!

Le troisième jour, vers midi, on arrive dans la plaine de Figari, à un endroit dont l'église est un peu à l'écart du village. Noël sonne les cloches à toute volée, pour appeler les habitants, qui accourent en foule, précédés de leur curé. Francesco fait faire le cercle, et dit :

— Hommes de la Corse, vous nous connaissez :

nous sommes les Cucchi. Le misérable que vous voyez là, sous vos yeux, était sans pain, sans chaussures, sans vêtements, sans asile; nous l'avons accueilli sous notre toit, nourri, chaussé, vêtu, traité comme un des nôtres. Qu'il dise si, depuis dix-huit ans, rien lui a manqué de ce qui est nécessaire à la vie!

Or, savez-vous comment il a répondu à tant de bienfaits? En abusant du jeune âge de notre sœur, pour la séduire et nous déshonorer tous avec elle; en l'enlevant nuitamment de chez nous, pour la conduire chez nos ennemis, et nous livrer en sa personne à leurs railleries et à leurs dédains; en se mettant à leur solde servant d'espion et de guide contre nous, dévoilant nos habitudes et nos retraites, nous tendant des pièges et des embuscades, où mon frère a trouvé la mort, et où j'ai eu le bras cassé!

Qu'eussiez-vous fait à notre place? Ne pouvant le traduire devant les tribunaux ordinaires, qui sont fermés aux bandits, nous l'avons conduit devant le tribunal de Cagna, dont les membres, bien que n'étant pas docteurs en droit et institués par ordonnance ministérielle, n'ont peut-être pas moins d'intelligence et de conscience que d'autres. Ils l'ont interrogé avec douceur, l'ont laissé libre de produire

les témoins et les preuves qu'il a voulu, libre de se défendre lui-même ou de se choisir tels défenseurs qu'il voudrait. Qu'il dise le contraire! Mais sa cause était si mauvaise, sa culpabilité si évidente, qu'il a été condamné à l'unanimité. Moi, je me suis abstenu, pour ne pas être juge et partie dans ma propre cause. Est-ce vrai?

Malgré cela, le tribunal nous a choisis, Noël et moi, pour exécuter la sentence, et votre place publique a été désignée pour l'exécution. Puisse ce terrible exemple épouvanter les lâches suborneurs qui déshonorent les familles, et les traîtres qui vendent leurs bienfaiteurs! — Monsieur le curé, cet homme doit avoir l'âme noire : vous avez une demi-heure pour essayer de la lui blanchir, sur le seuil même de l'église.

Le brave curé se jette à leurs genoux, allant de l'un à l'autre et demandant la grâce du condamné. Mais, voyant que tous ses efforts sont inutiles, il se décide à confesser le misérable ; après quoi Francesco lui brûle la cervelle, en disant :

— Que Dieu te pardonne dans l'autre monde tout le mal que tu nous as fait dans celui-ci !

V

Départ. — Trahison. — Condamnation. — Cayenne.

Cet événement, si tragique par sa nature et ses circonstances, produisit dans toute la Corse une impression profonde. La gendarmerie reçut les ordres les plus sévères. Les deux bandits comprirent qu'il leur serait difficile de résister longtemps à de telles poursuites, et résolurent de passer en Sardaigne, où se trouvaient déjà les Tramoni. On s'adressa, pour franchir le détroit, au berger de Lavezzi, qui, moyennant une assez forte somme, se chargea de les transporter à Longosarde, et vint les prendre à l'entrée de la nuit, sur la côte de la Piantarella.

Le temps étant calme, deux heures suffisaient pour faire la traversée ; mais, en longeant Lavezzi, le misérable prétexta que le vent s'élevait, qu'il serait dangereux de s'engager dans les ténèbres au milieu des écueils dont ce passage est semé. En conséquence, il les débarqua sur cet îlot, les cacha dans la grotte aux goëlands, et promit de venir les reprendre avant le jour. Mais tandis qu'ils sont endormis, si toutefois ils peuvent fermer l'œil, le traître se rend sans bruit

à Bonifacio, et en ramène les gendarmes, auxquels, pour une nouvelle somme d'argent, il livre ses deux passagers!... Ce coquin-là n'était pas Corse : je m'en félicite.

Menés à Bastia et traduits devant la cour d'assises, ils ne furent, grâce aux circonstances atténuantes, condamnés qu'aux galères perpétuelles, et transportés à Cayenne. Le bruit court qu'ils s'en sont naguère évadés; mais on ne sait au juste ce qu'ils sont devenus : les uns affirment qu'ils ont réussi à gagner le Brésil; les autres, qu'ils ont péri à l'embouchure du fleuve des Amazones.

VI

L'homme libre et le mercenaire. — La veuve de Zilia.

Ne voulant point pardonner à leur sœur, les Cucchi avaient un moyen aussi simple que sûr de la punir sévèrement : c'était de la donner pour femme à son séducteur. Quand on entre dans le mariage par la mauvaise porte, il est rare que la paix et le bonheur y entrent en même temps. Ces sortes d'unions sont généralement malheureuses, chacun des conjoints semblant prendre à tâche de faire expier à l'autre la faute qu'il a commise.

Il faut des époux assortis, dit un proverbe qui n'est pas jeune. Tout vieux qu'il est, ce proverbe a raison. Tout le monde, en effet, reconnaît que la similitude d'âge, de rang, d'éducation, et même de fortune, est une des conditions essentielles du bonheur conjugal; tout le monde le sait, tout le monde le dit, tout le monde le chante; et cependant que de mésalliances on voit se faire chaque jour, à tous les points de vue! Toutefois, il faut le reconnaître, le fait a des conséquences plus ou moins graves, selon que c'est l'homme ou la femme qui se mésallie. Admettons, par exemple, qu'un prince épouse une bergère : la bergère change de vêtements, passe d'une chaumière dans un palais, modifie ses formes et son langage, monte tout doucement au niveau de sa position, devient princesse, et peut finir par occuper le fauteuil tout aussi bien qu'une autre, sans que son mari perde rien de sa dignité. Que ce soit, au contraire, une princesse qui épouse un perruquier : elle perd aussitôt son titre, déchoit de sa position, devient perruquière, et ne sera jamais autre chose, tant que son mari sera perruquier. Ainsi le veulent l'usage et le principe de droit civil d'après lequel *la femme suit la condition du mari.*

En Corse, on va plus loin. Si nous avons des qua-

lités, nous avons aussi des défauts; et, parmi ces défauts, l'orgueil n'est pas le moindre. Et cet orgueil, nous ne le faisons pas consister dans la beauté des habits, la rareté des bijoux et autres ornements de luxe; cela viendra peut-être avec ce qu'on nomme la civilisation. Nous ne cherchons même pas à nous allier avec de plus grands que nous; mais nous ne voulons pas descendre : car nous sommes convaincus que nous nous valons tous les uns les autres, et sommes réellement égaux. Dans certaines provinces, au Niolo, par exemple, nos bergers se regardent et agissent comme des patriarches. Un grand seigneur, un prince y arriverait avec toute sa cour, que vous les verriez l'aborder avec assurance, s'asseoir auprès de lui, lui mettre familièrement la main sur l'épaule, lui présenter leur gourde et un morceau de saucisson tiré de leur bissac. Cette égalité s'applique à tous les *hommes libres*, c'est-à-dire, à tous ceux qui cultivent ou font cultiver leur *propre champ*, n'eût-il que dix mètres carrés de surface; qui gardent ou font garder leur *propre troupeau*, ne fût-il composé que de trois brebis et de deux chèvres. Cela vient de ce que les Corses ont en horreur la servitude et tout ce qui s'en rapproche ou lui ressemble. Ce sentiment date de loin chez eux. Strabon écrivait il y a deux mille ans :

« Toutes les fois qu'un général romain, après s'être avancé en Corse et y avoir surpris quelque fort, en a ramené à Rome un certain nombre d'esclaves, c'est un singulier spectacle que de voir leur fierté et leur entêtement. Ou ils dédaignent de vivre, ou ils vivent dans une insensibilité absolue. Ils fatiguent leurs maîtres, et font bientôt regretter la somme, quelque minime qu'elle soit, qu'ils ont coûtée. »

Quoi d'étonnant, après cela, que les Cucchi n'aient pas voulu donner leur sœur à un domestique? Voici, pour clore ce chapitre, un fait qui ne manque pas d'intérêt :

A une époque que je ne saurais exactement préciser, se trouvait, à Zilia de Balagne, une veuve qui songeait, comme d'autres, à se remarier. C'était évidemment son droit. Le berger de la maison, qui s'en aperçut, fit tout bas ses calculs et se dit :

— Si je pouvais épouser la maîtresse de céans, je deviendrais évidemment le maître; je cesserais d'être domestique, pour devenir homme libre, et ma fortune serait faite.

Et, partant de là, il dresse ses batteries en conséquence, poursuit de ses assiduités la malheureuse veuve, qui finit par succomber et devient enceinte. Dès que les parents s'aperçoivent de sa position, ils veulent naturellement savoir quel est le père de

l'enfant. Si c'eût été un homme libre, la chose eût été sans difficultés et se fût réglée par un mariage; mais dès que, après une longue résistance, elle se décide à déclarer que c'est le pâtre de la maison :

— Le pâtre! juste Ciel! s'écrièrent-ils avec indignation : c'est à cet homme de rien que vous avez sacrifié votre honneur, le nôtre et celui de toute notre race! Après une telle infamie, vous n'êtes plus digne de vivre : choisissez votre genre de mort.

L'infortunée choisit le poison, et demande quelques jours pour se préparer à mourir. Le prêtre auquel elle s'adresse intervient en sa faveur, et prend vivement sa défense.

— Depuis quand, dit-il aux parents, avons-nous, en dehors des lois et du cas de légitime défense, droit de vie et de mort les uns sur les autres? Où est la loi qui vous autorise à faire périr cette malheureuse, parce qu'elle a commis une faute? Cette loi existait autrefois chez les Juifs, contre la femme adultère; mais elle n'existe pas chez les chrétiens, et, dans tous les cas, il n'y a pas adultère, puisqu'elle est veuve. Et l'innocente créature qu'elle porte dans son sein, que lui reprochez-vous? Quel crime a-t-elle commis, pour la faire mourir même avant sa naissance? Je déplore la faiblesse de votre parente; je comprends votre irritation : mais

prenez garde de commettre un crime beaucoup plus grand que le sien. Ou bien donnez-la au pâtre grossier qui l'a séduite, et qui se chargera de la punir; ou bien, traduisez-la devant les tribunaux, et, s'il existe une loi qui lui puisse être appliquée, demandez qu'elle le soit avec la dernière rigueur : en tout cas, attendez sa délivrance.

Les prières, les larmes, les menaces de l'homme de Dieu, sont perdues : ces parents barbares ne veulent rien entendre; ils surveillent la pauvre femme, sans la laisser seule un moment, de peur qu'elle ne s'enfuie ou ne se suicide; et, le jour fatal venu, on lui présente le poison, qu'elle absorbe d'un seul trait, et meurt instantanément. On dit, quelque affreux que cela soit à croire, que l'enfant et la mère périrent en même temps.

ÉPILOGUE

I

Ascension au Monte-Rotondo.

Le mont Blanc, avec ses 4,000 mètres d'altitude, est le point le plus élevé de l'Europe; les touristes de tous les pays se disputent chaque année l'honneur d'en gravir les premiers le sommet. Son ascension est difficile et dangereuse : de ceux qui l'entreprennent, les uns sont obligés de revenir sur leurs pas, sans parvenir au faîte; les autres dégringolent, et vont chercher dans les glaciers une mort misérable; le petit nombre des élus, une fois installé sur sa gigantesque colonne, a beau ouvrir ses yeux et braquer ses lunettes : il ne distingue rien, les trois quarts du temps, dans l'immense panorama qui l'environne, parce que le ciel est couvert, et l'atmosphère brouillée. Et puis, reste à opérer la descente, qui

n'est pas moins dangereuse et pénible que l'ascension.

A quoi bon se livrer à des sauts périlleux, à des tours de force, qui rapportent si peu, même quand ils ont le plus de succès, et qui coûtent souvent si cher? C'est une simple question d'amour-propre et de vanité, qui est loin de valoir les dangers et les accidents qui en sont la suite naturelle. Ce que nous disons du mont Blanc, à plus forte raison le dirions-nous du mont Everest, dans les Himalayas, qui n'a pas moins de 9,600 mètres!

La Corse, il est vrai, ne possède pas d'aussi colossales pyramides; mais elle a trois sommets qui se rapprochent de 3,000 mètres, dix de 2,500 mètres, et une vingtaine de 2,000 : ce qui est énorme pour un si petit espace, et pourrait à la rigueur suffire au besoin d'ascension de tous les touristes de France et d'Angleterre.

Le plus élevé de ces sommets est, paraît-il, le Monte-Rotondo, dont le nom indique assez la forme conique, et qui sort du milieu des forêts, à 12 ou 14 kilomètres au sud-ouest de Corte, à 20 ou 24 au nord-est de Vico, pour monter se perdre dans les airs à 2,764 mètres. Vu de loin, il semble découvert et nu; mais l'approche en est défendue par des difficultés et des obstacles de tout genre. Ici, ce sont

d'affreux ravins, encombrés parfois d'énormes pins laricio, que le temps et l'orage y ont couchés; ou bien d'épais massifs, dont les arbres, attachés les uns aux autres par de grosses lianes, plus fortes que des câbles, ne peuvent pas toujours être franchis sans le secours de la hache. Là, ce sont des torrents qui se précipitent de rochers en rochers, et font retentir du bruit de leurs cascades ces vastes et profondes solitudes; ou bien des roches de granit, se dressant devant vous comme une barrière infranchissable. Du reste, rien de beau, de pittoresque, de grandiose, comme cette série d'horreurs accumulées. Pour trouver quelque chose qui lui soit comparable, il faudrait parcourir, d'un bout à l'autre, les montagnes de la Suisse et les forêts de l'Amérique.

En approchant du Monte-Rotondo, on rencontre du côté du sud un lac de même nom, le plus grand des lacs alpestres de la Corse : il a 7 hectares 12 centiares de superficie; ses eaux, très profondément encaissées dans les rochers, sont couvertes de neige les deux tiers de l'année; sur ses bords se déroulent d'excellents pâturages, particulièrement affectionnés du mouflon. Du lac Oriente, formé sur un des rameaux de la montagne, s'élance en bondissant de chute en chute, sous l'ombre des forêts primitives, la Restonica, si renommée pour la limpidité de ses

eaux; tandis que le Tavignano sort du lac Nino ou Ino, que l'on compare à une merveilleuse coupe de porphyre, dans laquelle une infinité de naïades, disposées en cercle tout autour, versent leurs urnes, qui étincellent au soleil comme autant d'émeraudes, et où se jouent par myriades les foulques, les canards et les truites.

Sans être aussi périlleuse et aussi pénible que celle du mont Blanc, l'ascension du Monte-Rotondo n'est pas sans difficultés ni sans périls. Ses sommets les plus élevés atteignent la région des neiges éternelles; les vallées profondes qui labourent ses flancs abruptes, conservent de la glace pendant presque toute l'année : mais les ennuis qui en résultent sont largement compensés par le spectacle que l'on traverse. A mesure que l'on monte en s'éloignant du lac Rotondo, on rencontre, jusque sur les plus hauts contreforts, une infinité d'autres lacs, plus gracieux et plus pittoresques les uns que les autres; ils sont unis entre eux par de petits ruisseaux, qui brillent au soleil comme des filets d'argent. Les plus grands, après le lac Rotondo, sont : l'Oriente, le Melo, le Goria, le Pozzolo, le Rinoso et le Nielluccio; tous taillés dans le roc, tous peuplés à leur surface d'oiseaux aquatiques, et à l'intérieur de poissons délicieux.

Nous étions cinq; et, selon le conseil de nos guides, chacun de nous s'était, outre son fusil, armé d'une ligne, qu'il n'y avait plus qu'à emmancher pour s'en servir.

Cependant la nuit venait, la faim et la fatigue aussi. Soit gloutonnerie, soit imprévoyance ou insouciance du danger, les truites de ces lieux se jetaient avec tant d'ardeur sur nos hameçons, qu'à chaque fois elles mordaient et se faisaient prendre. En quelques instants, nous en eûmes un plat superbe. Les canards, ordinairement si farouches, se promenaient et barbotaient tranquillement, à la portée de la main, comme s'ils ne nous voyaient pas : nous eussions pu en faire aussi une véritable hécatombe, n'eût été la crainte que le bruit de nos fusils n'effrayât les mouflons que nous espérions trouver plus haut. Nous nous réfugiâmes dans une vaste grotte qui s'ouvrait sur ce lac, le plus élevé de tous. Un banc de terre, couvert d'une épaisse couche de mousse, fait évidemment de main d'homme, courait tout autour et nous offrait un lit de camp qui n'était pas à dédaigner. Des restes de charbon et du bois entassé attestaient que des êtres humains s'y étaient autrefois réfugiés. Ce ne pouvaient être que des bergers et des bandits; ou, dans des temps plus reculés, des vieillards, des enfants et des femmes qui, à l'époque

de nos guerres sanglantes, y venaient chercher asile contre la fureur des ennemis.

Après un sommeil plus ou moins agité, nous étions en marche avant l'aurore. Le ciel commençait à peine à blanchir vers l'orient, que tout à coup un grand bruit se fait entendre ; vous diriez un régiment de grosse cavalerie au galop : ce sont les mouflons... Nos chiens s'élancent avec fureur ; nos fusils sont prêts à faire feu. Quelle chance !.. Mais voilà que, comme par enchantement, tout rentre subitement dans un profond silence : les mouflons ont cessé de courir, nos chiens ont cessé d'aboyer et reviennent vers nous l'oreille basse... Qu'est-il arrivé? qu'est devenu le régiment de cuirassiers? par où ont passé les mouflons, pour que nos chiens n'aient pu les suivre?

— Ils ont fait, dit alors notre guide, comme font en pareil cas les perdrix : ils se sont envolés.

— Envolés !

— Venez ici... Ils étaient couchés sous ce rocher, quand ils ont été éveillés en sursaut ; ne pouvant se sauver du côté par où nous venions, nous et nos chiens, ils se sont rejetés de l'autre. Or, comme vous le voyez, la montagne est taillée à pic de ce côté. Mais regardez là-bas dans l'abîme : à quarante ou cinquante pieds de profondeur, se détache et court

vers le nord un petit plateau couvert de gazon. Eh bien! c'est par là qu'ils ont passé.

— C'est impossible! comment auraient-ils fait?

— Exactement comme font les perdrix; avec cette seule différence que, en arrivant en bas, les perdrix se trouvent sur leurs pattes, tandis que le mouflon se trouve sur sa tête. Cela vous étonne? Écoutez.

Le mouflon est une espèce de gazelle, aussi leste qu'adroite et hardie; il court avec une vitesse incroyable et fait des bonds prodigieux. Son front est orné ou plutôt armé de deux cornes aiguës, qui s'arrondissent des deux côtés en spirale, et tellement grosses, dures et puissantes, qu'elles font de sa tête une vraie machine de guerre, capable de tuer un homme d'un seul coup, de renverser ou de briser un obstacle sérieux. Quand il se trouve, comme tout à l'heure, acculé à l'abîme, et que la terre lui manque pour fuir, il n'hésite pas à se jeter à quarante ou cinquante pieds de profondeur verticale, en ayant soin de se laisser tomber sur sa tête, qui résiste impunément au choc, à moins de rencontrer le granit; puis il se relève et s'en va sans fracture, sans luxation, sans blessure d'aucune sorte. C'est un fait que tous les bergers vous raconteront, et dont je vous donnerai tantôt la preuve matérielle, en vous mon-

trant là-bas dans le sol l'empreinte de leurs fronts et de leurs cornes.

C'est au mois de mai que le mouflon met bas, sur les sommets couverts de neige. Les bergers, qui savent ses habitudes, s'embusquent alors en lieu convenable, et profitent, pour prendre les petits, de ce qu'ils ne sont pas encore en état de courir. Une fois pris, il faut les apprivoiser, c'est-à-dire, leur faire oublier le lait de leur mère, chose que vous n'obtiendrez pas en leur donnant du pain, des racines, les herbes les plus délicates : ils se laisseront mourir de faim plutôt que de manger; mais, si vous leur présentez la mamelle de la chèvre, ce lait leur convient à tel point, qu'ils s'attachent aussitôt à leur nourrice et ne la quittent plus.

J'ai vu à Bastia, chez le commandant du génie Laurent, trois générations successives de mouflons, composant une famille de quinze à vingt individus. Loin de perdre de leur taille, ils ont grandi à l'état domestique : ainsi, le petit-fils est plus grand que le fils, le fils que le père; mais celui-ci a les cornes beaucoup plus fortes, son caractère est beaucoup plus méchant : il n'est pas prudent de l'approcher, à moins d'avoir à lui offrir une demi-livre de tabac ou un paquet de cigares. Est-ce à dire qu'il fume? Non; mais, comme comestible, il est excessivement friand

de tabac. Je l'ai vu manger d'un seul trait cinq à six paquets de cigares, sans en être incommodé. Sa progéniture a du reste les mêmes goûts.

On voit au Jardin des Plantes deux sortes de mouflons, fort différents : le mouflon *corse* et le mouflon *sarde*. Le second est plus grand; ses cornes sont longues et presque droites; avec sa barbe et ses manchettes, il ressemble plutôt au bouc; tandis que le second est semblable au bélier. Si l'un des deux est le type du mouton domestique, ce n'est pas à coup sûr le mouflon sarde.

La chair du mouflon est très délicate à manger : si le commandant Laurent conduisait son troupeau à Paris, il est probable qu'il ne perdrait ni son argent, ni son temps, ni sa peine.

Cependant le soleil commençait à se montrer, comme un énorme ballon rouge, qui sort peu à peu des eaux, pour se poser un instant à leur surface, et de là se diriger vers les cieux. A mesure qu'il monte, il dissipe la couche de vapeurs étendue sur la mer comme un blanc vêtement de nuit; les épais brouillards qui nous environnent, se déchirent, suspendent leurs lambeaux aux angles des rochers et aux branches des arbres, et finissent par disparaître tout à fait, tandis que de longues traînées blanches, serpentant des hauteurs à la mer, indiquent la route

suivie par les cours d'eau de l'île. Quel spectacle, dès que le ciel est nettoyé, et le jour dans tout son éclat!

A ses pieds on a la Corse, découpée comme un échiquier, avec ses trois zones, dont les cases sont si différentes; avec ses villes, toutes assises au bord de la mer, à l'exception de Corte; avec ses villages perchés depuis longtemps sur les hauteurs, afin d'échapper à deux ennemis redoutables : les incursions barbaresques et l'insalubrité des plages. Au levant, on aperçoit dans toute sa longueur l'Italie qui s'enfuit vers le sud-est, avec les îles qui lui font cortège dans la mer Tyrrhénienne : l'île d'Elbe, célèbre par le séjour de Napoléon et ses mines de fer; Pianosa, île plate, habitée par des pêcheurs, et qui fut sous les Romains un lieu de déportation et d'exil; Monte-Cristo, illustrée par notre Alexandre Dumas, où l'on va aujourd'hui chasser la chèvre sauvage. — Au nord-ouest, on distingue au milieu des vapeurs la côte de France et les Alpes maritimes; à l'ouest, la mer d'Espagne; au sud, la Sardaigne et ses annexes, et le détroit de Bonifacio.

Sur les mers qui vous entourent, le spectacle n'est pas uniforme ni toujours le même; il change et se modifie à chaque instant : ici, tout près des côtes, vous apercevez des barques de pêcheurs, qui dorment immobiles, pendant que leurs filets se remplissent

tout seuls; là-bas, des bateaux corailleurs, dont la blanche voile se balance sur le détroit, tandis que leurs engins ramènent du fond de l'abîme le précieux polype, qui se vend aussi cher que l'or; çà et là, vous voyez sortir des ports et y entrer les vaisseaux du petit cabotage, qui portent d'un point à l'autre de l'île les passagers et les marchandises; plus loin, des navires commerçants de toutes les nations, des paquebots de toutes les compagnies vont, viennent dans tous les sens, se croisent, menacent de se heurter dans la mer Tyrrhénienne, dans la mer de France et d'Espagne, et surtout dans le détroit. Parfois, pour compléter ce tableau merveilleux, apparaissent des flottes de guerre, dont les énormes cuirassés viennent évoluer et se jouer dans la Méditerranée, comme les cygnes dans le bassin du Luxembourg. Et comme tous ces navires et ces paquebots portent leurs pavillons et leurs signes distinctifs, il vous sera aisé, pour peu que vous y soyez apte, de reconnaître à quelle nation, à quelle compagnie appartiennent navires et paquebots.

Voilà en abrégé ce qu'on a sûrement sous les yeux, quand on a escaladé le sommet du Monte-Rotondo. Il est douteux qu'une fois tous les dix ans l'on trouve sur le mont Blanc un spectacle équivalent.

II

Les principales villes de Corse.

D'après Ptolémée, astronome et géographe d'Alexandrie, qui vivait au deuxième siècle après J.-C., il existait de son temps en Corse treize villes maritimes et quatorze situées dans l'intérieur du pays. Pline le Naturaliste lui en donne trente-trois, outre plusieurs colonies, parmi lesquelles Aleria et Mariana.

S'il est vrai, comme l'affirme Diodore de Sicile, que la population totale de la Corse ne fût alors que de 30,000 âmes, en divisant ce nombre par 33, on trouve 900 habitants pour chaque ville : chiffre évidemment trop faible pour quelques-unes, mais d'où il suit que la plus grande partie de cette population résidait sur le littoral. Or, il fallait pour cela que le littoral fût habitable, et par conséquent salubre. Que sont donc devenues les quatorze villes maritimes, et comment ont-elles disparu ?

Tout le monde croit et dit qu'elles ont été prises, saccagées, brûlées, rasées par les corsaires barbaresques, qui, vers le milieu du dernier siècle, venaient encore enlever les habitants du cap Corse. Pas le moindre doute à cet égard : pour échapper à ces incursions incessantes, les populations durent

abandonner la plage pour s'établir sur les montagnes. Rien de plus naturel. Mais comment le départ des habitants a-t-il rendu les plages insalubres?

Les premiers qui abordèrent en Corse, la trouvèrent couverte de forêts primitives, qui descendaient jusqu'à la mer. Ils furent forcés d'y pratiquer des éclaircies, afin d'établir leur maison, leur jardin et leur champ; mais ils se gardèrent bien de les détruire, parce qu'elles étaient pour eux un rempart contre les envahisseurs, un grenier d'abondance pour leurs troupeaux, une cause de salubrité pour leurs plaines; et puis, qu'eussent-ils fait de ces énormes masses d'arbres, s'ils les eussent abattus? Quand les populations se transportèrent sur les montagnes, elles respectèrent les arbres pour les mêmes raisons, et la salubrité se conserva. Mais les choses changèrent de face le jour où la Corse tomba aux mains des Génois. Spéculateurs avides, toujours en quête d'argent et de produits à vendre, ils écrasèrent le pays d'impôts, et se mirent à détruire ses forêts, dans l'intérêt de leur marine et de leur commerce. Ils attaquèrent d'abord, parce qu'elles étaient plus près d'eux, plus commodes et plus faciles à exploiter, celles de la côte orientale et des collines voisines. Dès que l'opération fut terminée, voici quel en fut le résultat :

Jusque-là, tombant par gouttes sur les arbres, la pluie coulait le long des feuilles, des branches, du tronc, des racines, et s'en allait à la mer, en partie par des conduits souterrains, en partie sous forme de ruisseaux inoffensifs; mais dès que le déboisement fut fait, ce ne fut plus par gouttes, mais par nappes, que la pluie tomba, entraînant la terre, le gravier, les pierres, les rochers, les arbres isolés, que rien ne retenait plus. En allant se heurter contre les sables de la mer, ces débris formèrent avec eux des barres infranchissables, en deçà desquelles se sont creusés des étangs, des marais, des lagunes, dont les eaux croupissantes sont devenues des foyers d'infection. Et voilà comment ont disparu, sans pouvoir être rebâties, Mariana la Romaine, la Phocéenne Aleria, et tant d'autres cités maritimes! de sorte que, outre tant d'autres maux que les Génois ont faits à la Corse, c'est encore à eux qu'elle doit la malaria qui désole surtout sa plage orientale, la plus belle partie de son territoire.

Quoi qu'il en soit, la Corse ne possède plus aujourd'hui que cinq villes dignes de ce nom : Ajaccio, Bastia, Corte, Sartène, Calvi, auxquelles on pourrait ajouter Bonifacio et l'Ile-Rousse.

Ajaccio. — Bien que le chef-lieu du département,

la ville d'Ajaccio n'est qu'au second rang pour la population et l'importance commerciale ; mais depuis la réunion à la France, elle a grandi rapidement : ainsi, sous les Génois, vers 1740, elle avait à peine 3,000 habitants; en 1852, elle en avait 11,541, et 16,545 en 1876.

Adossée au pied de la montagne Saint-Antoine, inondée des plus purs rayons du soleil, embaumée de tous les parfums de ses champs, de ses jardins et des orangers qui embellissent ses promenades, rafraîchie chaque matin à dix heures par la brise de mer, qui fait de sa température un printemps perpétuel, il est difficile de rien voir de plus gracieux, de plus riant, de plus propre, de plus coquet. Aussi est-ce une très heureuse idée qu'on a eue, depuis quelques années, d'en faire une station d'hiver, qui rivalise avec Madère, et où, des divers points de France, d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne, les tempéraments faibles et maladifs viennent chercher et trouvent fréquemment la force et la santé. Les rues sont larges, propres, droites, légèrement en pente; les places, belles et toutes ombragées : les deux plus remarquables sont celles du Diamant, où se trouvent les statues de Napoléon et de ses quatre frères, et la place Letizia, sur laquelle on voit la modeste maison où naquit ce grand homme.

On vous montre, entre autres objets, le canapé sur lequel il vint au monde, et la chaise à porteur dans laquelle fut rapportée précipitamment chez elle, le 15 août 1768, sa mère, que les douleurs de l'enfantement avaient surprise à l'église. La plus agréable promenade est, sans contredit, le Cours, qui a 20 mètres de large, et se trouve planté d'un double rang d'orangers et d'acacias.

Le golfe, qui se déroule au sud d'Ajaccio, est un des plus vastes, des plus beaux de la Méditerranée, et le cède à peine à celui de Naples. Depuis les îles Sanguinaires jusqu'au cap de Muro, il a plus de cinquante kilomètres de développement; presque partout, son contour est planté d'arbres magnifiques. Sur ses bords, on voit l'établissement pénitentiaire de Chiavari, fondé sous le second Empire, et où la mortalité, qui, dans le principe, était de 80 à 85 pour 100, n'est plus maintenant, dit-on, que de 3 à 4.

La population de l'arrondissement est de 0,25 centièmes d'habitant par hectare.

Bastia. — De temps immémorial, on voyait, au fond du petit golfe qui est devenu le port de Bastia, quelques misérables cabanes servant de demeures, à des pêcheurs et à de pauvres marchands de *cardo*. En 1372, quand Henri della Rocca enleva Biguglia

aux Génois, ceux-ci se hâtèrent d'en transporter la population sur le plateau qui dominait ces cabanes, et y construisirent pour la protéger un *bastion*, qui a donné son nom à *Bastia*.

Capitale de l'île sous les Génois, et de la province après l'annexion, Bastia devint, en 1797, le chef-lieu du *Golo*, quand la Corse fut divisée en deux départements, et, en 1811, quand ces deux départements furent réunis en un seul, elle descendit au rang des sous-préfectures ; mais elle n'en a pas moins conservé la première place pour la population et l'importance commerciale.

En 1852, elle avait 14,411 habitants, et 17,850 en 1876, c'est-à-dire, 1,305 de plus qu'Ajaccio. Toutefois il est juste de le dire, entre ces deux époques, 1852 et 1876, l'accroissement de la population a été de 5,004 pour Ajaccio, et de 3,439 seulement pour Bastia : de sorte que, au prochain recensement, si la progression se maintient, Ajaccio sera au premier rang.

Bâti en amphithéâtre autour de son port et le long de la montagne de Serra, qui le sépare de Saint-Florent, Bastia est entouré d'orangers, de citronniers, de vignes, d'oliviers et de jardins fleuris, qui lui font une atmosphère embaumée. Ses places sont nombreuses et belles ; les deux principales sont

la place d'Armes, dans la ville haute, et la place Saint-Nicolas, dans la ville basse. Sur la dernière, on voit quelques palais en marbre, et la statue colossale de Napoléon Ier, œuvre de Bartolini. On y distingue à l'œil nu les îles de Capraja, d'Elbe, de Monte-Cristo, et la côte d'Italie. Sa plus belle rue est celle de la Traverse ; et le palais de justice, son plus beau monument.

Bastia a deux promenades charmantes : l'une, au nord, qui longe le littoral, et mène à la célèbre usine de Toga, laquelle produit, dit-on, le meilleur acier pour le blindage des navires ; puis à la chapelle de la Vazina, où tout Bastia se donne rendez-vous le 8 octobre de chaque année ; ensuite à Pietra-Nera, si renommé pour son vin blanc ; enfin à la grotte de Brando, découverte en 1841, qui est peut-être une des plus rares du monde, et renferme des stalactites imitant la plus fine dentelle. — L'autre, moins fréquentée, mais non moins belle, s'en va au sud vers le cimetière et l'étang de Biguglia.

Dirait-on que dans le cap Corse, qui a l'air de n'être qu'un stérile rocher, il y a cent cinquante familles très riches, c'est-à-dire millionnaires, qui sont devenues telles par les soins d'un parent, parti très pauvre de son pays pour l'Amérique méridionale, et qui y a fait sa fortune par la culture ou le commerce du café, du sucre, etc. ?

Dès 1854, Bastia avait un cours du soir, auquel assistaient M. le maire et son conseil municipal, cinq cents ouvriers et deux cents militaires. N'est-ce pas le premier cours de ce genre qui ait été institué?

L'arrondissement a 136,200 hectares pour 68,600 habitants, ou 0,50 centièmes d'habitant par hectare.

Corte. — Située presque au centre de l'île, sur la route d'Ajaccio à Bastia, au point où se joignent le Tavignano et la Restonica, Corte est une des plus anciennes villes de la Corse, et s'est toujours fait remarquer par son dévouement à l'indépendance nationale. Avant l'annexion, on l'avait surnommée *Lacédémone*, parce qu'elle n'avait point de rues, et que ses maisons étaient posées çà et là, au hasard et sans ordre.

Corte a subi plusieurs sièges; il en est un fameux entre autres. Le général corse de Gaffori, qui était de Corte, assiégeait la ville, occupée alors par les Génois, dont le commandant tenait en ses mains le fils, âgé de dix à douze ans.

— Levez le siège, dit le Génois au général, et je vous rends votre fils; sinon, je le place à l'endroit le plus périlleux, où il périra certainement, tué par vous-même, au moment de l'assaut.

— *La patrie avant la famille!* répond le général.

Et il donne le signal de l'assaut. L'enfant périt; mais la ville fut prise. On montre encore l'embrasure où fut exposé ce pauvre petit innocent. Connaissez-vous dans l'histoire beaucoup de traits de patriotisme et d'héroïsme comparables à celui-là?

Les monuments historiques sont rares à Corte; mais on y voit la statue du général Arrighi, duc de Padoue, et celle du général Paoli, qui en avait fait le siège de son gouvernement. Ce dernier la dota en mourant des fonds nécessaires pour la fondation d'un grand établissement scientifique. Sa population est de 5,426 habitants; celle de l'arrondissement, de 54,650, et sa surface, de 248,502 hectares, ou 0,31 centièmes d'habitant par hectare.

Sartène. — Sartène est bâti sur une colline exposée à l'ouest et au sud-ouest; son horizon est magnifique. Cette ville se divise en deux quartiers : Sainte-Anne et le faubourg, qui se sont longtemps livré des combats acharnés. Sainte-Anne, que l'on appelle aussi la ville arabe, est encore entourée d'une sorte de rempart, destiné à la protéger autrefois contre les invasions barbaresques. Le territoire de cet arrondissement, quoique peu cultivé, possède les terres les plus fertiles en bestiaux, en gibier, en céréales, en vins, en fruits et en huiles : on l'appelle vulgairement

le *grenier de la Corse.* — La population de la ville est de 4,166 habitants; celle de l'arrondissement, de 30,000, pour 184,335 hectares, ou 0,16 centièmes d'habitant par hectare.

Calvi. — Calvi n'a que 2,175 habitants; mais il est, après Bonifacio, la place la plus forte de la Corse. Quelques historiens prétendent que Christophe Colomb y naquit, pendant que son père y occupait une fonction pour les Génois.

Autrefois très prospère, cette ville a beaucoup perdu depuis la fondation de l'Ile-Rousse; elle ne se relèvera de sa chute que par la mise en culture du désert de Galeria. — La surface de l'arrondissement est de 100,284 hectares, et sa population totale, de 24,335 habitants, c'est-à-dire, 0,24 centièmes d'habitant par hectare.

III

Sol. — Climat. — Empire végétal. — Forêts.

La Corse a été jusqu'ici l'un des plus pauvres départements français, tandis que la nature lui a prodigué tout ce qu'il faut pour en être un des plus riches.

Elle se divise en trois zones ou régions, que l'on

peut appeler *torride*, *tempérée*, *glaciale*. La première, qui est la région de l'oranger, du citronnier et des plantes des pays chauds, s'élève, du niveau de la mer, à 580 mètres de hauteur verticale; elle n'a que deux saisons : le printemps et l'été; si le thermomètre y tombe parfois à zéro, ce n'est que pour quelques heures. La seconde, ou région du châtaignier, va de 580 à 1,900 mètres : c'est le climat de la Bourgogne; la neige y dure quelquefois de quinze à vingt jours. La troisième, qui nourrit le pin laricio et les plantes alpestres, est le pays des ouragans et des frimas pendant huit mois de l'année : c'est le climat de la Norwège. Elle n'a que trois lieux habités : le Niolo et les forts de Vivario et de Vizzavona.

Les nuits sont très fraîches en Corse, et les rosées très abondantes : ce qui explique d'abord pourquoi les longues sécheresses n'y tuent pas les semences; et ensuite pourquoi, malgré la grande chaleur des jours, la moisson et la vendange ne s'y font pas plus tôt qu'en France.

Bien que généralement sablonneux et léger, le sol de la Corse est fertile par sa nature même; en outre, parce qu'il est, pour ainsi dire, vierge, et n'a pas été, comme en d'autres pays, épuisé par une production à outrance : ainsi, il donne en blé neuf ou dix fois la semence, douze à treize fois en seigle et

en orge, trente-huit à quarante fois en maïs, et vingt-quatre fois en pommes de terre. Dans son *Traité des assolements en Corse*, M. Eugène Burnouf parle de terrains, situés dans le voisinage de Corte, qui, sans avoir depuis quarante ans reçu ni amendements ni engrais, produisent encore chaque année de 30 à 35 hectolitres de blé par hectare. Malheureusement, la superficie des terres cultivées est à peine le huitième des terres cultivables, et les quatre dixièmes de la surface totale de l'île.

La vigne y réussit merveilleusement : les grappes de 4, 5 et 6 livres n'y sont pas rares, et les raisins y sont délicieux. Pour peu que l'on donne quelques soins au travail de la vigne, à la cueillette du raisin, à la fabrication et à la conservation du vin, l'on obtient des produits qui ne redoutent aucune comparaison, même avec les meilleurs crus, tels que le bordeaux, le bourgogne, le malaga, le madère, le frontignan, le syracuse, le tokai, etc... Un terrain de 25 ares, planté en cédratiers, donne souvent deux et trois cents francs de revenu annuel. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y réussissent parfaitement ; et de plus, quand on le voudra, on y pourra cultiver avec succès la canne à sucre, le café, le thé, le coton, l'ananas, l'indigo... Des essais tentés à cet égard ont donné d'excellents résultats. Les fruits y ont une saveur et

un goût exquis; les fleurs, un parfum vif et piquant : ce qui faisait dire à Napoléon : *Je reconnaîtrais la Corse à l'odeur seule, les yeux fermés.*

Si vous tracez sur la carte une ligne qui, partant du Portugal, suive les Pyrénées, les Alpes, les Balkans, le Caucase, l'Euphrate, le Jourdain, la mer Rouge, le Sahara et les Canaries, vous aurez enfermé ce qu'on nomme l'*empire végétal de la Méditerranée.*

Or, par l'extrême variété de son sol, de son climat, de ses expositions, la Corse est comme le centre et le résumé de ce grand empire : tout ce qu'il produit dans les différentes parties de son immense surface, elle a des points privilégiés capables de le produire. Mais où surtout elle possède une vigueur de végétation et une puissance de sève sans égales en Europe, c'est au point de vue de la production forestière.

Malgré tant de ravages exercés par les incendies, les exploitations et les défrichements, il reste encore à la Corse plus de quarante grandes forêts appartenant à l'État, sans compter une foule d'autres qui appartiennent aux communes et aux particuliers. On compte dans ces forêts cinquante-cinq espèces différentes d'arbres, qui y viennent spontanément. Les plus belles se trouvent aujourd'hui dans les parties les plus élevées des hautes vallées, et sont presque exclusivement peuplées de pins laricio.

Le pin laricio est le plus bel arbre de l'Europe, et ne se trouve guère que là. Il s'élève à une hauteur prodigieuse : on en voit qui, à 14^{m},20 au-dessus du sol, ont encore 8^{m},50 de circonférence. Droit et lisse, il n'a de branches qu'au sommet, où elles forment une espèce de parasol, ayant jusqu'à 30 mètres de diamètre. Il est tellement dur, que les ouvriers redoutent de le travailler, parce que leurs haches et leurs scies se brisent sur son bois; ses racines font éclater le granit et les roches les plus compactes; mais, si on le laisse quelque temps dans l'eau ou à l'ombre, il devient aussi souple et facile à travailler que le pin de Norwège.

Outre les arbres, vous trouvez en Corse cinquante et une espèces d'arbustes et d'arbrisseaux, soixante de sous-arbrisseaux, et vingt d'arbrisseaux grimpants.

Du cœur et des flancs des rochers s'élancent à chaque pas des oliviers sauvages et des chênes verts, vigoureux et bien nourris, dont les troncs montent à 12 ou 15 mètres de hauteur. Ramez des haricots avec des émondes de poiriers, de pêchers, etc..., même coupées depuis quinze jours : elles reprennent et forment une véritable pépinière d'arbres à fruits. Plantez en février des sumacs et des peupliers de 50 centimètres : ils mesureront plus de deux mètres au mois d'août suivant. Mettez en terre au mois d'août

des branches d'oranger et de citronnier, fraîchement coupées : elles reprendront, et donneront des fruits l'année suivante!... C'est pour cela sans doute que l'ingénieur chargé de faire, avant l'annexion, un rapport sur la Corse, disait au ministre Choiseul : — *Le sol de ce pays est tellement fertile, que si vous y plantez un bâton, il prend racine.*

II

Acclimatation des végétaux, des quadrupèdes, des oiseaux.

Non omnis fert omnia tellus. « Toute terre ne produit pas toutes choses. » Ainsi, il existe encore aujourd'hui en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie, une infinité de végétaux utiles, que l'Europe ne possède pas et aurait pourtant intérêt à posséder, pour augmenter ses ressources alimentaires, industrielles, médicales et autres.

De ces végétaux, plusieurs pourraient immédiatement y être introduits par simple transplantation, comme l'ont été les légumes, les arbres fruitiers, le mûrier, la pomme de terre, etc... Les autres, nés et élevés dans des pays plus chauds, ne peuvent, sous peine de périr, être transportés sans transition dans

des pays plus froids : il faut d'abord les préparer, les accoutumer à ce changement de résidence, c'est-à-dire, les *acclimater*.

L'acclimatation ne peut se faire que de deux manières : ou en élevant suffisamment la température du second pays, ce qui est au-dessus de nos forces; ou bien en modifiant le tempérament de l'individu, et le rendant moins sensible au froid. C'est à cette seconde méthode que nous en sommes évidemment réduits.

Le Jardin des Plantes et le Jardin d'acclimatation sont nés de cette idée. Certains végétaux exotiques y viennent on ne peut mieux, par simple transplantation en plein air, parce que le climat de leur pays natal diffère peu de celui de Paris; d'autres, plus délicats, parce qu'ils viennent de pays plus chauds, ont besoin qu'on les tienne sous châssis, sous cloche, dans des serres chaudes; et encore restent-ils toujours souffreteux, maladifs, rabougris, objets de pure curiosité plutôt que d'utilité quelconque : ce qui n'arriverait peut-être pas, si on les eût fait passer par un lieu intermédiaire et de transition.

Entre les pays tropicaux et l'Europe, la Corse est par excellence le terrain intermédiaire et de transition. Qu'à défaut de l'État, de puissantes compa-

gnies établissent d'immenses jardins d'acclimatation, dans les plaines de Figari et d'Aleria, qui ont chacune 10,000 hectares; dans les domaines des Agriates et de Galeria, qui en ont 14,000 et 40,000; qu'elles leur confient ces substances précieuses qui, sous un petit volume, ont une grande valeur; qu'elles plantent sur les sommets ces arbres rares que les arts et l'industrie vont chercher à grands frais au bout du monde : elles verront à quel taux sera placé leur argent, sans le moindre danger d'ennuis, de pertes et de désastres.

Ce ne sont pas seulement des végétaux, ce sont aussi des animaux utiles qui manquent à l'Europe : le yack, par exemple, le lama, la vigogne, l'alpaca, qui sont couverts d'une épaisse toison, dont les poils soyeux servent à fabriquer d'excellentes étoffes; l'antilope, la gazelle et autres, qui forment un très bon manger. On a essayé, dit-on, de multiplier quelques-uns d'entre eux dans les Alpes, en leur donnant liberté pleine et entière; mais ils ont déserté ou ont été dévorés par les loups et les ours, qui sont prêts à en dévorer encore, autant qu'on voudra leur en donner.

La Corse étant une île, par conséquent entourée d'eau de tout côté, il est impossible que les alpacas, les vigognes, les yacks qu'on leur confiera, se sau-

vent en Italie et en Suisse ; impossible qu'ils soient dévorés par les ours et les loups, qui, depuis un siècle et demi, ont complètement disparu de ce pays. Les plus redoutables carnassiers que l'on y trouve, sont les renards. Il est vrai qu'ils sont nombreux, pleins de vices d'après les habitants, et se donnent des airs d'autocrate et de lion ; mais, avec un peu d'adresse et de bonne volonté, il ne serait pas difficile de leur faire comme on a fait aux ours et aux loups.

Outre la naturalisation de ces quadrupèdes, celle de certains oiseaux, de l'autruche notamment, ne serait ni sans intérêt ni sans profit.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre VIII.

I. — Côte orientale. — Golfes. — Aleria. . 1

II. — Le bandit Gallocchio. — Sa naissance, son éducation. — Le séminaire. . . 11

III. — Du mariage en Corse. 16

IV. — L'enclos favori. — Rosola et Louise. — Propositions de mariage. — Abraccio. 22

V. — Un nouveau prétendant. — Rupture. — Le makis. — Dénonciation. — Retour. 30

VI. — Hésitations. — Le bon curé. — Vaines démarches. — La guerre. 37

VII. — Police des bandits. — Guides. — Espions. — Mort d'Ange-Joseph et de ses beaux-frères. 42

VIII. — Les deux cousins. — Échange de cartouches. — Mariage. — Mort. . . . 49

IX. — Bande Théodore. — Rôle de Gallocchio. — Départ pour la Grèce. — Retour. 53

X. — Mort de Gallocchio. — Anecdotes. . . 59

Chapitre IX.

I. — Olmeto. — Sollacaro. — Franceschino. — Ses sœurs. 75
II. — Inimitié. — Mort du capitaine. . . . 78
III. — Conversion. — Vision. — Confession. . 81
IV. — Résurrection du capitaine. 85

Chapitre X.

I. — Côte occidentale. — Evisa. — Commencements de Massoni. 102
II. — Enrôlement. — 24e de ligne. — Afrique. — Entrée dans la gendarmerie. — Santa-Lucia. 108
III. — M. et Mme X... — Querelle. — Changement de résidence. 115
IV. — Levie. — Fontaine de Tallano. — Coup de fusil. — Démission. 121
V. — Agriculture. — Le capitaine en retraite. 125
VI. — Baldarino. — Mort de Bouffarich. . . 129
VII. — Enlèvement. — Complicité. 134
VIII. — Arrestation. — Cour d'assises. — Toulon. — Retour. 139
IX. — Rupture de ban. — Vendetta. — Cargese. 148
X. — Mort d'un second témoin. — Poursuites actives. 152
XI. — Révolution de Février. — Élections. — Tentative de meurtre. 156

XII. — Voltigeurs. — Projet de Massoni. — Padovani et Serpenti. — Paix. — Rupture. — Séparation. 160
XIII. — La Balagne. — Serafino. — Rencontre avec les voltigeurs. — Formation d'une bande. 166
XIV. — Organisation d'une bande. — Ses compagnons. — Arrighi. 172
XV. — Arrighi. — Insulte imméritée. — Mort de Paolo. — Rencontre de Massoni. . 175
XVI. — Xavier Massoni. — Le moulin de Cargese. 183
XVII. — Tactique de Massoni. — Jalousie de Serafino. 187
XVIII. — Serafino le Grand 191
XIX. — Le cousin d'Arbori. 194
XX. — Le curé d'Otta. — La belle Hélène . . 198
XXI. — Départ. — Le diable noir. — Treizième arrondissement. 204
XXII. — Installation. — Le bonheur. — Le pain, le sel. 208
XXIII. — Le médecin. — Les Enfants de la forêt. 212
XXIV. — Le petit oiseau noir. — Le sergent Tenaroni. — Serafinello. 215
XXV. — La dinde couveuse. — Maison de commerce. — Influence de Serafino. — Les deux guides. — Anecdotes. . . 222
XXVI. — Influence de Serafino. — Ses terreurs. — Mort des deux guides. 225
XXVII. — Changement de résidence. — La bonne femme. — Les Frères des Écoles. . 231
XXVIII. — Mort de Serafinello. 237
XXIX. — L'abbé Seta. — Lettre de Serafino. — Sa mort. 240

XXX. — Massoni et le berger Frassetto. . . . 252
XXXI. — La sœur de Massoni et les Dorilli. . . 258
XXXII. — Le Niolo. — Épisode de Malaspina. — Machinations de Serafino. 261
XXXIII. — Séparation. — Mort des dissidents. — Retraite. 267
XXXIV. — Le bouc géant. — Vengeance du berger. — Mort de Massoni. 269
XXXV. — Fuite de Xavier. — Incendie de la grotte. — Les autorités de Corte. — Deux cents hommes. — Mine. — Deux canons. — Fuite d'Arrighi. — Sa mort. 274
XXXVI. — Le maire de Lozzi. — Xavier vendu, assiégé, assassiné. — Ses sœurs. — Avenir du banditisme. 281

Chapitre XI.

I. — Les familles G... et P... — Parjure. — Meurtre. — Omelettes de Pâques. — Double assassinat. 291
II. — Les frères Santa-Lucia. — Arrestation et condamnation de l'abbé. 296
III. — Condamnation. — Les témoins. — Le médecin Roccasserra. — La barque et le chapeau. — Les locataires. . . . 301
IV. — L'oiseau noir et le lieutenant Santelli. — Un peu de feu, s'il vous plaît? — Le petit verre de consolation. . . . 310
V. — Visite au préfet, à l'évêque, au président du tribunal. 313

VI. — Conférence. — Le capitaine S... — Propositions de paix. — En Sardaigne. — Le touriste anglais. — Mariage. . 318
VII. — 1848. — Capitaine dans l'armée romaine. — Refus de combattre les Français. — Voyage à Paris. — Départ pour le Brésil. — Mort. . . . 326
VIII. — Giacomo Antonio et la place du Diamant. — Le col Saint-Georges. — Baptême. — Départ. — Mort. . . . 332

Chapitre XII.

I. — Les Cucchi. 337
II. — Rosine et Noël. 342
III. — Projet de mariage. — Le berger Zero. — Fuite et trahison. 346
IV. — Capture et mort de Zero. 350
V. — Départ. — Trahison. — Condamnation. — Cayenne. 356
VI. — L'homme libre et le mercenaire. — La veuve de Zilia. 357

Épilogue.

I. — Ascension au Monte-Rotondo. . . . 363
II. — Les principales villes de Corse. . . . 374
III. — Sol. — Climat. — Empire végétal. — Forêts. 383
IV. — Acclimatation des végétaux, des quadrupèdes, des oiseaux. 388

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

MÊME LIBRAIRIE

Le Littoral de la France, par CHARLES-FÉLIX AUBERT et V. VATTIER D'AMBROYSE, lauréat de l'Académie française.
Ire Partie : *De Dunkerque au Mont Saint-Michel.*
IIe Partie : *Du Mont Saint-Michel à Lorient.*
Deux beaux volumes grand in-8°, illustration de SCOTT. Prix de chaque volume, broché : **20** francs. Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées : **25** francs. Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées : **30** francs.

L'Algérie contemporaine illustrée, par lady HERBERT. — Un magnifique volume in-8° de 559 pages, orné de cent gravures sur bois, très soignées, sous la direction artistique de M. EUGÈNE MATHIEU, d'après des documents authentiques, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettres ornées, etc., etc. — Prix, broché : **8** francs. Riche cartonnage, avec plaques, tranches dorées : **10** francs.

L'Annam et le Cambodge, voyages et notices historiques, accompagnées d'une carte géographique, par C.-E. BOUILLEVAUX, missionnaire. — Un fort vol. in-8° de 544 pages... **6** francs.

Le Tonkin et la Cochinchine, le pays, l'histoire et les missions, par EUGÈNE VEUILLOT. Deuxième édition. — Un volume in-12 de 450 pages..... **3** fr. **50**

Six mois à Madagascar, par CHARLES BUET. Deuxième édition de *la Reine des îles africaines*. Histoire, mœurs, religion, flore, produits naturels. — Un beau volume in-18 jésus de v-321 pages..... **3** francs.

Au delà des monts, voyage en Espagne, par D. GÉRARD VAN CALOEN, O. S. B. — Un vol in-12 de 391 pages. **3** francs.

L'Autriche-Hongrie, par XAVIER ROUX, membre du conseil général des Hautes-Alpes. — Un volume in-12 de xx-262 pages..... **3** francs.

Voyage sentimental dans les pays slaves : Dalmatie, Monténégro, Herzégovine, Croatie, Serbie, Bulgarie, Galicie, Bohême, Slovénie, par CYRILLE. — Un volume in-12 de 311 pages Prix..... **2** francs.

Voyage sur les bords de la Néva, par M. DE GRIVAL. — Un beau volume in-12 de 330 pages, caractères elzéviriens. Prix..... **3** francs.

Voyages dans les Vosges, par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel. — Un beau volume in-12 de xv-503 pages. **3** francs.

Un Clérical en voyage, par H.-B. DE LAVAL. — Un beau vol. in-12 de 380 pages, caractères elzéviriens..... **3** francs.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES.